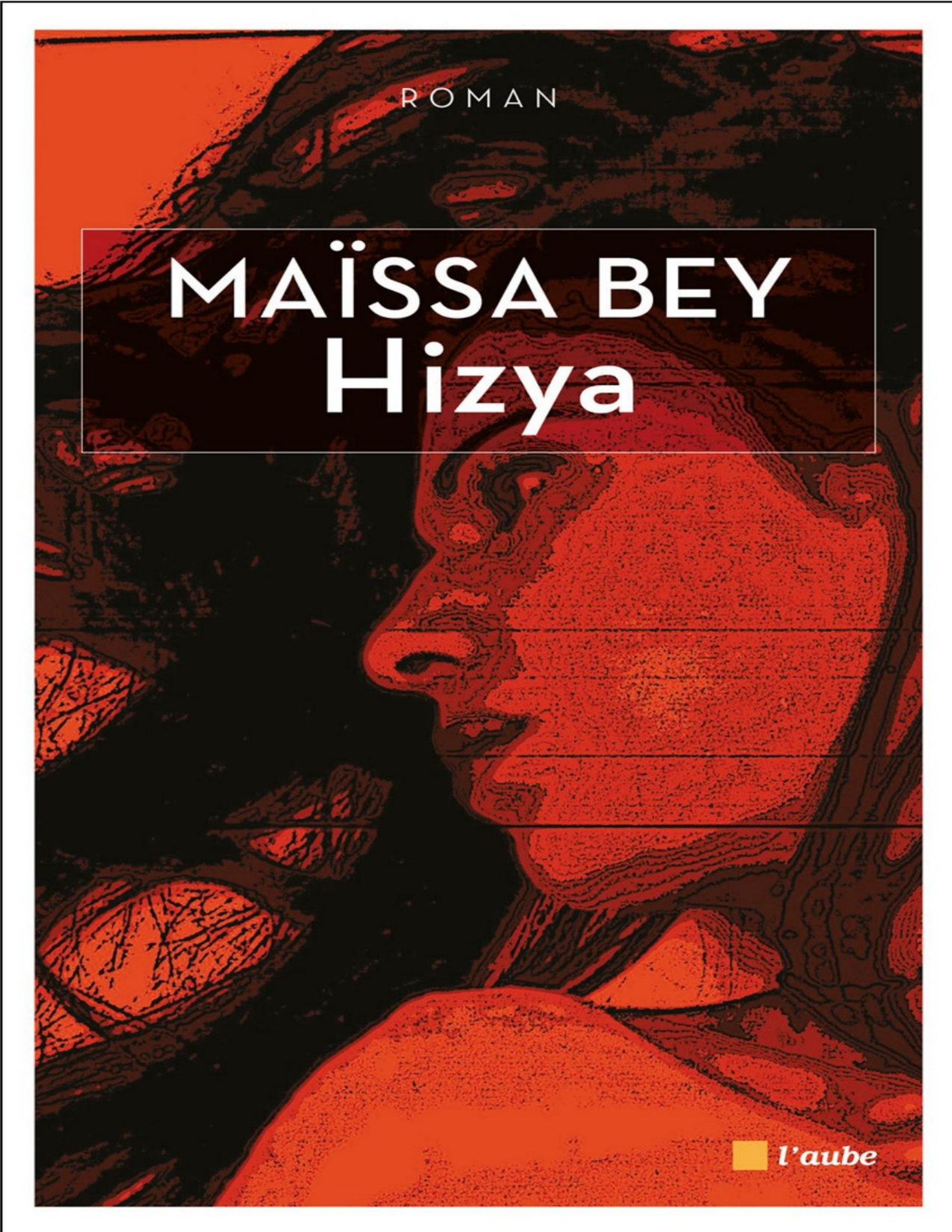




ROMAN

MAÏSSA BEY Hizya

 l'aube

ROMAN

MAÏSSA BEY Hizya

 l'aube



Maïssa Bey

Hizya

roman

éditions de l'aube

[J'aime lire et partager bien sûr !](#)

De la même auteure (extraits) :

Au commencement était la mer, roman, Marsa, 1996 ; l'Aube poche, 2003

Nouvelles d'Algérie, nouvelles, Grasset, grand prix de la Nouvelle de la Société des gens de lettres, 1998 ; l'Aube poche, 2011

Cette fille-là, roman, l'Aube, prix Marguerite-Audoux, 2001 ; l'Aube poche, 2005

Entendez-vous dans les montagnes..., récit, l'Aube, 2002 ; l'Aube poche, 2005

L'ombre d'un homme qui marchait au soleil, préface de Catherine Camus, Chèvrefeuille étoilée, 2004

Sous le jasmin la nuit, nouvelles, l'Aube, 2004 ; l'Aube poche, 2006

Surtout ne te retourne pas, roman, l'Aube, prix Cybèle 2005 ; l'Aube poche, 2006

Bleu blanc vert, roman, l'Aube, 2006

Pierre Sang Papier ou Cendre, roman, l'Aube, grand prix du Roman francophone SILA, 2008 ; l'Aube poche, 2009

Puisque mon cœur est mort, roman, l'Aube, 2010 ; l'Aube poche, 2011

Tu vois c'que j'veux dire, théâtre, Chèvrefeuille étoilée, 2013

On dirait qu'elle danse, théâtre, Chèvrefeuille étoilée, 2014

À mes p'tits b.,

qui plus tard sauront se reconnaître.

« Silences dans les fondations

Où grouille le regard de ces villes

Qui pourrissent au soleil. »

Malek ALLOULA, *Villes et autres lieux*

« Pourquoi veux-je faire de moi une héroïne ?

Moi, en réalité, je suis anti-héroïque (...).

Je dois, oui, je dois inventer mon futur

et inventer mon chemin. »

Clarice LISPECTOR , *Un souffle de vie*

C'est peut-être en moi que le poème danse.

Et que dansent les mots de ce poème au nom de femme.

Hizy[a1](#).

[1](#) Voir texte en annexe.

C'est aussi mon prénom.

Ce prénom est celui d'une femme qui fut follement, éperdument aimée. Fauchée par la mort dans la fleur de l'âge, précocement arrachée à l'homme dont elle avait ravi le cœur et l'esprit. Un homme dont la douleur fut si grande qu'il voulut l'inscrire pour l'éternité dans un chant élégiaque parvenu jusqu'à nous. Un chant qu'il fit écrire par un poète.

Hizya.

Il paraît qu'elle était très belle. Qui pourrait imaginer le contraire ? Qui ne se souvient des contes et légendes d'autrefois où la vision d'une femme, une apparition parfois furtive, suffisait à faire basculer le cœur des hommes au-delà de toute raison ? Les descriptions qui en sont faites par les conteurs unanimes en attestent. Et les poètes doivent faire appel à toutes les ressources de la langue pour dire l'incomparable beauté de la femme aimée. Mais bon... on dit aussi que l'amour rend aveugle.

Une chose est sûre : ni mon père ni ma mère ne connaissaient cette histoire à l'époque de ma naissance.

Je m'appelle Hizya tout simplement parce que c'est le prénom que portait ma grand-mère paternelle. Un prénom qui paraît aujourd'hui vieillot et passé de mode, mais assez répandu dans sa région natale, du moins à cette époque-là. Et comme j'étais la première fille du fils aîné, mes parents n'avaient pas le choix. Les traditions familiales l'exigent. Auraient-ils opté pour un autre prénom s'ils avaient su que la belle Hizya avait défié toute sa famille, et sa tribu, pour appartenir à un homme ? N'y a-t-il pas là un signe du destin ?

Je m'appelle Hizya. J'aurai bientôt vingt-trois ans. L'âge auquel, selon le poète et les témoins qui ont rapporté son histoire, Hizya, la princesse des sables, l'antilope du désert, s'est éteinte dans les bras de son aimé, il y a de cela près d'un siècle et demi.

Depuis que j'ai entendu ce chant, repris dans maintes versions musicales, depuis que j'ai découvert qu'il avait été écrit en hommage à l'amour que portait un homme, bien réel, à une femme, bien réelle

elle aussi, j'ai décidé de tout mettre en œuvre pour vivre une histoire d'amour. Moi aussi.

Ce serait une histoire qui pourrait me donner l'illusion d'exister, ne serait-ce qu'aux yeux d'un seul homme. Loin de moi l'idée d'entrer dans la légende. Peut-être juste en faire un film. Ou un livre.

Ce serait une expérience comme une autre. Il me faudra braver des interdits. Surmonter tous les obstacles pour aller jusqu'au bout d'une passion partagée. Si ces amants l'ont fait il y a plus d'un siècle, pourquoi cela ne serait-il plus possible aujourd'hui ?

Je n'ai pas encore trop réfléchi aux détails et aux modalités d'action. Ce qui est certain, c'est que les marges de manœuvre sont étroites.

Mais nous verrons... Chaque chose en son temps.

En attendant, il faut que je monte sur la terrasse pour étendre le linge entassé dans la bassine de plastique vert qui trône au milieu du patio.

Théoriquement, le vendredi est un jour de repos. Mais y a-t-il un seul jour de repos pour les femmes ? Chez nous, c'est jour de couscous et de lessive. Parce que ma mère n'a pas encore réussi à obtenir de mon père qu'il lui achète une machine à laver d'occasion.

« Sinon à quoi pourrait bien servir une femme ? » bougonne-t-il dès que le sujet est abordé. Parce que les hommes sont tous à la mosquée pour le prêche et la prière (environ deux heures de répit) et que cela nous permet d'occuper les lieux en toute liberté.

De plus, le vendredi est le seul jour où Kahina et moi sommes, en principe, disponibles. Est donc décrétée la mobilisation générale de toutes les femmes de la maisonnée. Le centre de la maison est investi et les femmes, sous le commandement de la plus âgée d'entre elles, s'adonnent au plaisir ineffable du transport de bassines d'eau chaude, du tri des vêtements, du trempage, lavage, re-lavage, rinçage, essorage.

J'ai réussi aujourd'hui à me faire dispenser d'une partie de ces réjouissances en prétextant une contraction musculaire douloureuse dans tout le bras droit, une maladie professionnelle en quelque sorte.

« Ça au moins tu peux le faire », m'a intimé ma mère sur un ton sans réplique, le doigt pointé sur la bassine posée au milieu du patio, une fois les grandes opérations terminées.

La bassine est lourde. Les marches sont hautes, irrégulières et le plafond bas. « Trop grande, dit-on autour de moi sur un ton désolé, qui voudra de toi ? »

« La fille d'Ahmad Ben al-Bey

éclipsait toutes ses compagnes,

semblable à un palmier

qui seul, dans le jardin,

Se tient debout, grand et droit. »

Au bout de la cage d'escalier étroite et sombre, la terrasse.

Un coup de pied et la porte branlante s'ouvre sur un ciel d'un bleu si intense que je dois fermer les yeux. Je n'ai pas besoin de les rouvrir pour saisir ce qui est là, de toute éternité. Si présent, si familier qu'il me semble que cela fait partie du plus intime de mon être.

Les murs blancs. La ville blanche. Le troupeau de maisons serrées les unes contre les autres, comme pour se soutenir mutuellement.

C'est qu'en leur état de délabrement actuel, elles en ont bien besoin. L'esprit ancestral de solidarité avait du bon.

Les fils tendus d'un bout à l'autre de la terrasse servent de perchoir aux oiseaux. Oiseaux funambules. Les pigeons s'envolent à mon

approche.

Pigeon vole ! Hizya vole !

Quelque part, la mer. Je l'entends respirer malgré les rumeurs de la ville.

Debout contre le parapet, j'ouvre les bras. Tête renversée, visage offert. Aussitôt, vive et lumineuse, une coulée de soleil. Une caresse.

Sur ma peau, des centaines de petites vagues, tièdes et silencieuses. J'en suis le parcours jusqu'au bout de mes doigts. Quelques instants, quelques instants seulement.

Déplier, secouer, accrocher. Déplier, secouer, accrocher aux fils tendus le linge encore fumant. Exposé au soleil et au vent, il séchera très vite. Je trie, je choisis les vêtements pour assortir les couleurs. D'abord les bleus. Bleu vif de la robe de Kahina. Bleu clair du pull de Abdelkader. Bleu marine du tee-shirt de Boumediene. Maintenant, symphonie des verts. Puis vient le tour du blanc. Bien en vue.

Plus blanc que blanc. On met sa fierté de ménagère là où on pense qu'elle sera le plus visible ! Tout est passé au savon de Marseille et à l'eau de Javel. Enfin, là, derrière un drap, les sous-vêtements, soutiens-gorge et culottes. À dérober aux regards fureteurs ou vicieux.

J'accroche des couleurs sur fond de ciel.

Là, j'ai fini. Claquez étendards, fanions, drapeaux !

À moi maintenant. Je me déplie, je me secoue, je lève les bras, haut, très haut. Et si je m'accrochais au ciel ? Pas folle, pas vraiment, mais un peu fêlée. Il lui manque un peu de sagesse, dit-on souvent autour de moi.

Je n'ai pas envie de descendre tout de suite. De renoncer au bleu du ciel que n'entame aucun nuage.

Plus bas, en escaliers, les terrasses. Pareilles à la nôtre. Certaines plus étroites, plus exposées, plus délabrées encore que la nôtre. Le plus souvent, des remises à ciel ouvert. Le même linge ou presque qui sèche au soleil.

Couleurs vives qui dansent dans le vent.

Et dressées en bouquets, partout, partout, des paraboles. Antennes paraboliques, dites diaboliques par ceux qui veulent tracer nos lignes d'horizon. Parfois plusieurs paraboles installées sur une seule terrasse. De quoi balayer tout l'univers. Grandes oreilles blanches et rouillées, orientées les unes vers l'Orient, les autres vers l'Occident.

Puis, entassés dans chaque recoin de chaque terrasse, des meubles cassés, des bassines, des jerricans, tout un bric-à-brac qu'on ne veut pas jeter parce qu'on se dit que cela pourrait resservir un jour. On ne jette rien chez nous, on anticipe ! Et, apparemment, tout est recyclable.

« Hizya, qu'est-ce que tu fais ? Tu veux que je vienne te chercher ?

— Monte si tu veux ! Je viens de finir. »

Je sais qu'elle ne viendra pas. Ma mère commence à avoir du mal à gravir les escaliers. Elle s'essouffle très vite. Alors, pour éviter de se déplacer, elle crie, même si on est dans la chambre à côté.

Ainsi donc, tu as décidé de tout mettre en œuvre pour vivre... vivre quoi ? Répète un peu ! Tu es sérieuse ? Une histoire d'amour ! Rien que ça. C'est à hurler de rire. Heureusement que personne ne t'a entendue. Une histoire d'amour, dis-tu ? Et pas n'importe laquelle : belle et tragique, n'est-ce pas ? Tant qu'à faire ! Attends, attends, on va sortir les violons et les mouchoirs. Tu ne serais pas restée trop longtemps tête nue au soleil ?

Tu veux donc te fabriquer un destin sur mesure. Un destin aux mesures de quoi ? De ton monde étriqué et sombre, oui sombre,

c'est bien ce que tu dis tout le temps, même si le soleil se déverse sur nous presque tous les jours. En pure perte.

Se sentir exister. Tu te repais de ces grands mots, trop grands pour toi, tu le sais, hors d'atteinte et inconfortables, comme quand tu enfiles des vêtements qui ne sont pas faits pour toi.

Et puis, Hizya... Ton homonyme. Celle dont tu veux faire un modèle. Que sais-tu vraiment d'elle ? Ce que rapporte la légende ? Allez, tu le sais bien ! Une légende, c'est quatre-vingt-dix pour cent d'affabulation et dix pour cent de réalité – dans le meilleur des cas.

Tu cherches désespérément un prétexte pour te donner, à peu de frais, une autre image de toi. Tu n'es qu'une jeune fille ordinaire, vivant dans une famille ordinaire, promise à un destin ordinaire. Mets-toi bien ça dans la tête. Tu crois vraiment qu'il suffit de le vouloir pour faire bouger les choses ? Un moment d'exaltation, et ta vie peut prendre d'autres dimensions ? Tu persistes ? Ils ont bien raison, ceux qui disent que tu es un peu fêlée.

Et sur le plan pratique, qu'est-ce que tu comptes mettre en œuvre pour arriver à tes fins ? Tu vas t'y mettre ? On verra bien !

Qui cherches-tu à tromper ? Qui cherches-tu à convaincre ?

« Comment tu t'appelles ?

— Hizya.

— Ah ! On dirait pas !

— Ah bon ? Pourquoi ?

— C'est un prénom de vieille, je trouve. »

Puis-je dire à cette femme qui me jauge d'un œil acéré, puis-je lui dire tout aussi brutalement, en la regardant droit dans les yeux, que j'aime mon prénom ? Qu'être vieille suppose que l'on a d'abord été jeune ? Et qu'elle-même se tient, de toute évidence, plutôt au seuil

de la vieillesse. Et surtout que Hizya était... mais non ! Je me suis fait le serment de ne jamais évoquer devant quiconque l'histoire de « *la reine des belles, de la belle aux khelkhal*[s2](#) *d'argent pur* ».

[2](#) Bracelets de cheville.

« Tu pourrais changer... changer de prénom... je veux dire ici, au salon. Comme les autres filles. Sabrina, Soraya... ce serait plus...

plus moderne. Et ça t'irait très bien, je trouve. »

Je trouve, moi, que ça commence assez mal. J'ai envie de tourner les talons. Mais j'ai dû tellement attendre avant d'obtenir cette adresse où j'espère être embauchée ! Pas question de tout gâcher pour un détail qui semble tenir à cœur à la patronne.

« Si vous voulez...

— Bon, on verra. Tu commences aujourd'hui ? Tu tombes bien ! Je viens de mettre à la porte une apprentie qui a refusé d'épiler les sourcils d'une cliente sous prétexte que c'est contraire aux lois religieuses. C'est nouveau, ça vient de sortir ! Il paraît qu'on aurait le droit de s'épiler uniquement la moustache et le pubis. Ah, ce qu'il ne faut pas entendre ! Bientôt, ils vont nous interdire de respirer.

Tu n'es pas comme ça, toi, au moins ? Tu vois, il y a du monde. Tu sais faire un shampoing ?

— Bien sûr, j'ai passé un C.A.P. de coiffure à l'école de formation professionnelle de Kouba. Vous voulez voir mon diplôme ?

— C'est pas la peine ! La coiffure, c'est pas dans les écoles que ça s'apprend. Surtout pas dans ces écoles-là. Tiens, passe ce tablier. »

C'est ainsi que j'ai intégré, après cet entretien d'embauche très sommaire et *décoiffant*, l'équipe de choc du célèbre et très couru salon de coiffure et d'esthétique dénommé « Belles, Belles, Belles », ainsi baptisé – je l'apprendrai plus tard – en hommage à Claude

François, un chanteur français adepte du brushing impeccable... entre autres. Une des idoles de la patronne, férue de variétés françaises.

Au-dessus de la porte d'entrée, sur un panneau décoré d'étoiles fluorescentes et de délicates arabesques, la liste des soins prodigués dans ce temple de la beauté : « Esthétique. Maquillage de soirée. Maquillage libanais. Coupe. Brushing. Chignons. Lissage brésilien.

Mèches. Tie & Dye. Épilation à la cire. Soins du visage. Manucure. Pédicure. »

Il m'a fallu du temps pour comprendre certains de ces mots, nouveaux pour moi. Pourtant, j'avais bien suivi, sur les conseils d'une de mes tantes, quelques cours de coiffure au centre de formation. J'ai même obtenu un diplôme. Comme toutes celles qui y étaient inscrites. Un diplôme d'aptitude totalement immérité. Et je n'étais absolument pas prête à intervenir sur un si grand nombre d'opérations d'embellissement et de réfection ! Tel est le but de toutes les femmes qui passent la porte de ce salon, assez coté dans sa catégorie. Certaines sont prêtes à dépenser pour cela des sommes qui me paraissent effarantes. Bah... À chacune ses rêves !

Ce fut finalement Liza. Avec un Z, comme dans Hizya.

Liza travaille avec Fatiha, dite Sonia, et avec Nejma, dite Nej. Et surtout avec Leïla, qui, elle, n'a pas changé de nom.

Leïla a commencé ici comme apprentie, à l'âge de quinze ans. Très vite, Salima l'a prise sous son aile. Leïla s'est révélée étonnamment douée pour les coupes et la coiffure. C'est la plus ancienne des employées, celle qui est chargée de la formation des novices que nous sommes.

Je n'ai pas mis beaucoup de temps à m'habituer à ma nouvelle identité. Et puis, plus le temps passe, plus j'ai l'impression étrange,

mais pas désagréable, de me dédoubler au moment où je franchis le seuil du salon.

Liza, c'est l'autre, celle qui répond à chaque appel de la patronne ;

celle qui, d'une voix suave, demande à chaque cliente, avant de commencer le shampoing, si l'eau n'est pas trop chaude ou trop froide ;

celle qui s'affaire autour d'elles et leur tient la porte quand elles sortent ;

celle qui s'esclaffe aux plaisanteries de ses collègues ;

celle qui écoute avec une vraie curiosité tous les menus potins rapportés par les clientes ; celle qui se permet de donner des conseils sur le choix des coupes et des couleurs aux jeunes filles intimidées qui franchissent pour la première fois la porte du salon ;

celle qui manifeste de l'intérêt pour les comptes rendus quotidiens des différents épisodes des feuilletons télévisés turcs ou syriens, et les commentaires passionnés qui s'ensuivent ;

et qui finit par retenir, à force de les écouter tout le jour, presque tous les airs et les paroles des chansons programmées sur radio Nostalgie captée par Internet, la radio préférée de Salima, la patronne.

Je gagne ma vie.

Je n'ai plus à tendre la main pour obtenir de quoi acheter un ticket de bus ou un paquet de serviettes hygiéniques.

À la fin de mon premier mois de travail, je donne la moitié de mon salaire à mon père. Il ne veut pas tendre la main pour prendre les billets. Je les dépose à côté de lui, sur la table. Il finit par accepter, l'air gêné, en grommelant que rien ne m'y oblige.

À ma mère, j'offre une robe d'intérieur. J'achète une paire de bottes pour Kahina qui en rêvait depuis longtemps.

Aux deux frères, un billet glissé dans une poche, sans commentaire. Une façon de les remercier. Ce sont eux qui viennent de temps

en temps m'attendre à la sortie. Ils me servent de gardes du corps les soirs où je suis retenue un peu plus longtemps au salon. Une condition posée par ma mère.

Ma mère, réticente, qui multiplie les conseils et les recommandations d'usage.

Ma mère, avec son flair de mère, qui sent que sa fille pourrait échapper à tout contrôle. Si cela ne tenait qu'à elle...

Ma mère qui tient à me rappeler presque chaque jour, avec une obstination exaspérante, que je ne suis qu'en liberté surveillée.

« Méfie-toi des mauvaises fréquentations ! »

« Surtout ne te mets pas en tête de vouloir ressembler aux autres filles ! »

Les autres filles ? Lesquelles ?

Finies les rêveries et les échappées nocturnes sur la terrasse !

En rentrant d'une journée de travail, je suis trop fatiguée. Je n'aspire plus qu'à m'allonger et dormir.

Il faut rester debout tout au long du jour. Il faut apprendre à satisfaire les caprices des clientes, courir de l'une à l'autre, écouter, regarder pour apprendre. Et aussi supporter le bruit et la chaleur des séchoirs tout en inhalant les vapeurs des produits chimiques, si efficaces, paraît-il, pour teindre ou lisser les cheveux.

Je découvre les joies du travail salarié.

Après mon premier jour de travail, à peine rentrée chez moi, j'ai placé dans une grande boîte à chaussures mon diplôme de traduction et tous mes cours. Dans une autre boîte, j'ai mis mes livres et mes dictionnaires.

J'ai refermé les boîtes. Je les ai rangées tout au fond de l'armoire, près du coffret où je garde mes autres diplômes et mes bulletins scolaires.

C'est là que je cache les objets inutiles, mais précieux, avec l'espoir de plus en plus ténu qu'ils pourraient me servir un jour.

Alors Hizya-Liza, ça fait mal, hein ? Ça fait quand même un peu mal. Tout ça, toutes ces années d'études et d'illusions pour... pour échouer dans un salon de coiffure. Apprentie coiffeuse !

Tu dois définitivement effacer, enterrer l'image de la jeune interprète affairée et sûre d'elle, en tailleur noir, chemisier blanc et petits talons, qui s'agite dans les couloirs et les salles des congrès internationaux ou des ambassades. Tu croyais pouvoir faire exception à la règle ? Tu le savais, quand même, que des jeunes filles chômeuses diplômées, il y en a autant que de jeunes gens. Sauf qu'elles ne sont pas toute la journée dehors, à tenir les murs. Donc moins visibles. Moins remuantes aussi. Et, contrairement aux hommes, à la maison, elles, elles ne chôment pas. Tu en sais quelque chose !

Allez, on va dire que c'est mieux que rien. Regarde le bon côté des choses. Et puis, ça te permettra peut-être de faire des connaissances utiles pour ton avenir. D'en apprendre un peu plus sur les femmes – et sur les hommes par la même occasion. Et surtout, d'avoir un peu plus de liberté. N'oublie pas, tu dois encore le trouver, celui qui va succomber au premier regard !

Sans compter que tu ne vas plus avoir ta mère sur le dos toute la journée, c'est déjà ça. Mais ne va pas croire que parce que tu es salariée, les choses vont changer pour toi à la maison. Tu as vu sa tête quand tu lui as annoncé que tu venais d'être embauchée ? Elle

a accusé le coup ! Elle pensait que tu allais revenir bredouille, encore une fois. Mais qu'est-ce qu'elle espérait ? Que tu te fossilises à la maison ? Non, non, il ne faut pas que tu penses qu'elle n'a accepté que pour l'argent. C'est pas son genre, hein ? Et pourtant c'est surtout pour ça, tu en es sûre. Et si elle s'est résignée à te voir travailler, à te voir sortir chaque matin, c'est parce que ça te permettra de préparer ton trousseau – son obsession à elle. Les temps sont difficiles, et avec tes deux frères qui ne se bougent pas trop... Mais eux, on leur pardonne tout. Normal.

La mère.

Ma petite mère – enfin... petite, petite, c'est une façon de parler seulement. Presque quatre-vingts kilos sur la balance tout de même.

Quatre-vingts kilos de chair fraîche et encore comestible, si j'en crois les regards éloquents du père les jours où il lui intime l'ordre de lui apporter Dieu sait quoi au moment de la sieste ! Elle le rejoint alors furtivement. Et elle prend bien soin de refermer la porte à clé derrière elle. Docile, toujours.

Depuis qu'elle approche de la ménopause (un mot qu'il ne faut surtout pas prononcer devant elle), elle a pris de l'ampleur. Elle s'épanouit. Tout en elle n'est plus que rondeurs, renflements, vallons et collines. Dire qu'elle était tout en angles il n'y a pas si longtemps, et si menue qu'il me venait parfois l'envie de la protéger !

À quatorze ans, je la dépassais déjà d'une tête. Raison suffisante, me semblait-il alors, pour jouer avec elle, pendant quelque temps, la carte de l'effronterie et de l'insubordination.

Mais à ces moments-là, il me suffisait de la regarder et de surprendre souvent, trop souvent, sur son visage l'affleurement de la lassitude, de l'amertume, pour revenir à elle en larmes et pétrie de regrets.

Ma mère et ses silences. Aussi vastes, aussi impénétrables qu'un secret de vierge enfoui au cœur de la terre ! Je ne sais rien d'elle, ou

si peu. D'avoir longtemps vécu à l'ombre de sa belle-mère l'a écrasée. Respect pudeur soumission silence obéissance dévouement discrétion abnégation etc. Des mots béquilles dont elle a fait un chapelet qu'elle égrène aujourd'hui sans relâche et presque mécaniquement à notre intention. Les mots qui ont éteint toute lumière en elle.

Ma mère.

Une mère pour qui je ne peux m'empêcher d'éprouver des sentiments contradictoires.

« Jamais, non jamais je ne serai comme elle », m'étais-je juré déjà toute petite.

Ma mère et ses réactions offusquées...

Dressée à cacher ses émotions réelles, à rejeter toute incursion dans ce qu'elle considère comme un domaine strictement privé : sa vie.

Les questions qu'elle ne veut même pas entendre de la bouche de ses filles :

« Yemma, Yemma, raconte-nous ! Dis-nous, tu l'as aimé, ton mari ? Tu l'as connu avant, avant le mariage ?

— Taisez-vous, insolentes ! On ne parle pas de ces choses-là ! Un peu de décence ! N'avez-vous pas honte ? Si on vous entendait !

Vous n'avez rien d'autre à faire ? »

Ah ce « on » ! La peur instillée dès l'enfance !

Je pourrais presque les voir tout autour de nous, ces oreilles à l'affût. Des dizaines, des centaines d'oreilles plus réceptives que les micros les plus sophistiqués. Tendues pour capter les moindres rumeurs, s'en emparer, les disséquer, les amplifier pour enfin les laisser

s'échapper, se propager et donner libre cours à la passion la plus communément partagée : le plaisir pervers de la médisance.

Dois-je avouer, pour être tout à fait sincère, qu'il m'arrive quelquefois, moi aussi, de prêter une oreille complaisante et attentive à ces je-te-le-dis-mais-ça-reste-entre-nous ? Surtout si ce sont des histoires d'amours et de rencontres clandestines. Ce qui, contrairement aux apparences, ne manque pas autour de nous.

Ma mère et son destin. *Mektoub*. Un mot qu'elle affectionne par-dessus tout.

Mariée toute jeune, à dix-sept ans, à un homme qu'elle n'a rencontré – ou plutôt, aperçu furtivement – qu'une fois en allant déposer des chaussures à réparer dans l'échoppe de son futur beau-père.

« Et alors ? Tu l'as trouvé comment ? Tu as bien vu qu'il te regardait ! Mais tu étais trop jeune, non ? C'est à ce moment-là qu'il a décidé de... ? Tu as dû lui plaire, certainement ! Tu avais quel âge ? Vous n'avez pas essayé de... de vous parler, même pas ?

— Mais taisez-vous, petites effrontées ! »

Respect pudeur silence etc.

Si elle n'a jamais connu l'amour, comment pourrait-elle comprendre, admettre, excuser ?

Si elle n'a pas connu l'amour, comment saurait-elle ce qu'est l'impatience, le désir, ou seulement la tentation de la transgression ?

Tu tâtonnes. Tu butes sur les silences. Mais qu'est-ce que tu veux savoir ?

La question est : pourquoi à certains moments tu détestes ta mère, et pourquoi à d'autres elle te fait... oui, elle te fait pitié ? Mais qu'est-ce que tu lui reproches au juste ? D'avoir accepté d'être ce qu'on attendait d'elle ? Tu crois vraiment que c'est de sa faute ? Sa

vision du monde, qui n'évolue pas ? Sa résignation aujourd'hui feinte et son désir de se poser en victime ? Et tu ne sais pas trop si c'est pour valoriser ton père aux yeux de l'entourage, un vieux réflexe de femme rusée, ou pour se faire plaindre, ou bien encore pour avoir les coudées franches. Mais encore ?

Allez, vas-y, tu peux le dire comme tu le penses. Tu la trouves hypocrite. Là, c'est dit, sans les précautions d'usage.

Tu ne supportes pas sa manière de faire semblant d'être d'accord avec les propos de l'une ou de l'autre, pour ensuite les descendre en flammes dès qu'elles ont le dos tourné. Mais presque toutes les femmes sont comme ça ! Ça fait partie du jeu social. Tu ne vas quand même pas changer les règles ? Toi-même tu prends des détours, tu esquives. Ou tu te tais. Essaie, essaie un jour de dire ce que tu penses vraiment à certaines clientes au salon. Celles qui passent leur temps à chipoter sur tout et n'importe quoi. Tu en verras très vite les conséquences.

Les apparences, il faut sauver les apparences ! Règle n° 1.

Vas-y, continue, vide ton sac ! Tu lui reproches surtout de ne jamais communiquer avec toi ni avec Kahina autrement que par des ordres, des interdictions, des mises en garde et des menaces. Et toi ? Qu'est-ce que tu lui donnes en échange ? Tes silences butés, tes soupirs exaspérés et des portes fermées à double tour sur ton désir de t'isoler.

Tu rêves, tu rêves d'une mère à qui tu pourrais te confier, avec qui tu pourrais partager tes doutes, tes questions... et qui pourrait se lâcher, une fois de temps en temps, au moins avec vous. Et après ? Tu te vois lui raconter tes élucubrations et tes délires ?

Peut-être qu'elle veut simplement te protéger de toi-même en te préparant à ce qui t'attend.

Je lis et relis le poème.

J'écoute en boucle *Hizya*, la chanson interprétée par Abdelhamid Ababsa. Puis par Kh'lifi Ahmed. Un chant proche du parler, qui se déroule comme une mélodie. Avec une mélodie à la trame répétitive, envoûtante. J'aime surtout la voix du chanteur, soutenue par la flûte qui épouse et précède les variations. *Gasba*³ et *bendir*⁴.

³ Instrument à vent.

⁴ Tambourin.

D'autres versions existent. Plus récentes. Je n'y retrouve pas la même émotion. Sans doute à cause d'un habillage orchestral trop moderne.

Je visionne dans un cybercafé quelques séquences d'une adaptation cinématographique de cette histoire d'amour légendaire. Un film qui date des années 1970, avec des dialogues rimés, beaucoup de sable, de cavaliers en burnous, de palmiers, de regards éplorés, de chevaux et de chameaux, de femmes en robes traditionnelles fleuries et foulards enroulés en turban autour de la tête, portant une cruche et allant chercher de l'eau à l'oued qui traverse l'oasis.

Images attendues. Tout à fait conformes au folklore local, tel que le véhicule l'imagerie traditionnelle.

C'est cela le désert, insiste le réalisateur.

Il a reconstitué un campement oasien de la fin du

e

XIX siècle. Tout y est : le pittoresque des décors, les scènes de vie dans le *ksar*⁵, les costumes et le harnachement des chevaux, la rudesse et la virilité des hommes du Sud et, bien entendu, des plans séquences sur les travaux domestiques traditionnels des femmes. De ce point de vue, le film est réussi.

5 Village fortifié d'Afrique du Nord.

L'actrice qui campe le personnage de Hizya est belle. Elle pourrait ressembler à la Hizya légendaire. Du moins à l'idée qu'on peut se faire de la beauté des femmes du Sud.

Je la vois tout autre cependant. Moins larmoyante. Plus forte. Plus résolue. Même si l'auteur du poème n'évoque à aucun moment son caractère.

Sans doute ne doit-on retenir d'une femme que sa beauté.

Images de mon quartier.

Pour beaucoup, les images de mon quartier, ce sont ces photos de femmes voilées qui descendent ou remontent les escaliers ou les ruelles en pente et qui ne fixent jamais l'objectif du photographe, ce voleur d'images.

Ce sont les cartes postales, les moulages de plâtre et les tableaux dits « typiques », dupliqués à des milliers d'exemplaires et dans lesquels on voit des fontaines, des seuils de porte surmontés de moucharabiehs, des vieillards assis au soleil et des enfants, le plus souvent dépenaillés, qui tiennent à deux des seaux d'eau dont ils renversent plus de la moitié du contenu avant d'arriver chez eux.

C'est aussi l'usure. L'usure du temps. Mais pas seulement.

Ce sont les maisons « honnêtes », comme l'indique encore un panneau accroché à une façade. Une survivance du passé colonial.

Celles qui ne l'étaient pas n'existent plus que dans le souvenir des anciens.

C'est, dans les profondeurs des ruelles, le chant des oiseaux qui se répondent de cage en cage. Oui, l'oiseau-Roi. L'oiseau fétiche. Le chardonneret, que nous ne connaissons ici que sous le nom de *Meqnine*.

Ce sont les airs de musique *chaabi* qui s'échappent des cafés enfumés : les chansons de Hadj M'hamed El Anka, Hadj M'nawar, Hadj M'rizek, figures d'un passé mythifié que convoque souvent la nostalgie des vivants.

C'est, au déclin du jour, l'arête d'un rayon de soleil qui se brise sur une façade lépreuse, semblant tailler à vif les cicatrices des murs.

Ce sont les noms des rues, des noms tant de fois modifiés qu'ils disent à eux seuls l'histoire tumultueuse et tragique de ces lieux, de ce pays.

Ce sont les regards des hommes debout contre les murs et ceux des hommes qui passent, saturés de rêves et de frustrations.

Pittoresque ? Vous avez dit pittoresque ?

Il y a, traqués par les appareils photo des touristes, les chats faméliques et innombrables qui se disputent les restes dans les poubelles renversées avant de regagner leur coin de soleil.

Il y a, dans la mémoire des cinéphiles, le noir et blanc. Une affiche que mon père a trouvée chez un particulier et qu'il a longtemps gardée dans son arrière-boutique. *Pépé le Moko*. La silhouette massive de Jean Gabin. Avec, en arrière-plan, les *fatmas** enroulées dans leur voile blanc et rasant les murs. Les *yaouleds*⁶ en saroual, loqueteux, se disputant un ballon fait de chiffons tassés, enroulés et ficelés.

Mais aussi les réseaux de fils barbelés et les militaires français en treillis, fusil braqué sur les Arabes, le doigt sur la détente, dans *La bataille d'Alger*.

6 Stéréotypes coloniaux.

Il y a les mots de circonstance. Inévitables quand on parle de notre quartier : labyrinthe, enchevêtrement, dédale, fouillis, impasse, venelle, ruelle escarpée, tortueuse, mystérieuse, ténébreuse,

dangereuse, sinueuse. Tous les mots qui viennent immanquablement sous la plume de ceux qui veulent décrire les charmes et le mystère de cette forteresse, *El-Mahroussa*, autrefois si bien gardée.

C'est là le pittoresque d'un lieu. L'exotisme que la plupart de ceux qui ne font qu'y passer s'obstinent à rechercher à chaque coin de rue. Ceux qui y viennent comme s'ils faisaient une balade dans une réserve d'Indiens d'Amérique du Nord. Ceux qui trouvent de la beauté dans les amoncellements d'immondices et de gravats saupoudrés d'éclats minuscules de soleil.

Et puis, il y a nous, les habitants de ce quartier, qui, pour l'avoir parcouru en tous sens, en connaissons les moindres détours. Il n'y a pas de mystère. Il n'y a pas de danger. Sauf quand l'une des maisons, à bout de forces, s'écroule, entraînant parfois dans sa chute ses plus proches voisines, peut-être un peu moins délabrées mais solidaires jusque dans l'anéantissement final.

Les touristes gravissent lentement les marches. Au détour d'une ruelle, ils s'arrêtent. Certains passent la tête dans l'entrebâillement d'une porte pour scruter l'obscurité d'une maigre boutique ou le mystère d'un couloir en chicane. Ils s'exclament parfois devant une fontaine, un seuil de porte, un encorbellement, un graffiti sur un pan de mur délabré, des motifs délavés sur les vestiges de faïence, ou lorsqu'ils croisent des gamins qui dévalent allègrement les ruelles en s'interpellant.

Des grappes d'enfants. *Wled el houma*. Certains d'entre eux s'arrêtent pour les voir passer.

Ils se regardent. Malice et provocation. Les enfants font tout pour attirer l'attention. Les enfants disent des mots que les étrangers ne comprennent pas. Et les touristes sourient. Ils arborent leur sourire comme un drapeau blanc. Ils mettent en joue leur appareil. Puis les enfants prennent la pose. Ils sont rodés. Certains tentent une grimace. D'autres, un geste audacieux qui dénote leur espièglerie.

Il y a des garçons en tablier bleu qui reviennent ou vont à l'école. Il y a des fillettes en tablier rose, les cheveux soigneusement nattés et retenus par des rubans. On se pousse. C'est à qui se placera le mieux pour être au centre de la photo. Ils jouent le jeu, même s'ils ne comprennent pas pourquoi on les photographie. Même s'ils ne savent pas que dans quelques jours, à des milliers de kilomètres de là, des commentaires vont fuser. Reste à connaître la nature de ces commentaires.

Brèves rencontres.

Les touristes poursuivent leur chemin. Rue du Regard. Ils contemplent la mer. Puis ils grimpent encore. Contournent les maisons en ruine, éventrées, portant les stigmates de la guerre. Le guide les rappelle à l'ordre. Ici, pas de photos. Nous arrivons aux abords de la caserne.

La misère peut être belle partout ailleurs que chez soi. Il faut simplement avoir un sens affûté du bon angle, de la bonne perspective pour saisir le beau. Et cela, les peintres le savent. Les poètes le savent.

Mais où est le poème ? Quelle rue, quelle venelle, quel seuil, pourrait encore abriter les chants, les incantations, les silences et les fulgurances du poème ?

Où est le poème ? Dans les fêlures des vasques, dans le silence des fontaines, dans les volutes noircies des colonnes, dans les traces d'une splendeur aujourd'hui morte ?

Les poubelles, lasses de vomir quotidiennement leur trop-plein d'ordures, se sont peu à peu disloquées, émiettées. Il n'en subsiste

plus que quelques morceaux de plastique vert qui sont allés grossir les tas de déchets au détour des rues en attendant les prochaines actions citoyennes. De temps à autre, un sursaut. Initiatives d'associations composées de jeunes pour la plupart, bien décidées à agir, à contrer l'inertie des pouvoirs publics et l'indifférence d'un

grand nombre d'habitants du quartier dont on clame partout qu'il est inscrit au patrimoine mondial de l'humanité.

Vous avez dit humanité ?

« Ce n'est pas à nous de le faire », disent les uns.

« Un peu plus un peu moins, de toute façon rien ne change », disent les autres, dont fait partie mon père, compteur arrêté aux premières années de l'indépendance. Quand la Casbah n'était occupée que par les siens, les vrais Casbadjis, tout le monde se sentait concerné. Aux temps où la solidarité était bien plus qu'un mot, bien plus. Une façon d'être. Plus maintenant.

Le délabrement est dans les yeux, dans les cœurs qui ont cessé de battre au rythme d'une cause, sur les visages affaissés et dans la démarche mal assurée, hésitante, des vieillards qui avancent, le regard vague, les bras le long du corps, parce qu'ils n'ont rien à quoi se raccrocher.

Tiens, c'est seulement maintenant que te revient l'image de cette femme abîmée, éreintée, que tu croises tous les jours et qui s'arrête à chaque marche quand elle monte les escaliers. Chaque fois que tu la vois, tu te dis qu'elle est aussi usée que les murs sur lesquels elle s'appuie pour reprendre son souffle.

Tu vis dans le quartier le plus vieux, le plus déglingué de la capitale. Tu vis sur un lieu tellement chargé d'histoire qu'il n'en supporte plus le poids. Et c'est là que tu cherches le poème ? Demande, demande à tous ceux qui vivent là s'ils voient des poèmes à chaque coin de rue ! S'ils trouvent de la poésie au milieu des ordures. S'ils pensent seulement à la poésie. Tu sais ce qu'ils vont te répondre ? Ah, oui, autrefois... L'éternel refrain du c'était mieux avant. Avant ? Quand ? Tu t'en fous, toi, tu n'as pas connu ça. Pas plus que tous les jeunes du quartier. Demande-leur, à eux, s'ils n'aimeraient pas être ailleurs. Où ? Tu le sais pourtant ! C'est écrit sur les murs.

Partout sauf ici. Là où ils pourraient dormir à peu près tranquilles sans cette peur qui tient éveillé la nuit. La peur d'être cueilli dans son sommeil par l'effondrement d'un plafond, d'un mur, d'un toit, la peur d'être enseveli. Au moins ça. Pour le reste, c'est chacun pour soi.

Ils te diraient, eux, qu'ils n'en ont rien à faire du patrimoine. Pas plus du patrimoine de l'Algérie que de celui de l'humanité. L'humanité, c'est eux, c'est la foule grouillante, vivante, turbulente, dérangeante. Celle qui occupe les rues du matin au soir. Celle qui gronde et attend son heure. C'est ça la réalité. Celle que tu veux fuir.

Et pourtant tu l'aimes, ton quartier !

« Comment, vingt-trois ans bientôt et pas de fiancé, pas de petit ami ? Même pas un... ? Un quoi ? Un copain, un garçon quoi, un garçon rencontré et avec qui... rencontré où ? Au lycée ? À la fac ? C'est souvent là que tout commence. Et que tout finit également.

Allons, allons, tu ne vas pas nous faire croire que... »

Eh bien non, jamais !

Oui... Je sais, je sais, ma mère n'arrête pas de me le répéter. À mon âge, il y en a qui ont déjà deux ou trois enfants ! Limite inférieure, dix-huit ans. Limite supérieure, vingt-cinq ans. Au-delà, tu deviens ce que les copines, jamais à court d'inventions verbales, appellent une céli *-bayra* ! Contraction de deux mots dans les deux langues. Synonyme plus ou moins approchant de « laissée-pour-compte ».

Ces questions, mes amies, mes collègues, mes cousines ne sont pas les seules à les poser. Dans la famille, personne n'oserait les formuler de façon aussi directe. Mais elles sont présentes dans les regards soupçonneux de ma mère quand elle me surprend à rêvasser.

Elles affleurent dans les recommandations de mon père quand il me demande, parfois abruptement, de rentrer directement à la maison après le travail sans traîner dans les rues. Elles se devinent dans

les allusions si peu discrètes de mes frères quand ils cherchent à savoir si je connais tel ou tel de leurs copains, de nos voisins. Ou bien encore quand je les rencontre de manière inopinée dans une rue.

« Tiens ? C'est toi ?

— Mais oui, tu vois, c'est bien moi !

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me promène ou bien je fais des courses ou bien encore, je vais chez une copine.

— Ah bon ? Elle habite où, la copine ? Je t'accompagne ! »

Et me voilà flanquée d'un ou de deux gardes du corps dont la présence suffit à déjouer toute velléité de prendre des chemins qui bifurquent.

À la maison, il s'agit de parer au plus dangereux : les accès de rangement soudains de ma mère. Ce ne sont en réalité rien d'autre que des accès de méfiance. Aussi imprévisibles que ses bouffées de chaleur. On ne sait jamais quand ni pourquoi cela se déclenche chez elle. Il faut constamment se tenir sur ses gardes. Même s'il n'y a rien à cacher.

Un matin, taraudée par les suspicions que peuvent faire naître en elle un mot, un sourire de connivence que nous avons échangé la veille, ma sœur et moi, une phrase entendue chez une voisine, le récit d'une amie venue lui rapporter ce qu'une amie lui avait raconté la veille sur la fille de Bahia,

« ... tu vois qui c'est, j'en suis sûre ! Celle qui habite rue du Tigre et qui travaille comme secrétaire dans une entreprise nationale, là où elle a pu se caser grâce à son père qui connaissait le sous-directeur, cousin de la couturière, oui, je te parle de celle-là, exactement, eh bien elle vient de disparaître, oui, simplement disparaître du jour au

lendemain, personne ne l'a vue, et sa mère qui raconte qu'elle est allée à Oran chez une de ses tantes et qu'elle prépare son trousseau là-bas, parce qu'elle va se marier avec le fils de L'La Khadîdja, eh bien tout le monde sait qu'elle est enceinte, de son fiancé sans doute puisque le mariage n'est pas annulé, c'est L'la Khadîdja qui me l'a confirmé quand je suis allée hier soir lui demander des nouvelles de son mari malade, tu penses bien que je me suis précipitée chez elle, et je suis sûre que la fille va rester là-bas pendant quelques mois et reviendra, le teint frais et la taille fine, quelques semaines avant le mariage prévu en juillet, compte, on est en décembre, ils l'ont éloignée juste avant que ça commence à se voir. Je ne sais pas ce qu'ils vont faire de l'enfant, c'est peut-être sa tante qui va l'élever, et elle le reprendra plus tard, elle dira qu'elle l'a adopté ou quelque chose comme ça, c'est déjà arrivé, tu te souviens de... »

Bref. De temps à autre, le matin après notre départ, ma mère passe au peigne fin tous les coins et recoins de notre chambre. Elle fouille partout. Dans les armoires. Dans et sous les tiroirs. Dans les livres et les cahiers, qu'elle secoue pour voir si un papier compromettant, une photo, une adresse, un numéro de téléphone ne s'y cache pas. Elle retourne toutes les poches de nos vêtements, gilets, vestes, robes. Elle déplie et replie tout ce qui est déjà rangé. Elle déplace les lits. Regarde sous les matelas. Fait l'inventaire des trousseaux de toilette et des sacs. Inspecte le contenu des boîtes à chaussures qui nous servent de boîtes de rangement. Plus méthodique, plus minutieuse encore que le plus minutieux des inspecteurs chargés d'une enquête criminelle.

Quand l'inspection est terminée, elle remet tout en place. Elle dépoussière toutes les surfaces. Passe la serpillière dans tous les coins.

Et ne s'arrête, essoufflée et suante mais rassurée, que lorsqu'elle juge que tout est impeccable dans notre chambre.

Quand nous rentrons, elle nous accueille avec un sourire de satisfaction sur le visage.

« Aujourd'hui, j'ai fait votre chambre. À fond ! Elle était dans un état ! C'est bien la dernière fois », jure-t-elle avant de recommencer ses investigations policières quelques semaines plus tard.

Ce qu'elle cherche ? Elle ne le sait peut-être pas elle-même.

Je l'ai un jour entendue parler, sur un ton horrifié, d'une femme de sa connaissance qui avait découvert dans le sac de sa fille une plaquette de pilules contraceptives. J'ai eu un instant la tentation de lui dire que cette mère aurait dû être au contraire rassurée : c'était bien la preuve que sa fille ne prenait pas de risques ! Mais ce n'est pas le genre de propos que l'on peut lui tenir. Pas même sur le ton de la plaisanterie.

Dieu, si elle pouvait savoir ce qui me trotte dans la tête ! Ce qui se cache sous mes silences. Ce qui se passe en moi lorsque j'ouvre un de ces livres dont elle ne lit même pas les titres !

Peut-être faudrait-il lui avouer un jour que c'est là que se trouve l'objet du délit ?

Ce qui te semble intolérable, ce qui relève pour toi du délit d'intrusion dans ta vie privée, comme diraient les juges, c'est l'acharnement de ta mère à vouloir trouver enfin des preuves qui lui donneraient raison de ne pas vous faire, de ne pas te faire confiance. Ce que tu n'oses pas lui dire, c'est tout simplement que tu pourrais garder ces preuves ailleurs, sur ton lieu de travail par exemple, ou sur toi, ou encore dans ton téléphone portable, auquel elle n'a pas accès.

Et pourquoi tu ne lui dirais pas ce que tu penses de tout ça ?

Ce serait simple pourtant. Tu te plantes devant elle. Tu la regardes droit dans les yeux et tu demandes : « Je peux savoir ce que tu cherches dans notre chambre ? »

Ou encore, en mode ironique : « Tu as trouvé ce que tu cherchais ? » Ou mieux : « La prochaine fois, si tu veux, on pourra t'aider à faire

le grand ménage dans notre chambre ! »

Résultat ? Elle se met en colère. Elle t'engueule. Elle t'insulte. Elle prend à témoin tous les autres. OK. Et alors ? Le ciel va te tomber sur la tête ? Les représailles seront terribles ? Genre, elle t'adresse plus la parole pendant un mois, deux mois ou plus ? Elle monte ton père contre toi ? Et alors ? Tu as vingt-trois ans, bon sang !

Et dès que tu es face à elle, tu réagis comme une enfant !

En fin de compte, c'est bien toi qui provoques ce genre de situation. Par ta lâcheté. Oui, ta lâcheté que tu préfères mettre sur le compte du respect ! C'est plus confortable.

Quand on pense que tu veux rencontrer quelqu'un et filer avec lui le grand amour ! Comment tu feras à ce moment-là ? Encore des mensonges ? Encore des dissimulations ? Et tu crois vraiment que c'est ta mère qui est hypocrite ?

J'imagine ma vie. J'imagine ce qui m'attend.

Le chemin est tout tracé. Il ne différera en rien de celui qu'ont emprunté tant de cousines, de voisines et d'amies. Qu'elles aient fait des études ou non. Qu'elles aient un travail à l'extérieur ou non.

Il faut attendre d'être repérée par la mère, la sœur, la cousine, la tante, l'amie de la mère d'un jeune homme en âge de se marier. Au cours d'une fête, d'une réunion familiale, au hammam... ou sur le lieu de son travail. Parfois, être repérée par le jeune homme lui-même. Option la plus favorable. Les critères de recevabilité sont prioritairement liés à l'apparence extérieure, mais pas seulement.

Attendre ensuite les conclusions de l'enquête de moralité menée par la famille du futur prétendant auprès des proches de la jeune fille en question. Si toutes les conditions sont réunies, les travaux d'approche peuvent commencer. Dès lors, les femmes envoient des émissaires pour préparer le terrain. Et vient le jour tant attendu par les jeunes filles et par leur mère : celui de la demande en mariage.

Ma mère ne rêve que de cela. Pouvoir dire : « J'ai été approchée par... Unetelle m'a demandé si nous accepterions de... J'ai reçu hier ou la semaine dernière telles femmes, de telle famille, venues demander ma fille en mariage. » Même si la demande est rejetée, le prestige de la famille en sera rehaussé. Une mention sur le CV que déroulera souvent la mère à l'intention des belles-sœurs, des voisines et autres connaissances, en insistant sur les motifs du refus de cette alliance.

Il ne me reste plus qu'à attendre.

Et en attendant, j'imagine ce que serait (ou sera) ma vie si je ne rencontrais pas l'amour.

Pas de tourments,

pas de peurs,

pas d'attentes donc pas de déceptions,

pas de cœur qui tremble,

pas d'émois,

pas de doutes,

pas de questions sans réponse,

pas d'espérance ni de désespoir,

pas de larmes,

pas de cris,

pas de plaintes,

pas d'insomnies,

pas de désirs, pas de désir,

pas d'élans,

pas de folie.

En somme, rien, rien de tous ces moments dont on ne sait s'ils sont tissés de bonheur ou de souffrance, mais qui seuls peuvent donner accès à toutes les fibres de l'être, même les plus secrètes.

Pas d'élans, pas de folie, une vie entière ?

« Mais oui, qu'espères-tu donc ? » répondent en chœur des milliers de femmes au milieu desquelles il me semble reconnaître la voix de ma mère.

Avant qu'elles n'entament leur litanie, je sais quelles en seront les paroles. J'en connais les refrains.

Elles perpétuent ainsi, dans un choral bien connu, le chant appris depuis des temps immémoriaux.

« Nous / femmes / sommes venues au monde / pour consacrer notre vie tout entière aux autres / Obéir / Servir / Subir / Accepter d'être / et de faire / ce que les autres / en premier lieu / les parents / décident pour nous / Et puis / une fois mariées /donner la vie /

C'est notre fonction / C'est notre seule raison d'être / C'est notre mission sur terre. »

Malheur à celles qui veulent briser le cercle, à celles qui veulent forcer le destin !

Je ne connais dans mon entourage proche aucune femme, pas une seule, qui ait tenté de prendre d'autres chemins. Ou alors cela ne s'est pas su. Dans notre milieu règnent en maître deux devises : la loi du silence et le culte du caché. Pourtant, je m'obstine à croire que je pourrais être de celles qui veulent forcer le destin. Folie ?

Pourquoi pas ?

Vouloir rencontrer un homme – où ? quand ? qui ? comment ? –, vouloir vivre une histoire d'amour, un amour qui serait exceptionnel, n'est-ce pas déjà là de la déraison, ou du moins le commencement de quelque chose qui ressemblerait à de la folie ? Le vouloir seulement.

Pourquoi pas ?

Je voudrais simplement savoir. Savoir ce qu'est précisément cette forme de folie. Celle qui jaillit d'on ne sait où, qui déferle, qui vous emporte et qui fait que vous vous laissez emporter sans la moindre résistance. Une lame de fond qui vous submerge avant de vous rejeter sur un territoire inconnu : l'autre.

L'Autre. Je veux dire cette autre en soi. Cette autre que l'on tente désespérément de tenir en laisse parce que l'on sait bien, oui, on sait ce qu'il nous en coûtera si elle parvient à se frayer un chemin jusqu'à la lumière du jour.

Je sais, en mon for intérieur, je sais bien que la légende de Hizya n'est qu'un prétexte. Et lorsque je me demande pourquoi elle me hante, pourquoi le simple fait de découvrir ce poème, d'écouter ce chant m'ont donné envie de me projeter au-delà des frontières qui me sont assignées, je n'ai d'autre réponse que celle qui me force à voir l'étendue du vide qui m'entoure. L'aridité de la vie qui m'attend.

Je ne passe jamais beaucoup de temps à me préparer.

Au réveil, de l'eau froide et du savon sur le visage, en toute saison. Quelques coups de brosse avant de m'attacher les cheveux et je suis prête à affronter les regards multiples des gens du dehors.

Je dévale les escaliers. Depuis que je travaille, les heures, les minutes se succèdent à un rythme affolant. Ce n'est pas que j'aie peur d'être en retard. Salima, ma patronne, est suffisamment compréhensive pour excuser celles d'entre nous qui n'arrivent qu'en milieu de matinée. Les jours de semaine, les clientes ne se pressent pas trop au salon de coiffure le matin. Elles se consacrent aux

tâches ménagères, aux courses, aux enfants et aux déambulations autour des étals de la rue de la Lyre et des environs, avant de rentrer chez elles pour préparer le repas.

Il faut que je fasse un détour pour ne pas passer devant le magasin de mon père. Des fois qu'il lui prendrait l'envie de me retenir pour parler, meubler sa solitude.

Mon père.

Mon père. Un homme de son temps. Avec toutes les caractéristiques viriles des hommes de son temps. Moustache sévère et regard tranchant sous des sourcils très fournis. Bourru et austère. Incapable de transiger sur son rôle et sa position de chef de famille. Sur le principe. Dispose d'un droit de regard sur tout ce qui concerne sa famille. En principe.

Le plus difficile pour nous dans la maisonnée est de continuer à lui donner l'illusion que toutes les décisions émanent de lui. Bien sûr, nous sursautons tous quand il tape du poing sur la table pour imposer le silence. Nous baissions la tête et esquissons prudemment un mouvement de recul quand il crie. Certains de ses éclats sont encore spectaculaires. Et parfois, il faut beaucoup de souplesse, de diplomatie, de simulacres et de ténacité pour l'amener exactement là où on veut, et lui faire croire que nous nous plions à ses seules exigences. Ma mère surtout excelle dans ce rôle.

Mon père.

Vétéran, comme bien d'autres, d'une guerre qu'il n'a pas faite, et pour cause ! Il est né le jour même du déclenchement de la guerre de Libération, le 1er novembre 1954. C'est sans nul doute la raison pour laquelle il s'est senti impliqué dans la famille révolutionnaire dès son premier souffle.

À défaut de la grande Histoire, l'histoire familiale doit retenir la simultanéité et l'importance de ces deux événements, semble-t-il dire quand il évoque cette heureuse coïncidence. Pendant que sa

mère subissait les douleurs de l'enfantement, avec la lutte armée se levait une aube nouvelle pour le pays.

Cette guerre, c'est la sienne. Il en est la mémoire vive et l'intarissable chroniqueur. Il en connaît tous les grands moments, toutes les opérations, les revers et les victoires. Il passe tout le jour dans sa boutique, entouré des photographies encadrées des héros et des martyrs qu'il appelle tous par leur prénom. J'ai d'ailleurs longtemps cru – puisque les photos de deux de mes grands-oncles morts pendant le siège de la Casbah en 1957 figurent dans ce panthéon paternel – qu'ils faisaient tous partie de notre famille.

De fait, ses récits commencent toujours par « nous ». Il ne dit pas « eux » en parlant des résistants. Il s'inclut dans ce passé. Cette guerre est celle de tout le peuple algérien ! Nul n'a le droit de ricaner ou de bouger un cil quand il assène (parfois plusieurs fois par jour) cette vérité : « Nous avons tenu tête à l'une des plus grandes armées du monde ! »

Et lorsqu'il peste sur la situation actuelle de l'Algérie, qu'il déclare que le pays est en faillite (depuis le 27 décembre 1978, date de la disparition du président Boumediene, précise-t-il), que la violence physique ou politique des Algériens contre d'autres Algériens est la blessure ultime infligée aux martyrs, il prend à témoin tous les hommes, « les vrais, les seuls », ceux qui ne sont plus là pour constater ce qu'est devenu le pays pour lequel ils se sont sacrifiés.

Parfois, les yeux levés au ciel, bras tendus et mains ouvertes comme pour une prière, il leur demande pardon au nom de tous ses contemporains. Pardon de n'être pas digne de leur sacrifice. Pardon de n'avoir pas su accomplir leurs rêves. Pardon d'avoir laissé des hommes assoiffés de pouvoir reprendre leurs slogans et les vider de toute espérance. Et ses grandes colères se retournent sur ses fils, Boumediene et Abdelkader (ainsi nommés en hommage au président défunt et à l'Émir, cela va de soi) auxquels il reproche, entre autres, de ne pas s'intéresser à notre passé révolutionnaire.

J'ai souvent l'impression que son addiction au passé, ses discours vindicatifs, cette façon de s'entourer de fantômes ne constituent qu'un exutoire, une façon de faire diversion. Une échappatoire qu'il partage avec beaucoup d'autres hommes de sa génération. Le seul moyen à sa portée, le seul moyen qu'il a de justifier sa passivité, l'anonymat et la vie étriquée, ordinaire, tristement ordinaire qu'il mène entre la maison, le magasin et le café voisin où il a ses habitudes. Décalé, dépassé, il se tient sur le rebord d'un territoire peuplé d'ombres qu'il convoque parfois, comme on appelle des compagnons pour briser le cercle de l'impuissance et de la solitude.

Le seul avantage que j'aie pu tirer de cette passion paternelle envahissante est une note de 18 sur 20 à l'épreuve d'histoire au baccalauréat. J'avais choisi le sujet qui portait sur le congrès de la Soummam, tenu en 1956. J'avais pu détailler à loisir toutes les circonstances de cette réunion des chefs. Sans oublier de donner la liste nominative de tous les participants et citer de mémoire les résolutions les plus marquantes, ainsi que le nom des membres du Conseil national de la Révolution algérienne. J'étais incollable à force de prêter l'oreille, souvent malgré moi, à son ressassement.

Je n'ai pas oublié non plus le jour où, encore adolescente, à force de l'entendre parler avec admiration des hommes et des femmes qui se sont dressés, mains nues, pour retrouver leur dignité et reconquérir leur liberté, je lui ai demandé (naïvement ?) pourquoi, une fois l'indépendance obtenue, ces hommes n'avaient pas accordé aux femmes les droits pour lesquels un million et demi de martyrs avaient fait don de leur vie : l'égalité et la liberté.

Je n'avais pas plutôt fini ma phrase qu'il s'est rué sur moi pour m'expliquer, de façon très vigoureuse, que la révolution s'arrête là où commence le droit des hommes, c'est-à-dire des individus de sexe masculin, à préserver leurs droits immémoriaux et inaliénables.

Cuisant souvenir.

Au fond, même s'il t'énervé très souvent, tu l'aimes bien, ce père à côté de la plaque, de plus en plus enfermé dans son monde, non

concerné.

Manipulable et manipulé. Surtout par ta mère, qui ne lui épargne jamais l'aigreur ou l'ironie à peine voilée d'une remarque sur le courage des vrais hommes. Et il ne réagit pas. Il ne réagit plus. Chose impensable il y a seulement quelques années. Et tu rigoles doucement, et tu ris jaune quelques fois.

Ah oui ! Il y a encore un autre souci avec lui. Sa manie de donner des ordres une fois qu'il est installé devant la télé. De vous déranger et de vous demander, à ta sœur et à toi mais jamais à tes frères, de vous lever à tout bout de champ pour le servir ou lui apporter quelque chose. Toi qui es si forte en histoire, il faudrait peut-être que tu aies le courage de lui rappeler un de ces jours que l'esclavage a été aboli depuis des siècles. Et que l'Algérie a signé depuis longtemps la convention de l'ONU. Oui, même l'Algérie.

Hizya était le nom de ma grand-mère paternelle.

Tout le monde l'appelait M'ani.

Elle a toujours vécu avec nous. Depuis toutes petites, Kahina et moi partagions sa chambre, qui est devenue la nôtre depuis qu'elle n'est plus là. Et nous nous serrions l'une contre l'autre quand nous étions réveillées au milieu de la nuit par les discours véhéments qu'elle tenait dans son sommeil. Des paroles incohérentes adressées à des personnages qui visiblement venaient la tourmenter. Au matin, elle soutenait qu'elle avait passé la nuit à prier, à invoquer Dieu. Un peu rudement, pensions-nous sans oser le dire.

M'ani n'a pas toujours été tendre avec moi. Elle disait que je ressemblais à sa belle-mère. Une belle-mère qui ne l'avait pas ménagée tout au long de leur vie commune.

Quand ma grand-mère est morte, j'avais quinze ans. L'âge auquel, toute jeune épousée, elle était venue vivre dans la maison familiale.

Habitée aux grands espaces, M'ani n'avait pas supporté d'avoir été transplantée de son village natal vers la ville. Elle venait d'un lieu où elle vivait sans entraves.

Je n'ai jamais vu le désert. Mais je l'imagine volontiers, fillette courant dans l'espace infini de la steppe, dans la tiédeur ocrée des dunes. Avec la délicieuse sensation du sable qui s'effondre sous les pieds, et les soirs sous le ciel immense, dans la clarté diaphane de la lune...

Ma grand-mère racontait qu'elle s'était sentie prise au piège entre les murs de cette maison repliée sur son centre comme un oiseau sur sa nichée.

Elle disait maison-prison.

Pour souligner l'aspect carcéral de ce lieu dans lequel elle a passé le reste de sa vie, elle désignait du doigt les barreaux aux fenêtres.

Des barreaux qui découpent le ciel en une multitude de petits carrés. Et puis, quand elle est arrivée ici, les escaliers lui avaient donné le vertige. Elle n'avait jamais vu d'escaliers auparavant.

Les barreaux existent toujours. C'est même, dans la plupart des maisons, l'un des rares éléments architecturaux que l'usure du temps a épargnés.

M'ani est arrivée dans la maison avec le titre de seconde épouse. La première – une cousine qu'il n'était pas question de répudier –

n'avait donné que des filles au grand-père. On ne pouvait que s'incliner devant la volonté de Dieu, mais il devenait urgent de prendre des mesures. Et surtout de conjurer le mauvais sort qui s'acharnait sur la famille. Il fallait donc du sang neuf.

Mon grand-père, fabricant de chaussures, avait un fournisseur originaire de la région de Djelfa, qui lui apportait des peaux. Des cuirs de grande qualité, avec lesquels il pouvait réaliser les

chaussures qui faisaient sa réputation. Ce fournisseur ayant un nombre incalculable de filles, c'est tout naturellement qu'il en proposa une à mon grand-père lorsque celui-ci évoqua devant lui son désespoir de n'avoir pas de fils pour lui succéder, et son désir de trouver une épouse en âge de procréer.

Le marché fut conclu très rapidement. C'est ainsi que la jeune fille, en échange d'une dot raisonnable, fut conduite dans la maison de son nouvel époux. Un inconnu de vingt ans plus âgé qu'elle.

Elle s'acquitta honnêtement de sa tâche. Elle lui donna, coup sur coup, cinq fils, tous viables, avant de mettre au monde quatre filles. Deux d'entre elles eurent la bonne idée – l'expression est d'elle – de décéder alors qu'elles étaient âgées de quelques mois à peine.

Pendant ce même temps, la première épouse inaugurerait une série de trois garçons dont le dernier lui coûta la vie. Les voies de Dieu sont impénétrables !

« M'ani, tu as élevé combien d'enfants en tout ? »

Rien ne nous réjouissait plus que de la voir compter et recompter sur ses doigts en nommant chacun des enfants, les siens et les autres, avant de s'énerver et de s'exclamer qu'elle ne s'y retrouvait plus !

« Je n'étais pas seule, reconnaissait-elle ; il y avait Lalla, ma belle-mère, et la fille aînée de mon mari qui avait à peu près mon âge.

— Et vous viviez tous ici ? Dans cette maison ? Tous ? »

Cela nous semblait tout à fait incroyable ! Nous avions du mal à imaginer treize ou quinze enfants répartis dans les si petites pièces de la maison. Ou en train de manger tous ensemble dans le patio.

« Oh, disait-elle, l'étroitesse est dans les cœurs ! C'est vrai que nous étions à l'étroit. C'est vrai aussi que nous ne mangions pas toujours à notre faim ; mais tant que mon père, Dieu ait son âme, a pu nous aider en nous apportant des provisions à chacun de ses voyages,

nous nous en sommes sortis sans trop de dégâts. Et en ces temps-là, l'entraide n'était pas un mot vide de sens ! La misère était plus facile à supporter que les humiliations. Le moment le plus terrible de notre vie a été la guerre. Les rafles, l'intrusion des militaires français à tout moment, les arrestations, les explosions, les rafales, la mort côtoyée quotidiennement. On n'avait plus assez de larmes pour pleurer. Mais Dieu merci, l'indépendance a mis fin à tout cela. Les enfants se sont éparpillés, certains sont morts, et moi... moi, je suis encore là ! »

Elle était encore là. Le plus souvent assise sur une peau de mouton dans un coin du patio, de manière à ne rien perdre de ce qui se passait dans la maison. Même sur la fin de sa vie, elle essayait de se rendre utile. Certains jours, elle préparait à partir d'un mince cordon de pâte faite de semoule fine et d'eau des vermicelles que l'on laissait sécher ensuite pendant plusieurs jours en prévision de la *chorba*⁷ du Ramadhan.

⁷ Soupe traditionnelle, servie quotidiennement pendant le Ramadhan et traditionnellement offerte aux pauvres.

Je revois très nettement la façon dont elle roulait la pâte entre le pouce et l'index puis la coupait d'un coup d'ongle et la laissait tomber dans le tamis dans un geste agile, délicat et régulier, qui me fascinait. Le même geste qu'elle avait pour égrener son chapelet.

Ce faisant, elle ne manquait pas de houspiller sa belle-fille, ma mère, qui baissait la tête et souvent ravalait ses larmes.

Elle ne faisait que reproduire avec elle ce qu'elle-même avait vécu avec sa propre belle-mère qui l'avait maltraitée, ne cessant de la rabaisser, probablement en raison de ses origines rurales. Une belle-mère qui avait subi les mêmes vexations et sans doute les mêmes reproches de la part de la mère de son époux. M'ani nous racontait que sa belle-mère marchait quelques fois pieds nus dans la maison juste pour apporter la preuve, en exhibant ses pieds sales, que sa belle-fille était incapable de propreté, incapable de tenir une maison.

C'est ainsi que, de génération en génération, pour maintenir la tradition, des mères exercent leur pouvoir – le seul qui leur soit permis – sur d'autres femmes, d'autres mères, dans l'espace domestique – le seul qui leur soit réservé.

Il y avait aussi chez sa belle-mère, et M'ani en parlait avec une amertume pleine de rancœur, cette forme de condescendance séculaire que les citadins éprouvent à l'égard des gens de la campagne. Et qui perdure, du moins chez certaines familles du quartier.

M'ani ne manquait pas de le souligner, surtout à la fin de sa vie quand il lui arrivait de croiser chez l'une de ses filles, couturière de son état, des femmes qui se vantaient de la noblesse de leurs origines et prétendaient appartenir aux « grandes » familles de la ville.

« Pff... disait-elle en accompagnant sa remarque d'un geste dédaigneux, leur noblesse, c'est comme les oignons ! Quand tu ôtes les pelures, le cœur est souvent pourri ! Et il ne te reste que l'odeur sur les mains. »

Il y avait en elle un mélange de sagesse, au sens populaire du terme, et de lucidité. Je regrette parfois de ne l'avoir pas assez souvent écoutée. Nous étions étonnées de voir à quel point la vieillesse avait libéré son verbe. Comme si les digues, les retenues séculaires et inhibitoires s'étaient rompues sous le poids des ans.

Elle se délectait à prononcer des mots crus, à susciter les réflexions parfois outrées de ses filles et belles-filles. Elle avait pour sujet de prédilection les rapports intimes entre hommes et femmes. C'étaient des anecdotes grivoises, des réflexions salaces qui provoquaient des tempêtes de rires dans une assistance de femmes dont aucune d'entre elles n'aurait jamais prononcé en public les mots que prononçait la vieille dame avec une jubilation évidente.

Ma mère s'enfermait toujours dans un silence gêné et réprobateur, prise entre deux feux : ne pas se départir du respect qu'elle devait à

sa belle-mère ou lui faire remarquer l'outrance de ses propos et la faire taire.

Ainsi, M'ani ne nous a rien épargné des détails de sa nuit de nocces dans un récit imagé, à la fois drôle et pathétique, du moins pour moi qui écoutais, cachée dans un renforcement du patio.

« Première nuit. Fécondation immédiate ! L'archer n'a pas raté la cible. Et pourtant, il avait eu du mal à viser ! » disait-elle en évoquant ses tentatives maladroites d'échapper à ce qu'elle avait dû subir ce soir-là.

Elle est morte un soir d'été. Discrètement. Sans plainte. Sans bruit.

Elle repose là-haut, dans le cimetière d'El Kettar, près de son époux et... de sa belle-mère. Il m'arrive de faire un détour pour aller lui rendre visite et nettoyer sa tombe. Me reviennent alors en mémoire les objurgations du poète :

« Ô fossoyeur ! Ménage l'antilope du désert

Ne laisse point tomber de pierres

Sur la belle Hizya !

Ne fais point tomber de terre

Sur celle qui brille comme un miroir. »

Elle aussi s'appelait Hizya.

À nos yeux, M'ani représente tout un pan de notre histoire. Pas seulement de notre histoire familiale. L'histoire aussi de ces femmes qui, même si elles n'ont qu'un fragile éclat de lumière dans les mains, savent s'en servir pour entretenir le feu. Ces femmes à qui, très jeunes, on apprend à se résigner et non à vivre.

Lorsque, de plus en plus rarement, je croise dans les ruelles du quartier des femmes enveloppées dans un voile blanc de laine ou de

soie, je pense à celle qui ne sortait jamais sans avoir amidonné et repassé sa voilette d'organza blanc bordée de dentelle qui ne laissait voir que ses yeux brillants, pleins de malice.

Bon, c'est bien beau tout ça, mais pendant que tu essuies tes larmes, on va décrocher le tableau et démonter le cadre.

Tu veux, dis, tu veux que je répète quelques-uns des mots préférés de M'ani ? On se serait cru pendant un match de foot, avec des supporters sur les tribunes d'un stade algérois ! Ceux qui échangent les pires insultes qui, comme chacun sait, se rapportent toutes au sexe et aux pratiques sexuelles de la mère. Tout le monde se demandait où elle était allée chercher ces mots ! M'ais avoue, avoue que tu te délectais, d'autant plus que ça te faisait l'effet d'une revanche. Sur ta mère surtout. Celle que ta grand-mère appelait « M'esfara », la jaunasse ! Et elle ajoutait : « Elle cache bien son jeu, celle-là ! » Et elle le disait devant elle. On se demande où elle était allée chercher son expression favorite : « M'a belle-fille est bonne à tout et propre à rien ! »

Pourtant c'est ta mère qui s'est occupée d'elle, jusqu'à la fin de ses jours.

Tu te demandes d'où peut venir toute cette méchanceté ? Une méchanceté que tu as pu voir à l'œuvre chez beaucoup de vieilles. Eh bien, du fiel accumulé durant toute une vie. L'aigreur des silences. L'amertume des rancœurs. À force de te retenir, de ne faire que ce qu'on attend de toi, et rien que ça, tu finis par te faire de la bile.

C'est chimique, ou organique ou physiologique, comme tu veux. C'est ce qui t'attend, c'est sûr ! Et qui te fait peur ! C'est bien pour ça que tu cherches une issue.

Et puis, ta grand-mère, elle te faisait quand même suer avec ses remarques sur ta façon de t'habiller, de t'asseoir, de parler, de respirer ! Elle avait toujours son mot à dire ! Surtout à la fin. Et elle faisait mouche : à tous les coups.

On ne dit jamais de moi : « Elle est belle. »

On dit : « Elle a de beaux yeux. »

Il vient aux femmes un art remarquable de la rhétorique lorsqu'elles détaillent une autre femme. Lorsqu'elles la passent au scanner de leur regard affûté. Relever un détail pour pouvoir passer le reste sous silence. Et de cette façon, en souligner la banalité. Les conclusions de l'examen sont immédiates et sans appel.

Les belles femmes ici ont la peau claire, les yeux bleus ou verts et des formes généreuses. D'ailleurs on ne dit pas d'une femme qu'elle a grossi. On lui fait remarquer qu'elle a embelli.

« Gracieuse », disent-elles.

Oui, c'est ça, Hizya a quelque chose de piquant. De... de pas très commun. Mais quoi ? On ne le précise pas. Les yeux, peut-être.

Très sombres sous des cils très fournis. Étroits et légèrement bridés. Rien à voir avec les grands yeux en amande des belles Orientales.

Un nez fin et des pommettes saillantes complètent le tableau. Détails sans importance. « Quand tu souris, tes pommettes hautes te font ressembler à une Japonaise qui fait la grimace » m'a dit un jour une de mes tantes que j'aimais bien jusque-là. Pourquoi une Japonaise ? Parce que maintenant nous connaissons bien les Chinois, qu'ils font partie du paysage, que nous communiquons avec eux puisqu'ils ont appris notre langue et que nous, en retour, avons appris à ne pas les confondre avec d'autres Asiatiques.

L'essentiel reste, bien entendu, le teint. Critère ancestral de beauté : la blancheur. Lié sans doute, plus ou moins consciemment, au rejet de tout ce qui pourrait évoquer une forme de métissage et remettrait en cause la pureté des origines.

« Hizya, la reine des belles !

Admire ce cou plus blanc que le cœur du palmier.

Ton corps a la blancheur et le poli du papier,

du coton ou de la fine toile de lin

ou encore de la neige tombant par une nuit obscure. »

Je ne me fais aucune illusion. Celui qui viendra à moi ne pourra jamais déclamer ces vers à mon intention. À moins qu'il ne soit très myope. Ou menteur.

Je détonne dans la famille.

C'est un fait incontestable.

La nature m'a dotée d'un teint qui, dès ma naissance, a surpris et désolé toutes les femmes de la famille qui se sont penchées sur mon berceau.

Quel lointain ancêtre a voulu se rappeler de cette façon au bon souvenir de tous ?

Ma mère, toute nouvelle accouchée, a dû d'abord cacher sa déception. Elle ne le dit pas aussi directement, mais c'est clairement perceptible à l'infime lueur qui s'allume dans ses yeux quand elle évoque ce moment de sa vie. Elle a dû faire face aux remarques les plus hypocrites, quand elles n'étaient pas perfides.

Elle a dû accepter d'écouter, sans y répondre, les exclamations, les allusions, les sous-entendus – tout l'arsenal de formules dont disposent les femmes pour dire les choses sans vraiment les dire, pour les faire remarquer sans avoir l'air de les souligner, pour décocher les flèches et atteindre leur cible sans paraître le moins du monde avoir visé.

Ma mère, de carnation claire, mariée à un homme au teint clair lui aussi, venait de donner naissance à une petite fille brune, très brune.

Et... C'était moi, Hizya, sa fille bien-aimée, ce don de Dieu. Venue au monde huit ans après son frère, Abdelkader. Une enfant désirée et attendue si longtemps que ma mère avait fini par croire qu'elle ne pourrait plus donner d'autre héritier à son mari. Sans doute victime du mauvais œil après la naissance de ses deux fils. Nul médecin, nul *taleb*⁸, nulle prière adressée aux saints n'avaient pu venir à bout de cette apparente stérilité. Elle en parle encore, plus de vingt ans après. Non sans une certaine amertume.

⁸ Étudiant en école coranique, et plus largement guérisseur.

J'ai dû entendre des dizaines de fois l'anecdote rapportée par une de mes tantes à propos de la réaction de ma grand-mère paternelle juste après ma naissance. Elle fait partie, avec d'autres histoires à peu près semblables, de la mythologie familiale.

Celle-ci s'était exclamée en me voyant : « Une fille ! Et brune de surcroît ! » Elle s'était aussitôt détournée en marmonnant qu'elle ne se voyait pas annoncer à son fils, le père, ces deux mauvaises nouvelles ! La grand-mère ne s'est radoucie que lorsqu'elle a su que cette première petite-fille allait porter son prénom.

Je suis grande. Mince. Brune. Un cumul qui peut s'avérer préjudiciable. En tout cas pour d'éventuelles demandes en mariage. Les brus les plus convoitées, celles qui ont le plus de succès auprès des mères en chasse dans les mariages et les hammams, doivent arborer impérativement un teint d'albâtre, un bassin généreux et des fesses épanouies.

Ainsi, depuis mon plus jeune âge, je dois faire face aux conseils avisés, désintéressés, saugrenus, insolites, extravagants, parfois impérieux mais amicaux de toutes celles qui ne me veulent que du bien.

« Tu devrais... oui, bien sûr, ne pas t'exposer au soleil ! » Ça, c'est entendu, une fois pour toutes. Consigne difficile à suivre quand on connaît la prodigalité du soleil sous nos cieux. La solution serait de ne pas sortir. Solution rejetée.

« Tu devrais... »

« Tu devrais, insiste-t-on, ne pas regarder à la dépense et acheter des crèmes de protection solaire. » Écran total, indice maximum !

Les plus chères sont les plus efficaces, paraît-il. Ceci pour les avancées de la recherche scientifique dans ce domaine. Mais les crèmes à la bave d'escargot vendues chez les herboristes peuvent aussi faire de l'effet.

Plus naturelles et moins onéreuses, les recettes de bonne femme partagées entre copines ou distillées à longueur d'émissions sur les

chaînes de radio. En général, des mixtures composées de mélanges d'ingrédients divers à appliquer sur le visage comme masques de beauté : citron, miel, farine, yaourt, concombre, jus de tomate, blanc d'œuf, etc. J'ai l'impression, en écoutant ces bonnes âmes, d'être un peu comme un légume ou une viande à assaisonner. Un peu de sel, du poivre et... me voilà bonne pour la consommation !

J'écoute. Je ne réponds pas. Personne ne me croirait si je disais que ça ne m'intéresse pas. La couleur de ma peau ? Je m'en fiche. Et je ne supporte pas leur sollicitude exaspérante.

Et ma taille ? J'ai commencé à grandir à douze ans, l'âge de mes premières règles. Une croissance suivie avec une inquiétude non dissimulée par ma mère, qui multiplia à cette époque les exhortations, les prières et les offrandes à Sidi Abderrahmane, le saint patron de la ville, et poussa même jusqu'à Sidi M'hamed, à Belcourt.

Je mesure presque dix centimètres de plus que mon père. C'est sans doute la raison pour laquelle il ne supporte pas de me voir debout devant lui.

Mes frères m'ont d'abord surnommée « *Sloughi*[9](#) ». Puis « Girafe ». Et enfin « Jument ». Un terme souvent employé pour qualifier les femmes qui ont du caractère. Celles qui peuvent, si besoin est,

donner des ruades. Cela me convient, même si pour le moment les ruades sont exceptionnelles. En raison surtout des qualités qui sont attachées à cette bête : endurance, ténacité et indépendance.

Conformation souvent sèche et élancée. Élégance aussi. Compagne idéale pour un cavalier.

[9](#) Lévrier originaire d'Afrique du Nord.

Ni cavalier ni cheval à l'horizon. Ils auraient du mal, de toute évidence, à monter les escaliers pour arriver jusqu'à moi.

Les seules bêtes qu'il m'arrive de croiser dans le quartier sont les ânes harnachés de paniers d'osier et chargés de la tournée de ramassage des ordures. Des baudets aux yeux tristes, qui laissent bien souvent des traces odorantes de leur passage dans les escaliers et les ruelles.

C'est ça, oui, tu es pétrie de qualités. Le problème, c'est que tu es bien la seule à les connaître et qu'il faut creuser, creuser profond pour les découvrir !

Heureusement que tu te charges toi-même de les énumérer.

En attendant, si tu veux te révéler dans toute ta splendeur, bouge-toi, mais bouge-toi ! Secoue-toi ! Agis. Tu crois que c'est en t'apitoyant sur toi-même et sur ton sort que tu pourras avancer ?

Qu'est-ce que tu peux faire ? Oublie les ruades ! C'est pas ton genre, tu le sais. Déjà, tu pourrais changer d'allure, de comportement. Tu t'es vue un peu ? Une grande bringue, raide, aussi raide que si elle avait avalé un manche à balai. Une fille coincée, mal dans sa peau, bourrée de complexes. Une fille qui rase les murs, qui fait tout pour passer inaperçue et ne sait même pas répondre à un sourire. Tu veux qu'on déroule toute la liste ? Non ? Ça suffit pour aujourd'hui ? Parce que j'ai d'autres compliments à ton service.

Qu'est-ce que tu peux faire ? Tu en es encore à te le demander ? C'est pas gagné ! Comment veux-tu qu'un homme te remarque si tu ne trouves pas grâce à tes propres yeux ? Tu passes toi-même ton temps à te dénigrer. Tu pourrais commencer par les vêtements, par exemple. Changer de style. Porter des jeans, des tenues plus... plus modernes. Maintenant que tu gagnes ta vie, tu n'as de comptes à rendre à personne. Demande à Sonia, la spécialiste en relooking : elle aurait de quoi faire.

Elle pourrait te donner des conseils astucieux, et pas seulement des conseils de beauté.

Tu t'imagines rentrant relookée à la maison ? La tête de ta mère !

Et à défaut de fesses épanouies, tu pourrais avoir des fesses... insolentes ! C'est exactement ce qui te manque : l'insolence !

Vas-y ! Bouge ! Avance ! Et au trot !

Une famille ordinaire, sans histoire(s).

Famille : ensemble de personnes vivant souvent – mais pas toujours – sous le même toit. Liées par le sang et par une communauté d'intérêts.

Définition commode. Suffisamment vague pour qu'on s'y retrouve.

Continuons. Tout est commun, tout est partagé au sein de la famille. Tout ?

Nous vivons dans le même foyer. Nous mangeons à la même table. Nous réagissons ensemble aux événements qui touchent l'un ou l'autre d'entre nous. Solidarité familiale.

Mais cela suffit-il ?

Images. Images en trompe-l'œil.

Notre vie familiale ne s'étoffe que quelques instants par jour. Aux moments où nous nous retrouvons dans le petit séjour, assis en face de la télévision. Le plus souvent pour dîner autour de la table basse.

Essayons autre chose.

Famille : ensemble d'individus dont chacun ne donne à voir que la partie éclairée de lui-même. Quand il n'est pas totalement enfermé dans sa bulle.

Dans une famille, chacun tient sa petite fiche sur les autres. Une fiche sur laquelle il note la vision qu'il a de chacun d'entre eux. Du moins, sur ce que ses rapports avec le reste de la famille révèlent de lui. Caractère. Goûts. Tempérament. Les comparaisons sont alors inévitables. Et les jugements parfois sans appel.

Ainsi, il est établi que Boumediene, mon frère aîné, est plus facile à vivre qu'Abdelkader. Moins secret. Plus sociable. Et, si l'on se contente des apparences, tout semble le confirmer : ses nombreux amis, son empressement à rendre service à tous ceux qui le sollicitent, ses attentions envers ma mère et l'intérêt qu'il manifeste ouvertement pour tout ce qui concerne, de près ou de loin, notre famille.

Abdelkader, lui, est bien moins présent que son aîné. Mentions à porter sur la fiche : Surnommé par les parents « le courant d'air » ; spécialiste des réponses monosyllabiques ; participe très peu à la vie familiale ; se contente le plus souvent d'être présent aux repas du soir ; une présence silencieuse, mais attentive.

Je le surprends souvent à écouter nos conversations avec un intérêt qu'il tente de masquer et je sens bien que son détachement n'est qu'apparent. C'est un peu le souffre-douleur de mon père, qui ne cesse de l'apostropher dès qu'il en a l'occasion et qui, les jours de colère, déverse sur lui toute sa rancœur. Ces jours-là, Abdelkader se contente de l'écouter, les yeux baissés, avant de se lever et de sortir, sans même claquer la porte derrière lui.

Trop de silences. Trop de dissimulations.

Il y a tant de choses qu'on ne dit pas. Qu'on ne peut pas dire. Qu'on ne peut pas se dire.

Abdelkader n'est pas heureux. Cela crève les yeux. Mais on ne parle pas de ces choses-là en famille. Chez lui, la part d'ombre a presque tout envahi. Elle brouille et recouvre l'image que nous avons de lui. Ne subsiste que celle d'un jeune homme qui peine à trouver sa place dans la famille. Mais aussi à trouver une place dans un monde qui rejette tous ceux qui, comme lui, n'ont pas d'outils pour creuser une brèche et s'y introduire.

Cela, le père ne le voit pas. Le verrait-il qu'il ne le comprendrait pas. Enfermé dans l'évocation et la glorification du passé, il a de plus en plus de mal à reprendre pied dans le présent. Ce dont ma mère se réjouit secrètement, semble-t-il.

La mère, elle, multiplie les prières pour que son fils trouve enfin un travail digne de lui et puisse regarder vers l'avenir. Elle le couve du regard. Un regard toutefois moins admiratif que celui qu'elle pose sur son aîné, si beau, si intelligent, mais qui n'a pas de chance, dit-elle, toujours dans un soupir. Comme toutes les mères élevées dans le culte de l'homme. Toujours prompte à faire endosser les échecs de ses fils aux autres. Elle qui se voyait déjà mère de médecin, de juriste ou d'un « grand » ingénieur, a dû déchanter. La multitude et la diversité des emplois précaires qu'ils occupent depuis qu'ils ont quitté le lycée et abandonné leurs études n'est pas de nature à la rassurer sur leur avenir

Boumediene se prête au jeu. Avec toutes les apparences du bon fils. Il se laisse aimer, plaindre et excuser. Il ne peut pas ignorer qu'il porte le poids des espérances déçues du père. Mais qu'importe ! Il sait surtout qu'il lui faut un peu de temps, un peu de patience pour prendre la relève du père. Il est le fils aîné. Il sera un jour brocanteur. Ou épicier. Ou marchand de souvenirs. Avec les touristes qui reviennent de plus en plus nombreux pour visiter le quartier, c'est un commerce qui pourrait très bien marcher, dit-il en l'absence du père.

Il a sans doute déjà fait des projets. En attendant, il subsiste comme il le peut. Il se laisse porter par la vie, comme tant d'autres.

La mère approuve. Elle y croit.

Dans peu de temps, elle l'espère, Hizya se mariera.

Puis, très vite, ce sera le tour de Kahina.

Enfin, elle mariera ses fils.

Et elle deviendra à son tour une belle-mère respectée et toute-puissante.

Ma mère : « Le fils de Saléha la voisine a trente ans. C'est sa sœur Karima qui me l'a dit l'autre jour au marché. C'est le bon âge pour... »

...

Boumediene : « Kamel, le fils de Saléha notre voisine, vient d'acheter une voiture. Une Mégane blanche, toutes options. Et neuve !

Hier soir, je l'ai vu la garer dans le hangar de Nouri, le mécanicien, à Bab-Azzoun. On est remontés ensemble. »

...

Boumediene (encore) : « Le fils de la voisine va bientôt déménager. Il a acheté un appartement dans la nouvelle cité En-Nadjah. Et chez un promoteur privé ! Il va vivre seul. Je me demande combien d'argent il a versé rien que pour l'acompte ! »

...

Ma mère : « Le fils de Saléha la voisine est vraiment bien éduqué. Nous nous sommes rencontrés en bas de la rue et il a tenu à porter mon panier de courses. Il m'a accompagnée jusqu'à la porte de la

maison. Cela m'a bien soulagée... tous ces escaliers... et puis c'est tellement rare de notre temps ! »

Kahina : « Ah, tiens, c'est le fils de Saléha la voisine ! Il nous a fait un signe quand on est passées devant lui, tu ne l'as pas vu ? »

...

Ma mère : « Notre voisine Saléha et moi nous nous connaissons depuis tellement longtemps ! Je me souviens encore du jour où son pauvre mari est décédé ! Avec les autres voisins – enfin, presque tous –, nous nous sommes cotisés et nous lui avons apporté un mouton et deux sacs de semoule le jour des funérailles. Ah, on peut dire que c'est une femme qui a du mérite ! Élever seule et sans ressources ses trois enfants ! Elle n'a jamais baissé les bras ! »

...

Boumediene : « J'ai discuté hier soir avec Kamel, le fils de Saléha la voisine. Il m'a dit qu'ils allaient entamer des travaux chez eux.

Ils ont déjà consolidé l'étage et ils vont refaire leur cuisine et restaurer les balustrades des couloirs de circulation au-dessus du patio. Ils n'ont pas attendu les commissions d'inspection pour la sauvegarde et la rénovation du quartier, eux ! Les commissions fantômes ! Pff

! »

...

Ma mère : « J'ai rencontré Saléha notre voisine la semaine dernière, au mariage de sa nièce. Elle portait un très beau caftan, et une de ces parures ! Une parure en or. Collier, bracelet, bague, boucles d'oreilles. Je n'en aurai jamais de pareille, pas même en rêve ! On voit bien que les affaires marchent ! On a passé toute la soirée ensemble, assises à la même table. Avec tout ça, elle n'a pas

changé, pas du tout. Toujours aussi spontanée, toujours aussi généreuse ! »

...

La voisine d'en face : « Hier soir, j'ai vu Kamel, le fils de Saléha, porter chez lui un grand carton. Il était aidé de son frère. Je suis sûre que c'était une télévision à écran plasma. Sur le carton il y avait écrit "Samsung" ! Quand je pense qu'elle a commencé en envoyant ses fils vendre des pains et des feuilles de *diou*¹⁰ à la porte du marché... Et maintenant, elle a trois employées à plein temps et ce sont ses fils qui livrent les pains et les gâteaux aux meilleurs boulangers d'Alger ! Elle en a fait du chemin ! Il paraît qu'elle va ouvrir une boulangerie-pâtisserie traditionnelle du côté du Square. C'est sa belle-sœur qui me l'a dit. Il y en a qui ont de la chance ! »

¹⁰ Feuille de brick.

...

Mon père : « Pendant la guerre de Libération, Si Mohamed, le beau-père de notre voisine Saléha, est resté plusieurs mois en prison.

Ils l'ont emmené après la grève de 1957. C'était en février. Il avait refusé d'ouvrir son magasin comme le lui ordonnaient les Français.

Je crois même qu'il a été torturé. Il est mort quelques mois après l'indépendance. Que Dieu ait son âme ! Gloire à nos martyrs ! »

...

Ma mère : « Je crois bien que Saléha la voisine cherche à marier son fils Kamel. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre l'autre jour. Mais elle voudrait pour lui une fille de bonne famille... Avec tous les nouveaux occupants qui se sont installés ici, dans les maisons abandonnées, elle a raison de se méfier. On ne sait même pas d'où ils viennent ! »

...

Boumediene : « Si maintenant des femmes deviennent chefs d'entreprise, qu'est-ce qu'il nous reste à faire, nous les hommes ? »

Kamel, le fils de la voisine, m'a dit que sa mère avait demandé et obtenu l'ouverture d'un registre de commerce. Je me demande pourquoi elle ne se contente pas de rester chez elle pour pétrir et cuire son pain. Qu'elle laisse au moins à ses fils le soin de s'occuper du reste ! Et puis, elle ne peut pas faire comme tout le monde : travailler au noir ? Tu t'imagines ? Ils vont être obligés de payer des impôts ! »

...

Kahina : « D'après toi, il mesure combien à peu près, Kamel, le fils de la voisine ? Il me semble qu'il est plutôt grand ! »

...

Boumediene : « On pourrait l'inviter à regarder un match avec nous ! Je suis sûr qu'il ne refuserait pas. Après tout, quand il était plus jeune, il venait souvent chez nous. »

...

Une cousine : « J'ai entendu dire que Saléha votre voisine pourrait venir demander ta main pour son fils aîné, Kamel. C'est tante Halima qui l'a dit à ma mère. Il paraît que c'est ta mère qui le lui a confié, en lui demandant de ne le dire à personne avant que la demande soit officielle. Dis-moi, il y a quelque chose entre vous ? Mais fais bien attention, au cas où... Il paraît qu'il est très attaché à

sa mère ! C'est elle qui dirige tout, tu le sais ? Mais qu'importe, une fois mariés... Tout peut changer ! Il suffit de savoir s'y prendre, en douceur... Tu te souviens, je pense, qu'il ne m'a pas fallu une année pour obtenir de quitter la maison familiale pour habiter seule avec mon mari ! »

...

Ma mère : « Hizya, il serait temps que l'on s'occupe sérieusement de ton trousseau ! J'ai dit l'autre jour à Saléha la voisine que mes filles ne sortiraient pas "nues" de la maison de leur père ! Je lui ai même parlé des tenues traditionnelles que confectionne ta tante, qu'elle connaît bien d'ailleurs. J'irai lui porter un modèle un de ces jours. Pour qu'elle voie... et qu'elle se souvienne que nous sommes d'authentiques Algéroises, qui tenons par-dessus tout aux traditions. »

...

Mon amie Nezha : « Écoute Hizya, tu as vingt-trois ans ou presque, et il a trente ans. C'est une bonne différence d'âge ! Et il est pas mal, je veux dire... physiquement. En plus, toute ta famille le connaît et connaît sa mère, Saléha votre voisine. Tu ne peux pas rêver mieux ! Si j'étais toi, j'essaierais... je ne sais pas... Je suis sûre que tu l'intéresses. Il faudrait que vous puissiez discuter, et là... »

...

Kahina : « Une voiture... un appartement... une boulangerie-pâtisserie... Tu pourrais manger tous les jours autant de millefeuilles que tu veux... Il te plaît, Kamel, le fils de la voisine, dis ? Il te plaît ? Moi, à ta place... Mais parle, Hizya, parle ! Dis quelque chose

! »

...

Ma mère : « Toutes nos vies tiennent dans la main du destin. *Mektoub* ! Il suffit de savoir lire les signes qu'Il nous adresse ! Dieu le Tout-Puissant fait toujours bien les choses. Qui aurait pu dire que le fils de Saléha, ce petit garçon qui venait parfois, envoyé par sa mère la voisine, frapper à notre porte pour demander du sucre, de l'huile, de l'ail ou des pois chiches trempés, deviendrait ce qu'il est aujourd'hui ? Un homme responsable, respectueux et travailleur !

Ah, quelle mère ne serait pas fière d'avoir un fils pareil ! Et surtout...
Quelle mère ne rêverait pas d'un époux tel que lui pour sa fille !
Mais... On ne sait jamais ce que le destin nous réserve !

Hizya ! Reviens ici ! Où vas-tu ? »

Ça y est ! Tu te vois bien dans le rôle de ton héroïne : tenir tête, dire non, te draper dans l'étendard de la liberté. Noble cause !

Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a de choquant ? On te propose quelqu'un. Pour un peu, on te l'amènerait sur un plateau. Avec de la pâtisserie tout autour ! Ça prouve qu'on se fait du souci pour toi, non ? Et tu te détournes. Offensée. Avec cette façon que tu as de fermer toutes les portes dès que quelqu'un essaie de te vendre quelque chose. En plus, tu te dis que s'il avait vraiment voulu, il aurait essayé de... de t'approcher, de te parler, au moins. Depuis le temps que vous vous connaissez ! Vous vous croisez presque tous les jours. Ça veut tout simplement dire que tu ne l'intéresses pas.

Tu y viendras peut-être. Bien sûr, si la famille de Saléha la voisine était restée misérable, l'idée ne leur en serait même pas venue. Tu peux les comprendre. Ta mère s'inquiète. C'est normal, dans sa conception des choses. Une fille sur les bras à l'âge où elle, elle avait déjà deux enfants ! C'est dur à vivre pour une mère. Elle veut te caser. Et dans les meilleures conditions possibles. Toutes les mères sont pareilles.

Mais toi, tu veux choisir ton mari toi-même. Ne laisser à personne le soin de décider pour toi.

Eh bien, dis-le ! Dis-leur ce que tu as derrière la tête. Ce serait ça, le courage !

Et puis, ce Kamel... Il est assez bel homme, non ?

Hizya. Fille d'Ahmad Ben al-Bey.

C'est par elle et par ce chant, qui n'est rien d'autre qu'un tombeau somptueux érigé par l'amant à l'amour, à cette femme éternellement vivante à travers un poème, que la poésie est entrée dans ma vie.

Je n'écris pas de poèmes. Je ne saurais pas.

Mais depuis que j'ai découvert et appris le long poème dédié à cet amour, je n'entends plus les mots de la même façon. Ils ne rendent plus le même son. Ils n'ont plus la même saveur.

J'ai voulu tout savoir sur elle et sur son aimé, Sayed. Ce qui n'a jamais été dit. Ce qu'il faut lire au-delà du poème. Ce qu'il faut chercher dans le silence de la jeune morte, dans l'absence de Hizya.

Cette histoire n'est pas une fiction.

Hizya, née dans l'oasis de Sidi Khaled près de Biskra, en 1855 selon les calculs des historiens, et morte à vingt-trois ans, était une Bédouine. Issue d'une tribu nomade, elle n'a jamais connu la contrainte des espaces clos.

On dit qu'elle fut convoitée et disputée par de nombreux prétendants.

On dit qu'elle fut emportée par un mal mystérieux le lendemain même de ses noces.

On dit qu'elle mourut dans les bras de son aimé.

D'aucuns disent qu'elle ne fut jamais à lui.

Elle a vécu si peu de temps ! Assez cependant pour connaître l'amour.

Aimer et être aimée.

Cela suffit pour remplir à déborder une vie, même brève. Je veux le croire.

Au seuil de mes rêves, je la vois.

Je la vois allant vers lui qui l'attend, allongé au creux de la dune à l'opposé du *ksar*.

Elle est vêtue d'une robe ample et colorée, retenue aux épaules par deux fibules d'argent semblables à deux soleils battant sur sa poitrine. Les cheveux épars. Les yeux aussi brillants que des escarboucles au cœur de la nuit. L'éclat de la lune, complice, se concentre sur son visage que le désir enflamme.

Elle a les pieds nus. Ses pas légers ne laissent aucune trace sur le sable.

Pour venir à lui, elle a ôté ses lourds *kheikhals* d'argent.

Et légère, portée par une joie vive, aussi vive que le rire d'un matin de soleil, elle court.

Portée par une joie sans fin, elle va vers lui comme va la source à la mer, toute de grâce et de désordre, indifférente à tout ce qui la sépare de l'instant des retrouvailles.

Allongé sur le sable, Sayed attend. Il l'attend.

Quel bonheur déjà dans l'attente du bonheur !

Il tend l'oreille.

Des frémissements autour de lui préfigurent l'instant où se défera le silence.

Une brise légère venue des confins du désert saupoudre de sable les plis de son ample gandoura blanche.

Il ferme les yeux et ne veut les rouvrir que lorsqu'elle sera là, dressée face à lui, offerte à lui.

Le lent bercement des palmes au-dessus de lui ne peut apaiser la houle qui grandit et s'exaspère au fil de son impatience.

Le grain de sa peau mate, dorée dans le clair de lune, la courbe si douce de son épaule, sous sa main la soie bouleversante de ses longs cheveux noirs, pareil à un frisson,

les fragments de lumière qui dansent dans son regard de temps à autre voilé d'une imperceptible brume venue de très loin, et là, au creux de ses seins, son odeur de femme, ambre et musc blanc,

sa voix qui se défait en murmures et en soupirs,

l'eau de source de son rire auquel il s'abreuve,

un rire d'abord léger, hésitant, comme un trille d'oiseau effarouché puis égrené en motifs virevoltants.

Et cette longue plainte

qui prend son envol

et s'éparpille là-bas,

au-delà des collines sombres qui ferment l'horizon.

Il faut que tu te mettes bien ça dans la tête : tout ça, c'est du cinéma.

Hizya et Sayed. Scène 1.

Attention, on tourne.

Moteur !

En fait, c'est toi le personnage principal. C'est toi qui cours. C'est toi qui es attendue. Et ça te gonfle le cœur. Ça te fait palpiter. Frémir. Partout, partout. Le sexe.

Tu éludes. Encore et toujours.

Alors tu délègues. Tu enrobes.

Alors tu y mets du clair de lune. Des palmiers. Du sable. Mais tu t'obstines. Chaque soir, tu recommences. Hizya et Sayed. Finalement, c'est bien pratique. Le scénario est tout trouvé. Avec tout ce qu'il faut de pittoresque.

Non Monsieur, c'est pas moi. C'est la faute aux poètes.

Et le prix de la meilleure actrice féminine est attribué à...

Quelle triste comédie !

Sonia – Fatiha dans la vraie vie – est arrivée ce matin au salon en déclarant à la ronde qu'elle avait désactivé le mode « gentille ». Elle semblait très remontée. Elle a ajouté qu'il ne fallait surtout pas qu'on lui cherche des poux – ce qui n'est pas du meilleur effet dans un salon de coiffure.

Après cette entrée théâtrale, nous nous sommes toutes regardées sans rien dire. Nous savions qu'il ne lui faudrait pas très longtemps pour nous confier les raisons de ce changement d'humeur.

Pourtant, presque chaque jour dès qu'elle franchit la porte, un souffle de gaieté et de fantaisie s'engouffre avec elle. Ses remarques sur certaines clientes sont à la fois féroces et désopilantes. Son sens de l'observation et de la répartie me surprend un peu plus chaque jour. Sa façon de parler aussi, qu'elle assortit, comme beaucoup d'entre nous, de mots et d'expressions directement empruntées au langage informatique.

Sonia est spécialiste du maquillage libanais. Elle manie le pinceau, la houppette et la palette de couleurs comme personne. Titulaire d'une licence en informatique, elle a fini par solliciter un emploi chez Salima après avoir cherché pendant plus de cinq ans une place correspondant à sa formation dans une entreprise, publique ou privée. En vain. « Éternel problème du piston, éternel problème de la

jeunesse de ce pays », soupire-t-elle en nous racontant avec humour ses déboires.

J'ai ainsi découvert que nous avons un parcours à peu près semblable. Seules les disciplines diffèrent. Cours universitaires, diplôme, espoirs et... bifurcations obligatoires. Ambitions bien vite rattrapées par la réalité du marché de l'emploi.

« Emploi ? Pas pour tous, pas pour nous », répète Sonia.

Une autre employée, Nedjma, baptisée Nej par Salima, est titulaire d'un master en sciences économiques et sociales. Mariée depuis peu, elle ne peut mettre à profit ses connaissances que dans la gestion du budget familial. Salima lui confie de temps en temps des travaux de comptabilité. Elle lui laisse aussi le soin de remplir sa feuille de déclaration d'impôts. « Il faut bien que toutes ces années d'études te servent à quelque chose ! » lui dit-elle. Chaque fois qu'elle fait appel à ses services, elle lui remet une compensation financière pour la remercier de son aide.

Salima est très fière d'avoir parmi ses employées trois jeunes diplômées. Ce qui, selon elle, contribue au prestige de son salon déjà bien connu du fait de la présence de Leïla, une des coiffeuses les plus célèbres sur la place d'Alger, et pour qui on vient parfois de loin.

Les connaissances en informatique de Sonia ne lui servent plus à présent – si l'on excepte ses expressions parfois cocasses – que pour se connecter sur Internet. Elle fréquente les forums, les réseaux sociaux et les sites de rencontres. Objectif : dénicher, parmi toutes les annonces matrimoniales, celle qui fera basculer son destin. Tout y passe. In-challah.com, Meetarabic.com, Rencontres musulmanes, Mektoub.com et autres sites, tous à peu près semblables. Lucide et déterminée, elle n'entend pas laisser passer sa chance. Et comme elle ne nous cache rien de ses tribulations, on sait, depuis quelques semaines, qu'elle est en voie d'exaucer le plus cher de ses vœux : trouver un mari qui l'emmènera loin d'ici.

Il y a trois mois, elle nous a montré une annonce publiée sur un de ces sites. « *Homme musulman, algérien, 40 ans, résidant principalement à l'Étranger, cherche à rencontrer jeune femme 20 à 30 ans, musulmane pratiquante sérieuse pour relation hallal.* »

« J'ai répondu, nous a-t-elle dit, j'ai même envoyé ma photo, et Dieu fera le reste. *Inch'Allah !* »

Elle ne manque pas toutefois de préciser que la seule mention qui a retenu son attention est le lieu de résidence. L'Étranger.

L'imprécision ne l'a pas gênée. L'Étranger, c'est n'importe où sauf en Algérie.

C'est devenu un leitmotiv. Et le mariage pour elle n'est pas un but, c'est un moyen. Uniquement.

L'auteur de l'annonce lui a répondu. Le contact a donc été établi. Par Internet. Les conversations nocturnes de plus en plus longues, de plus en plus intimes. Les photos échangées et les projets déjà bien avancés.

« Il est pas mal, hein ? Dites-moi, les filles, j'aurais pu tomber sur pire que ça, non ? »

Sonia est tellement jolie qu'on peut difficilement imaginer qu'un homme puisse résister à ses fossettes, à ses grands yeux marron toujours ensoleillés d'un éclat malicieux, à ses cheveux châtons – à peine éclaircis par un balayage – et au sourire plein de grâce qui naît si spontanément sur son visage. Les apostrophes et les commentaires flatteurs pleuvent quand elle marche dans la rue. Le foulard qu'elle porte sur la tête, sans grande conviction, n'y change rien.

« Je l'ai mis pour que mon père, ma mère, mes frères, leurs amis, les voisins, les cousins, l'épicier du coin, le chauffeur du bus que je prends chaque matin, bref, les connards de toute espèce me foutent la paix, précise-t-elle.

— Mais dis-nous, Sonia, mignonne comme tu es, tu as dû en avoir, des prétendants !

— Pff ! Vous me voyez mariée avec quelqu'un qui commencera par m'interdire de travailler puis de sortir, et m'obligera à habiter chez ses parents ? J'en ai connu, des jeunes gens qui promettent monts et merveilles, qui jurent d'aller décrocher la lune et te l'apporter, aussi palpitante que leur cœur, sur un plateau ! Si les serments et les mensonges pouvaient se transformer en or, je serais très riche à cette heure ! Pour ouvrir les yeux, il suffit de regarder les couples autour de soi et d'écouter ce que racontent la plupart des femmes ici, au salon. Il y a peut-être des exceptions, mais moi je n'en connais pas ! Le bonheur chez nous n'existe pas ! Quand tu recherches l'expression "bonheur en Algérie", l'ordinateur te répond systématiquement : *"Error 404. Not found"* ! Essaie donc ! »

Et si Nej et moi rétorquons qu'il n'est pas dit qu'elle trouvera le bonheur en se mariant pour aller vivre sous d'autres cieux, elle nous répond avec, sur le visage, une expression apitoyée, un peu comme si elle nous plaignait de ne pas partager son raisonnement :

« Le mariage ? Pourquoi ? Qui a dit que les mariages sont indissolubles ? Le divorce, c'est une option. C'est même déjà inscrit sur le livret de famille qu'on te remet le jour du mariage ! Quand ça ne va pas, tu cliques sur "effacer", et hop, *"delete"* . »

Leïla, silencieuse jusque-là, hoche la tête d'un air entendu et renchérit :

« Le divorce ? Ça peut parfois sauver des vies ! »

Leïla est très discrète sur sa vie privée mais nous savons qu'elle élève seule ses deux enfants après un divorce assez douloureux.

Mais, contre toute attente, il n'est pas question de mariage pour l'heure.

Tout comme un certain nombre de jeunes filles et femmes concernées par la même affaire, Sonia vient d'apprendre par la police, qui

souhaite qu'elle porte plainte, qu'elle n'est qu'une des victimes d'un homme qui a exercé ses talents un peu partout dans le pays. Elle a découvert que son pseudo spécialiste en neurochirurgie, exerçant dans des cliniques en France et en Algérie et recherchant une jeune femme musulmane et sérieuse pour partager sa vie et un appartement à Alger afin d'y séjourner occasionnellement, n'est en réalité qu'un repris de justice, père de famille, déjà condamné pour escroquerie au mariage.

Sonia ne cache pas son amertume et sa colère.

« Heureusement, nous dit-elle avec un certain soulagement, heureusement que je ne lui ai pas fait le virement qu'il m'a demandé pour payer une des traites de l'appartement ! »

Lorsque nous avons pu nous isoler quelques instants dans une des cabines d'esthétique, j'ai tenté d'en savoir plus sur sa détermination à quitter le pays.

Assise sur un tabouret, la tête entre les mains, Sonia m'a lâché dans un long souffle :

« Je ne sais pas si tu peux le comprendre mais moi, ici, je ne respire pas, je ne vis pas : je survis. Mes parents, mes frères, mes cousins, les hommes dans la rue, tous, tous me donnent le sentiment que je ne m'appartiens pas. Que mon corps ne m'appartient pas ! C'est comme si chaque regard me volait une partie de moi-même. J'en ai assez d'être entourée de barbelés, où que j'aile ! Je n'en peux plus de ces regards, de ces remarques, de ces rappels à l'ordre, de ces agressions quotidiennes ! Le dernier des pouilleux, sous prétexte qu'il a quelque chose de plus que moi entre les cuisses, considère qu'il a le droit de m'humilier, de me réduire, excuse-moi de le dire aussi crûment, à un trou. »

Je n'ai pu m'empêcher d'être à la fois choquée et stupéfaite.

Je ne lui connaissais pas cette violence et cette rage, qui lui font perdre toute pudeur dans l'expression. Il est vrai qu'elle dénote avec son franc-parler, son esprit frondeur de fille qui refuse le jeu, si courant aujourd'hui, de l'hypocrisie, de la bigoterie et de la bienséance.

Elle sait, d'une remarque apparemment anodine, rabattre le caquet de certaines clientes qui ne peuvent s'empêcher de distiller, à longueur de séances de coiffure ou de maquillage, leur science religieuse. Une science souvent toute nouvelle, très sommaire et très confuse. Ce sont souvent des prêches déguisés à l'intention des jeunes filles ignorantes et exposées à tous les dangers que nous sommes censées être.

Salima, la patronne, encore plus radicale, partage le rejet de ces prosélytes qu'elle surnomme « *imamettes* ». Elle n'est d'ailleurs jamais la dernière à emboîter le pas de Sonia. Je la soupçonne même de prendre un malin plaisir quand, regardant la cliente avec de grands yeux innocents et sans l'ombre d'un sourire, Sonia lui demande, à titre de renseignement seulement, précise-t-elle, si la masturbation féminine est licite ou illicite, et ce que disent les docteurs de la loi interrogés à ce sujet. Une question, ajoute-t-elle pour en atténuer l'impudence, que posent aussi de nombreuses femmes dans les émissions consacrées aux sujets de société sur les chaînes de radio et de télévision.

Mais alors, ses recherches incessantes sur les réseaux sociaux, son désir de trouver un homme qui... ?

« Je sais, répond-elle, je sais que je dois en passer par là. Je dois me servir d'un homme pour me délivrer du poids de tous les autres hommes et commencer à vivre, tu m'entends ? À vivre ! Et c'est là tout le paradoxe, j'en suis bien consciente. Mais sinon... Tu me vois m'embarquer sur une barque, de nuit, avec pour compagnons d'infortune des dizaines de *harraga*¹¹ ? Débarquer clandestinement sur les côtes espagnoles ou françaises et me faire refouler, en

supposant que le bateau réussisse à accoster ? J'y ai déjà réfléchi. Et la seule solution envisageable pour moi, puisque je n'ai pas les moyens de déposer une demande de visa, qui d'ailleurs serait certainement rejetée, c'est de trouver quelqu'un qui sera l'instrument de ma liberté. Mais attention ! Dès que tu parles de liberté, ici, on pense sexe, débauche et coucheries. Ce mot-là, le mot "liberté", ne peut pas, ne doit pas être conjugué au féminin. C'est quoi, une femme libre ?

Une pute, rien de moins, rien de plus. En gros, si tu veux être libre, c'est que tu veux te prostituer. Et quand tu dis que tu veux marcher dans la rue, oui, simplement ça, marcher le nez au vent, sans sentir autour de toi cette pression qui t'étouffe et te donne envie de hurler, on te prend pour une folle ! Ce que je veux ? D'abord reprendre mes études, trouver du travail. Mais dis-moi, Liza, et toi ?

Comment fais-tu pour le supporter ? Ou bien c'est moi qui suis anormale ? »

[11](#) Migrant clandestin qui prend la mer depuis le Maghreb.

Mon premier mouvement est de lui dire que lorsque je marche dans la rue et que certains hommes m'apostrophent ou me harcèlent, je ne les vois pas, je ne les entends pas. Du moins, j'essaie.

Elle m'interrompt :

« Sourde, muette et aveugle, c'est bien ça ? Mais même ainsi, tu n'y échappes pas. Et même si tu t'ensevelis sous de grands voiles noirs, ils peuvent toujours imaginer ce qu'il y a dessous ! Ne t'en fais pas pour eux ! »

Sa véhémence m'atteint de plein fouet. On ne peut pas rester indifférente à ces regards qui vrillent et nous atteignent jusqu'au tréfonds de nous-mêmes. Ce n'est pas vrai. La carapace n'est pas aussi étanche que je veux le croire. C'est plutôt la résignation, l'habitude, la certitude de mon impuissance qui ont fini par annihiler en moi toute velléité de réaction, toute révolte frontale. La peur

aussi. Je sais que je ne suis pas de la trempe de celles qui osent répliquer et ainsi s'attirer les réactions souvent imprévisibles, souvent violentes de certains hommes.

Sonia, elle, a appris à se battre. Depuis toujours. Contre des conditions de vie très précaires. Contre une famille qui n'a jamais compris son acharnement à vouloir s'en sortir. Contre ses frères qui n'ont pas cessé de semer des embûches sur son chemin. Chaque étape franchie représente pour elle une victoire. Le lycée. La fac, surtout la fac. Son travail au salon. Des victoires difficiles et douloureuses, dont elle paie chaque jour le prix. Rien de tout cela n'a pourtant entamé sa volonté.

Ce qui lui arrive aujourd'hui n'est qu'un accident de parcours. Elle rebondira. Cela ne fait aucun doute pour nous. Pour elle non plus.

Sonia ne peut pas porter plainte. Sa famille ne sait rien de ses recherches sur Internet. Elle pourrait payer cher cette erreur.

« Pourtant, ils ne rêvent que de se débarrasser de moi. Avant que la bombe ne leur explose à la figure », conclut-elle dans un rire contagieux.

Ils devront encore attendre.

C'est quand même curieux. Tout ce que dit Sonia, tu le ressens, tu le penses, tu y adhères, tu le vis, quotidiennement. Pareil, exactement pareil. Aussi douloureusement qu'elle, mais tu ne sais pas, tu n'oses pas, tu ne veux pas le dire aussi franchement qu'elle.

Choquée ? Tu te dis choquée parce qu'elle nomme les choses sans détours, crûment. Et tu fais ta chochette parce qu'elle parle du truc que les hommes ont entre les cuisses !

Quelque part, au fond de toi, même si tu ne veux pas le reconnaître, la fille bien élevée, bien formatée que tu es ne peut pas s'empêcher de penser que Sonia piétine les valeurs sacrées de notre société : le

mariage et la patrie. Quoi ? Renoncer à notre si bonne et si belle patrie ? Sans état d'âme. Sans pitié.

Tu ne peux pas comprendre que vivre use dans un pays où la vie précisément est un combat quotidien ? Un combat dont on ne sortira pas vainqueur. Surtout quand on naît femme. Oui, mais dire... dire les choses comme ça, c'est oublier que... C'est bien ça ? Tu ne vas quand même pas ressortir les couplets éculés de ton père !

Sonia, au moins, assume d'être ce qu'elle est, et elle prend en main sa vie. Même si elle reçoit des coups, elle est bien décidée à tracer sa route. Elle n'est pas là à se lamenter sur son sort, à tirer des plans sur la comète ou sur une terrasse, à lever les yeux au ciel et à attendre...

Oui, bien sûr, tu imagines la révolution si tu te mettais un jour à parler comme ça dans ta famille ?

Comme je ne vois rien venir, ni du haut de la terrasse ni dans les seuls lieux que je peux fréquenter, je ne cesse de me demander comment passer à l'offensive. Il ne se passe pas un seul jour sans que je ne pense à ma résolution. Une résolution qui n'engage que moi, je le sais, mais qui, de jour en jour, prend l'allure d'un défi. Un défi que je me suis lancé.

Tout mettre en œuvre, me suis-je promis dans l'exaltation d'un moment. Tout. Je ne sais pas trop ce que peut contenir ce « tout ».

Toutes mes forces ? Toute mon audace ? Ou bien toutes mes possibilités ? Des possibilités très restreintes dans une telle situation.

Il me faut adopter un plan d'urgence, car le temps passe. Et de ce temps, qu'ai-je fait ? Rien d'autre que lire et relire le poème à l'origine de ce projet insensé. Et d'autres poèmes encore. Écouter aussi. Me repaître de la vie des autres. Vivre et partager, par procuration, des histoires d'amour. D'amours brisées, essentiellement. Celles qui se racontent le plus facilement. Comme

si, sans me l'avouer, je voulais me convaincre, alors que je me suis placée sur la ligne de départ, que toute tentative ne pouvait qu'être vouée à l'échec. À plus ou moins long terme.

Cet entre-femmes dans lequel je vis du matin au soir, si l'on excepte les trajets entre la maison et le salon, n'est certainement pas propice à une rencontre.

Trop tard pour se lamenter sur les occasions manquées. À vrai dire, j'ai toujours eu la réputation d'être sauvage, d'être « si-peu-fille », pour reprendre l'expression d'une de mes camarades, et je n'en ai pas eu beaucoup. Quelques-uns de mes copains de fac ont bien tenté. Aucun d'entre eux n'a réussi à ouvrir une brèche dans le mur. Je n'étais pas intéressée. Il paraît même que cela se voyait sur mon visage et ma manière d'être.

Comment font donc les autres filles ?

L'ex-mari de Leïla était un de ses cousins. Au second degré. D'où la formidable brouille familiale que leur divorce a provoquée. Nej a rencontré son mari lors d'un mariage familial. Je ne vais jamais aux mariages. Sonia ne cesse d'écumer les réseaux sociaux et les sites de rencontres. Je n'ai pas d'ordinateur chez moi. Je ne fréquente que très rarement les cybercafés.

Faut-il compter sur le hasard ?

À moins que... à moins que cet emballement puéril, ces élucubrations, ne soient rien d'autre qu'un subterfuge. Une façon détournée d'aller au-devant des désirs de ma mère. De son désir le plus cher. Celui de me voir enfin trouver un mari toute seule, puisque je n'accepte aucune de ses propositions.

Tu avances, tu avances...

On dirait que tu commences enfin à te rendre compte qu'il t'arrive de dérailler. Mais le chemin est encore long ! C'est quoi, ton plan d'urgence, tu peux le dire ? Tu vas aller à la pêche aux garçons ?

Avec quel hameçon ? M unie de ton seul culot ? Parce qu'il en faut, du culot. Et tu n'en as pas. C'est une évidence. Il faut faire avec.

Écoute : tu as vingt-trois ans. C'est normal que ça te travaille. Toutes tes copines sont casées, ou presque. Et toi, avec tes grands airs de moi-je-ne-suis-pas-comme-vous, tu t'imagines être appelée à vivre autre chose que toutes celles qui t'ont précédée ? Au nom de quoi ? De ta beauté incomparable ? De tes qualités invisibles, mais qui font de toi un être exceptionnel ? Tu veux rire ! Qui est dupe dans cette histoire ? Tu as vécu un grand moment. Celui de la révélation. Tu sais comment on appelle ce genre d'idées lumineuses ? Non ? Eh bien, appelle-le comme tu veux. Et pourquoi pas un début d'insolation ? Mais tu comprends très bien, ne fais pas semblant ! Il y en a même qui, à ces moments-là, entendent des voix. Et tu essaies de te persuader que ces quelques secondes vont changer ta destinée.

La poésie a changé le cours de ta vie. Tu en as fait une cause ! On en connaît d'autres qui s'y sont essayé. Pour d'autres raisons. Bien plus réelles. Les héroïnes aujourd'hui se battent contre ceux qui grignotent, lentement mais sûrement, leur espace. Celui qu'elles ont investi de haute lutte. Elles se battent contre tous ceux et toutes celles qui veulent les faire reculer. Mais regarde, regarde un peu ce qui se passe autour de toi ! Presque chaque jour. Pourtant, tu écoutes ce qu'on raconte au salon

! Les héroïnes sont dans la rue. Simplement dans la rue. Elles sont des milliers qui avancent. Qui tentent d'avancer.

Gloire à Dieu le Tout-Puissant qui exauce les rêves des mères ! Qu'il en soit remercié et loué jusqu'à la fin des temps !

Aujourd'hui, j'ai été demandée en mariage. Le miracle tant attendu s'est produit.

Il y a une semaine, ma mère a été prévenue par une parente de la venue d'une délégation officielle.

Dès lors, une agitation fébrile s'est emparée de la maisonnée. Ma mère nous a réquisitionnées, Kahina et moi, et elle a pris le commandement des opérations. Il fallait que rien dans la maison ne puisse offenser l'œil des visiteuses attendues.

Dans le salon, lieu de réception dont l'usage est réservé aux seuls invités, tout a été passé au crible sous le regard vigilant de ma mère et de l'une de ses sœurs accompagnée de sa belle-fille, appelées en renfort pour l'occasion.

Pendant qu'elle s'escrimait à lessiver les murs, Kahina a osé dire que c'était pareil que pour la visite d'un président, quand des armées d'employés communaux en gilet vert fluo badigeonnent de rouge et de blanc les rebords des trottoirs, repeignent à la hâte les murs écaillés des façades d'immeubles, passent à la chaux les cailloux et les troncs des arbres, déversent du goudron dans les nids-de-poule et nettoient à grande eau les rues où le grand homme doit passer. Elle a esquivé de justesse une gifle et s'est enfuie en criant qu'il ne manquait plus que les mâts pour faire flotter les drapeaux.

On a enlevé les housses protectrices des matelas pour replacer les dessus de canapé qui, bien que soigneusement rangés dans une armoire depuis des lustres et enveloppés de vieux draps, ont subi un nettoyage complet et un séjour au grand air, sur la terrasse.

Velours bleu nuit, légèrement passé, parsemé de fleurs vertes et bleu clair, exhalant une odeur délicieuse de naphthaline. Les coussins assortis ont été débarrassés de leurs housses de plastique et alignés le long des murs, le tout faisant partie du trousseau de ma mère, qu'elle ne ressort que pour les grandes occasions.

À quinze heures précises, trois femmes se sont présentées à notre porte. Portant, l'une, un bouquet de fleurs enveloppé d'une feuille de cellophane rose ; l'autre, une boîte blanche contenant un gâteau impressionnant de couleurs et débordant de crème ; tandis que la troisième, en première ligne, visiblement chargée des présentations, s'est répandue en paroles de circonstance. Les visiteuses ont été saluées très cérémonieusement et accueillies comme il se doit, avec

une débauche de formules de bienvenue, par ma mère et sa sœur sur le pas de la porte, puis conduites vers le salon.

Par mesure de précaution, mon père avait auparavant été respectueusement mais fermement prié par ma mère de ne pas se montrer, de ne pas appeler l'une d'entre nous, de ne pas sortir de la chambre... et de préférence d'aller se faire voir ailleurs s'il le pouvait, et d'y rester jusqu'au soir.

Je n'ai pas assisté à toute l'entrevue. Priée moi aussi de rester dans notre chambre jusqu'à ce qu'on vienne me chercher. Coiffée, maquillée – oh, très légèrement, attention, il ne faut pas que ça se voie – un peu de rouge aux pommettes et du fond de teint clair, oui c'est ça, bien clair, tu l'étales bien, sur le cou aussi et juste un peu de khôl pour souligner le regard, à peine, tu as compris ? Et n'oublie pas de baisser les yeux en rentrant, et de serrer les cuisses quand tu seras assise. Oui, comme ça !

Dans le salon, les femmes. En nombre égal de chaque côté. Trois contre trois. Présentations plus fouillées. Assaut d'amabilités.

Puis ma sœur, dûment chapitrée par ma mère pour le rôle à tenir en cette circonstance, a effectué le premier service : jus d'orange, limonade, eau, le tout sur un plateau tapissé d'un napperon en plastique blanc. Verres étincelants sortis pour la première fois du vaisselier.

Après ce premier service, on est passé aux choses sérieuses.

La mère a dit : « Au nom de Dieu Le Bienfaiteur miséricordieux. Nous sommes venues en messagères, demander la main de votre fille, Hizya. »

Ma mère a dit : « Oh ! Bienvenue à vous. »

La mère a dit : « C'est pour mon fils, Hamid. »

Ma mère a dit : « Que Dieu vous le garde ! »

La mère a dit : « Il a vu votre fille et... »

Ma tante a dit : « Notre fille, Hizya, est la prunelle de nos yeux. »

La mère a dit : « Que Dieu la protège et prolonge vos vies ! Nous venons demander sa main pour notre fils, Hamid, un garçon tellement, oh oui, tellement sérieux et pudique qu'il n'a même pas osé venir me parler directement. Vous pouvez demander à ma sœur. »

La sœur de la mère a dit : « Dieu est témoin que c'est vrai ! Mon cher neveu l'a dit à mon fils, Rachid, qui m'en a parlé en me demandant d'aller trouver ma sœur pour l'informer de sa décision. Alors on s'est renseignées sur... sur... vous comprenez... et nous voilà... »

Quelques rires. (« Des gloussements plutôt », a précisé Kahina.)

Ma mère a dit encore : « Soyez les bienvenues. Mais, en vérité... »

Ma tante a dit : « Ce qu'elle veut dire, c'est que nous voudrions en savoir plus sur lui, sur ses projets. »

C'est la tante qui a dressé le portrait du concerné. À grand renfort de qualificatifs élogieux. Normal. Ce qu'il faut en retenir ? Dans le désordre : Garçon sérieux. Bon musulman. Travailleur. Respectueux. Bien éduqué.

(« On aurait dit qu'elle lisait une annonce matrimoniale », a plus tard commenté Kahina.) Sur le plan des détails pratiques, mais essentiels : a fait une demande de logement à l'Agence d'amélioration et de développement du logement depuis cinq ans déjà, et c'est en bonne voie. En très bonne voie. Il faut simplement qu'il puisse appuyer sa demande en prouvant qu'il n'est plus célibataire. Cela facilitera les démarches.

Ma tante a dit : « Et en attendant, si... ils vivront chez vous, c'est ça ? »

(« C'est là que les choses ont commencé à se gâter un peu », m'a rapporté Kahina.) De petits nuages gris ont envahi la pièce et quelque peu assombri l'atmosphère. Surtout quand on a voulu s'enquérir de la maison en question et que la belle-fille de ma tante, l'air de rien, a demandé si son salaire, ajouté au mien, ne permettrait pas au couple de louer un petit quelque chose en attendant. Le camp adverse a répliqué assez mollement que c'était bien sûr une solution qui pouvait être envisagée, mais quand on connaissait les

tarifs de location à Alger, c'était quand même bien peu réaliste.

Il fallait, de toute urgence, détourner le fil de la conversation.

C'est alors que ma mère m'a appelée, d'une voix onctueuse que je ne lui connaissais pas.

« Hizya, ma fille, viens, et apporte-nous le café ! »

À croire que j'étais en embuscade derrière la porte.

J'ai fait mon entrée, plateau en mains.

Silence.

Deuxième service.

Je me suis avancée au centre de la pièce. Les yeux baissés comme il se doit. La démarche un peu entravée par ma robe longue. Je tenais à bout de bras le plateau chargé des verres à thé et des tasses à café, bien droit. Avec, en arrière-plan dans mon esprit, la crainte (ou le secret espoir) de me prendre les pieds dans le tapis et de tout leur envoyer à la figure.

Curieuse sensation, presque euphorisante, que celle qu'on peut ressentir, même malgré soi, lorsqu'on devient soudain le centre de toutes les attentions. On est, ou l'on croit être, pour quelques instants, belle, précieuse, parée de toutes les qualités. Si bien qu'on

en vient à jouer le jeu, sans faux pas. Même si on sait que cela ne va durer que le temps de cette première rencontre.

J'ai bien entendu diverses exclamations venant du canapé d'en face. Élogieuses, sans doute. « Mais démenties par le regard de la mère », m'a affirmé Kahina plus tard.

« Et alors, quoi ? Je ne lui ai pas plu, c'est ce que tu veux dire ?

— Non, ce n'est pas ça, mais elle a été visiblement surprise.

— Pourquoi ? Elle ne s'attendait pas à voir une jument ? J'aurais dû me mettre à hennir. La prochaine fois, avant qu'ils viennent, on leur enverra une photocopie de ma carte d'identité. Pour leur éviter de se déplacer, au cas où ! Et on exigera celle du prétendant. Avec photo et nombre de centimètres. Je veux parler de sa taille, bien sûr ! »

Et nous voilà secouées par un fou rire qui a duré des heures.

Pour conclure, ma mère a demandé un délai pour donner une réponse. C'est son père qui doit décider, bien sûr... et ses frères.

Mettre en avant les éléments masculins, c'est ce que ma mère sait faire de mieux.

Ce qui m'a paru le plus bizarre, peut-être même inquiétant, c'est que toutes les femmes, y compris celles de ma famille, parlaient de moi comme si je n'étais pas assise à leurs côtés. Aucune d'entre elles ne s'est adressée directement à moi.

Ma mère, qui nourrissait des soupçons sur une éventuelle idylle cachée, a été tout à fait rassurée par leurs propos et par mon comportement. C'est vrai que j'avais l'air complètement étrangère à l'événement.

Aucune suite ne sera donnée à cette demande. Mais cela, nous le savions déjà. Même ma mère le savait. Bien avant la venue de la délégation.

Les renseignements pris sur la famille du prétendant n'étaient pas à la hauteur des ambitions qu'elle nourrit pour sa très chère fille.

Elle a pourtant joué le jeu.

Peu de temps après cet événement mémorable, un soir en sortant du salon, je passe dans un magasin de téléphonie mobile avant de rentrer à la maison. Je veux m'informer des prix des téléphones. Le mien, un appareil acheté d'occasion il y a plus de trois ans, présente des signes d'épuisement. Pourtant je ne l'utilise pas souvent. Bien moins souvent que toutes les filles que je connais et qui n'imaginent pas leur vie sans cet objet, devenu pour beaucoup d'entre elles un instrument de transgression massive.

Appuyé contre le comptoir du magasin se tient un jeune homme. Un client. Ou peut-être un ami du vendeur. Il discute avec lui.

Je remarque seulement qu'il est grand. Bien plus grand que la plupart des jeunes gens que je croise un peu partout.

Je m'adresse au vendeur. Il me propose différents modèles d'appareils. Il va les chercher dans la vitrine pour me les montrer.

Le jeune homme n'a pas bougé. Nous sommes très proches. Je sens son regard sur moi. Une chaleur. Un picotement. Une gêne.

Je lève les yeux sur lui. Il me sourit. Je ne réponds pas à son sourire.

Fin.

Je sors du magasin sans avoir acheté de téléphone.

« Je reviendrai demain », ai-je promis au vendeur.

Grand. Brun. Cheveux noirs. Rien, rien d'autre. Ah si... les yeux ! Des yeux noirs. Ou marron.

Je passe toute la soirée à essayer de reconstituer, en vain, les traits d'un visage à peine entrevu.

Un regard, un sourire. Et la fuite. Il n'y a pas d'autre mot. Je me suis précipitée vers la porte comme si j'avais été agressée par... par un simple sourire.

Une incapacité à franchir les seuils.

Comment font les autres filles ? Ce serait tout de même un peu ridicule d'aller leur demander conseil.

« Dis-moi, je voudrais savoir comment faire, heu... pour... comment faire... pour ne pas s'enfuir quand quelqu'un te... te sourit. »

Il y a sans doute une méthode, une stratégie. Des étapes à suivre.

1 – Esquisser un sourire en retour, détourner ensuite les yeux puis attendre. Sans en avoir l'air.

2 – S'attarder.

3 – Poser des questions en feignant de n'être intéressée que par les téléphones. Par les téléphones exclusivement.

4 – Attendre. En espérant qu'il interviendra dans la discussion.

Et de fil en aiguille...

« Je reviendrai demain », ai-je dit au vendeur.

« Je reviendrai demain », ai-je répété avant de sortir du magasin.

J'espère avoir été entendue.

J'aurais dû préciser que je reviendrais à la même heure !

Pourquoi tu t'excites sur tout ça ? Pourquoi cette fébrilité ? Il ne s'est rien passé, non ?

Qu'est-ce que tu espères au juste ?

C'était un rendez-vous déguisé, ton « je repasserai demain » ?
Quelle audace ! Tu en trembles encore.

À quoi tu as vu qu'il s'intéressait à toi ? Tu as senti qu'il se passait quelque chose ? Tu es sûre que c'est pas ton imagination qui te joue des tours ? Il t'a regardée un peu trop longtemps, un peu trop fixement ? Tu sais, on peut regarder quelqu'un en pensant à autre chose. Ça arrive ! Ah, il t'a souri ? Il sourit sûrement à toutes les filles qu'il voit. Et toi, ça te suffit pour te mettre dans un état...

Pauvre de toi, tu es vraiment en manque !

Pourquoi tu t'es enfuie comme une voleuse ?

Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ? Admettons qu'il soit demain au magasin. Admettons qu'il te parle. Si tu lui en laisses le temps ! Tu vois, tu as le cœur qui bat rien que d'y penser.

Tu peux lui répondre. Qu'est-ce qui pourrait bien se passer ? Le ciel ne va pas tomber sur vos têtes ! S'il te parle, réponds-lui. Ça ne t'engage à rien. Et s'il te plaît, laisse, pour une fois, laisse les choses venir à toi.

Le lendemain, presque à la même heure, je suis retournée à la boutique de téléphonie.

J'étais bien décidée à acheter un téléphone.

Dans la boutique, il n'y avait aucun client.

Le vendeur a pris tout son temps pour m'aider à faire mon choix. Il faut dire que je lui ai posé beaucoup de questions sur le mode d'emploi de chaque appareil et sur leur prix.

Je m'étais apprêtée. Un peu. Un tout petit peu.

Avant de sortir du salon, je m'étais coiffée (brushing express) et légèrement maquillée. Pour la première fois depuis que je suis au salon, j'ai demandé à Sonia et à Nej de me prêter du mascara et du fard à joues. Elles n'ont pas caché leur étonnement. Elles ont bien tenté une ou deux questions. Je me suis contentée de sourire. Nous en sommes restées aux plaisanteries.

J'avais mis mon long manteau noir, si pratique pour dissimuler les vêtements que l'on porte en dessous une fois les boutons fermés.

Le vendeur se faisait plus pressant. J'ai hésité encore un peu avant de faire mon choix. J'ai payé. J'ai ouvert la porte pour sortir.

Il était debout sur le seuil.

Il m'a souri. J'ai répondu à son sourire.

J'aurais du mal à le décrire.

Quand je ferme les yeux et que j'essaie de reconstituer les traits de son visage, un visage un peu osseux et brun, je ne retrouve que l'éclat de son regard sombre et le sourire qui en adoucit la tonalité plutôt austère. Le tout surmonté de cheveux noirs coupés très courts, coiffure qu'arborent tous les jeunes hommes aujourd'hui à Alger.

Rien d'autre, aucun signe particulier qui aurait pu retenir mon attention. Il faut dire que même quand il me parlait, je n'osais pas trop lever les yeux sur lui.

Et pourtant, je sais que je pourrais le reconnaître si je le rencontrais dans la rue.

Debout devant la vitrine du magasin, nous avons échangé quelques mots. Puis nos numéros de téléphone.

Il aime mon prénom. « Ah, Hizya ? Comme la chanson ? »

Oui, comme la chanson.

Maintenant, j'attends.

De l'utilité des écoutes.

Si elle ne nous parle jamais d'elle, de son enfance, si elle ne dévoile jamais l'exacte nature de ses sentiments, en revanche, ma mère est très prolixe quand elle est avec ses amies.

Un jour, j'ai pu l'entendre raconter un de ses souvenirs d'enfance. Deux amies étaient là. Elles étaient venues s'enquérir de son état de santé. Elles avaient entendu dire qu'elle était malade. Une légère grippe. Rien de grave. Mais tous les prétextes sont bons pour sortir quand on n'a nulle part où aller le reste du temps.

Il faisait chaud. Elles sont restées dans le patio. Elles se sont installées sur des matelas disposés par nos soins pour la circonstance. Un de leurs enfants était venu dans la matinée nous prévenir de leur visite.

Faut-il encore préciser que je suis restée dans ma chambre ? Je ne suis pas descendue pour les saluer. J'étais censée être absorbée par des révisions pour un examen.

Auparavant, j'avais aidé ma mère à préparer les plateaux.

Thé. Café. Gâteaux secs.

Elles parlaient et riaient.

Presque malgré moi, j'ai tendu l'oreille. Curieuse de connaître les raisons de leur hilarité, je suis sortie de la chambre. Je me suis accoudée à la balustrade. Elles ne m'ont pas vue.

Extraits choisis de leur discussion.

De sa voix qui déraile parfois sur les aigus, reconnaissable entre toutes, voici ce que disait ma mère :

« Figurez-vous que je suis allée un jour au cinéma. Oui, au cinéma ! Oh, j'étais très jeune, pas plus de dix ans ! J'étais avec mes frères. C'était dans une salle du quartier, une toute petite salle. Pas très loin d'ici. Elle est fermée depuis longtemps. Et j'ai vu un film sur grand écran avec Abdel Halim Hafez, le rossignol brun, dans le rôle principal ! Je ne me souviens pas du titre. »

Elle, au cinéma ? Elle ne nous en avait jamais parlé ! Cela m'a semblé si incroyable que j'ai attendu la suite du récit de cette aventure inimaginable.

Ses deux frères étaient eux aussi très jeunes. Ils avaient reçu de l'argent le jour de l'Aïd et avaient décidé d'aller voir un film égyptien programmé dans cette salle, la seule accessible pour eux. Elle avait tellement insisté, supplié pour les accompagner qu'ils avaient fini par céder. Ils ne savaient rien du film qu'ils allaient voir. Ils ne pouvaient donc pas soupçonner que la petite fille assise entre eux et dont les pieds ne touchaient pas le sol allait vivre, grâce à eux, l'un des moments les plus mémorables de son existence.

« Je me demande comment je me suis retrouvée là-bas ! a-t-elle commenté. C'était la première fois de ma vie que je mettais les pieds dans une salle de cinéma, mais aussi la dernière, grâce à Dieu ! »

Elle ne se souvenait plus du titre du film, mais elle n'avait rien oublié de certaines de ses séquences. Et elle racontait que c'était un film dans lequel elle avait vu des femmes, des Égyptiennes, « des musulmanes », précisait-elle pour mieux marquer son indignation devant les visiteuses, fumer, boire de l'alcool, danser à demi nues sur une plage et se laisser filmer dans un lit avec un homme qui, comble de l'horreur, n'était même pas leur mari !

« Que Dieu nous préserve de tout cela, quelle honte ! Quelle abomination ! » répétait-elle.

Et ses amies reprenaient d'une seule voix :

« Que Dieu nous protège et protège nos filles de ces turpitudes !

— Quand je pense que j'ai vu ce film assise à côté de mes frères ! Je me demande encore comment j'ai pu les regarder ensuite. »

Pour ma part, je n'ai, jusqu'à ce jour, jamais mis les pieds dans une salle de cinéma. La plupart sont fermées, et celles qui fonctionnent encore, infréquentables. En tous cas pour nous. S'imaginer assise dans une salle obscure aux côtés d'inconnus, qui pourraient... et regarder avec eux, en même temps qu'eux, des scènes où... c'est tout simplement inconcevable ! Surtout pour des familles comme la nôtre, où les seuls programmes visibles à la télévision en présence du père et des frères sont les journaux télévisés et les émissions religieuses.

Pour le reste, nous nous répartissons plus ou moins équitablement le temps d'antenne quand nous sommes à la maison. Pour eux, les matches de foot et certains débats politiques. Pour les femmes de la maisonnée, surtout pour ma mère, seule la plupart du temps, les feuilletons et les émissions culinaires.

Pour en revenir à ma mère, je la soupçonne d'avoir été profondément marquée par les scènes de ce fameux film. Même si, devant son auditoire, elle multipliait les formules de conjuration et se montrait choquée... rétrospectivement.

Malgré son très jeune âge au moment des faits, elle en a retenu chaque détail. Les scènes chantées et dansées. Les chansons où le héros clamait son amour pour sa belle. Celles où il exprimait ses regrets pour l'avoir trahie. Mais surtout la scène finale où, racontait-elle, sur fond de plage et de coucher de soleil, deux amoureux s'embrassaient sur la bouche, mais oui, sur la bouche, au vu et au su des dizaines de spectateurs présents au cinéma ce soir-là.

Je pourrais même jurer que c'est depuis ce temps-là qu'elle est tombée amoureuse de Abdel Halim Hafez, son chanteur préféré, dont elle ne peut parler qu'avec des trémolos dans la voix.

Il faut la voir quand l'une de ses chansons est programmée sur la radio nationale ! Elle se précipite dans la cuisine, toutes affaires

cessantes. Elle déplace une chaise et s'assoit près du poste. Accoudée sur la table, une main sur la joue, les yeux fermés, le visage soudain rajeuni, traversé par une sorte de douceur inaccoutumée, elle écoute, presque religieusement.

Ce que dit ta mère. Ce qu'elle ne dit pas. Ce qu'elle ne dit qu'aux autres. Quel besoin as-tu de vouloir tout connaître, tout comprendre ? Tu écoutes aux portes, tu fouines, tu essaies de compléter tes fiches sur elle, sur ta sœur, ton père, tes frères. Pour quelqu'un qui ne rêve que de prendre son envol, de conquérir sa liberté, c'est quand même assez étrange ! C'est peut-être le seul moyen que tu as trouvé pour ne pas trop t'attarder sur toi-même, pour ne pas plonger dans des eaux assez troubles dont tu ne sais pas au juste ce qu'elles peuvent receler dans leurs profondeurs. Une façon comme une autre de détourner l'attention.

Deuxième hypothèse : trouver ainsi des justifications à tes propres yeux. Des justifications à tes comportements. À tes nombreux blocages. À tes réactions. Et, de cette façon, te dégager de toute responsabilité. C'est habile, il faut le reconnaître. Et tu te dis sans cesse, « Voilà pourquoi je suis comme ça ! » Pour un peu, tu t'émouvrais toi-même !

Ainsi, ta mère a goûté à l'interdit. Mieux, elle en parle aujourd'hui. Un souvenir encore vif dans sa mémoire. Et pourquoi, à ton avis ? Pourquoi elle n'a rien oublié, rien, aucun détail du film ? Pas seulement à cause de son idole, c'est sûr. Mais certainement parce que c'était la première fois qu'elle voyait, ou devinait, ce qui peut se passer entre un homme et une femme. En couleurs et sur grand écran ! Peut-être aussi la première fois qu'elle entendait le mot « amour » accommodé à toutes les sauces, comme souvent dans ce genre de films. Tu imagines le choc pour une fillette de dix ans, tenue soigneusement à l'écart de ces choses-là ? Par contre, ce que tu ne comprends pas, c'est sa répulsion, ce dégoût qu'elle exprimait vivement devant ses amies. Trop vivement peut-être ! Des années et des années plus tard... Alors, tu essaies de comprendre. D'aller chercher au-delà du « c'est pas convenable », du « c'est

incompatible avec nos principes et nos valeurs ». Continue, continue : nos valeurs arabo-musulmanes. Des femmes qui boivent, qui fument, qui font l'amour librement... quelle horreur ! C'est bien ce qu'elle a dit.

Mais toi, oui, toi, tu n'as pas... tu n'es pas d'accord avec elle ? Vraiment ? Comment tu les jugerais, ces femmes-là ?

« Une rose est apparue au cœur de ma solitude. Elle a coloré mes rêves. »

Heure d'envoi : 23 h 08

« Le jour s'illumine de ton sourire. »

Heure d'envoi : 00 h 48

« Je ferme les yeux pour te garder sous mes paupières toute la nuit. »

Heure d'envoi : 01 h 25

« Des fleurs ont surgi dans ton sillage. Je les ai cueillies pour en faire un bouquet de mots d'amour. »

Heure d'envoi : 01 h 38

Un message tous les deux jours. Toujours expédié pendant la nuit. Et c'est toujours le même numéro qui s'affiche sur l'écran.

Un numéro inconnu.

Quand je reçois le premier message, je crois à une erreur. Dommage pour celle à qui sont destinés ces mots, me dis-je furtivement.

Pourtant je ne l'efface pas tout de suite.

Ce n'est pas la première fois que je reçois des messages ou des appels destinés à d'autres que moi.

Parfois, à l'autre bout du fil, une voix d'homme. Des silences. Des soupirs. D'autres fois, des propositions. Souvent obscènes.

« Écoute-moi. Laisse-moi te parler. Parle-moi. » Solitudes et frustrations. Certains, parce qu'ils ont entendu une voix féminine, rappellent chaque jour. Ils essaient. Ils espèrent. Je raccroche très vite.

J'efface un jour tous les messages. Par mesure de précaution. Mais ils ne quittent pas mes pensées.

Je cherche dans mes livres. Je relis des poèmes. J'écoute des chansons. Des chansons d'amour. Avec les mêmes mots, à quelques variantes près. Femmes en fleurs. Amour toujours. Dans les chansons. Solitude et larmes. Les hommes ne pleurent-ils que dans les chansons ?

Avant de les effacer, je fais lire les messages à Sonia. Elle rit. Elle se moque.

« Eh bien le voilà, ton prétendant ! Celui que tu attendais ! Tu as intérêt à le retrouver, ma belle. Je suis sûre qu'il a au moins soixante ans. Les jeunes ne parlent pas comme ça maintenant. Ils sont bien plus directs. Tu devrais chercher du côté de tes anciens profs ! Il y en a peut-être un qui est transi d'amour et qui a mis du temps avant d'oser te déclarer sa flamme ! C'est qu'ils ont du retard à l'allumage, à partir d'un certain âge... »

Sonia m'a convaincue d'appeler le numéro en question. Pour savoir. Au bout du fil, un répondeur automatique. Toujours. Ce numéro n'est pas en service. Ou en dehors de la zone de couverture.

Je me souviens de chaque mot de chaque message. Je les ai retenus comme on retient les vers d'un poème. Presque malgré moi.

Je me surprends à consulter mon téléphone. Souvent.

Puis deux semaines de silence.

C'était donc bien une erreur.

« Elle est apparue tel un souffle de printemps, vêtue d'un bleu plus bleu que le ciel. »

Heure d'envoi : 23 h 18

J'avais mis, pour sortir ce matin-là, un ensemble bleu. Gris-bleu, plus exactement. J'avais enroulé autour de mon cou une grande écharpe en camaïeu de bleus.

Il m'a vue. Il me guettait peut-être.

Il m'a vue. Il me guette. Il n'est peut-être pas loin d'ici. Peut-être même rôde-t-il autour du salon.

Je ne suis pas inquiète. Je suis intriguée.

Un homme me dit que j'occupe ses pensées. Il est là. Peut-être tout près. Il m'observe. Il me suit. M'envoie des messages. Il connaît bien des choses sur moi. Mon adresse ou celle de mon lieu de travail. Mes horaires. Mon goût pour la poésie.

C'est ce dernier détail qui me trouble. Comment le sait-il ? Il faudrait que j'aie discuté un jour avec lui. Je cherche dans mes souvenirs. À la fac peut-être ?

Les jours suivants, quand je sors de la maison ou du salon, je regarde autour de moi un peu plus attentivement. À toute heure, une foule innombrable d'hommes et de femmes parcourt les rues. Ils vaquent à leurs occupations. Parfois, en marchant, je me retourne brusquement. Je me sens observée, suivie. Mais ce n'est sans doute qu'une impression.

Je décide de ne pas me perdre en conjectures.

Et surtout, après les avoir triturés en tous sens, je trouve les mots de ces messages trop fleuris, trop apprêtés. Ils ont le poids, l'accent et la disgrâce des mots insincères.

C'est quand même assez incroyable ! Tu rencontres un jeune homme, tu lui parles, tu commences à te dire que... et, quelques jours plus tard, tu reçois des messages de quelqu'un d'autre.

Tu devrais sauter de joie. Enfin ! Enfin quelqu'un qui a su trouver les mots pour te parler de toi. C'est bien ça. Mais alors, pourquoi cette gêne ? Pourquoi ces réticences ? Attends de voir, au moins. Non, c'est tout vu ? Tu penses plutôt à une blague, c'est ça ? Dans ce cas, pourquoi tu te creuses la tête pour essayer de savoir qui ça peut bien être ?

Et puis, c'est un peu trop tard, n'est-ce pas ? Parce qu'il y a l'autre, Riyadh ! Allez, dis-le... dis que c'est trop tard ! Voilà la vraie raison ! Peut-être que s'il s'était manifesté avant...

Depuis que Riyadh t'a téléphoné pour te proposer de passer dans son magasin, comme ça, pour voir, ça y est, tu crois que c'est arrivé. Tu t'emballes. Tu fais des plans. Bien sûr, tu regrettes un peu qu'il ne soit pas tombé amoureux de toi au premier regard. Toi non plus, je te ferais remarquer. Mais dans la vraie vie, ça ne se passe pas comme ça. Tu t'es fait une raison. Le miracle, oui, le miracle, c'est que tu as décidé de lui parler quand tu as vu qu'il t'attendait devant la porte du magasin. Peut-être même avant. Incroyable ! Tu lui as même donné ton numéro de téléphone... à la première rencontre ! Tu te demandes encore ce qui a bien pu se passer dans ta tête.

Tu n'as même pas hésité. Tu fais des progrès, on dirait.

Bon, maintenant, c'est fait. Et tu ne regrettes rien.

La vraie question est : est-ce qu'il te plaît ? Bon, c'est vrai, il n'est pas spécialement beau. Mais il a un atout. Un atout de taille, si l'on peut dire. Il est plus grand que toi. C'est déjà ça. Pour le reste, tu as le temps de voir.

Suite aux prochains épisodes. S'il y a une suite...

Sonia poursuit ses investigations. Elle ne renonce pas.

Elle ne s'est pas longtemps laissé abattre. Ce n'est ni dans son tempérament, ni dans ses projets.

Elle n'a pas non plus revu ses exigences à la baisse. Elle est juste un peu plus attentive aux détails. Ses objectifs restent les mêmes.

Elle a appris (comment ?) à repérer les propositions sérieuses, et ses réponses sont toujours sibyllines dès qu'il s'agit de donner des renseignements précis sur son identité. Elle se méfie davantage...

Son compte Facebook est submergé de demandes d'amis et, de façon toute virtuelle, elle accorde l'hospitalité à beaucoup de jeunes gens et jeunes filles qui, comme elle, rêvent d'évasion.

Parfois, quand nous en avons le temps entre deux clientes, elle nous lit certains messages qui l'ont fait rire, ou d'autres qui l'ont particulièrement touchée. On y retrouve une gamme si diverse, si étendue dans sa tonalité qu'on pourrait presque faire une étude sociologique de l'Algérie et des Algériens en les analysant.

Ceux qui l'intéressent le plus sont ceux dans lesquels elle retrouve, parfois à vif, tous ses questionnements, toutes ses révoltes. En particulier les messages signés par quelqu'un (fille ou garçon, elle ne sait pas) qui a pour pseudonyme « No future ».

No future ! C'était précisément ce qu'écrivaient les étudiants sur les tables et les murs de l'amphi quand j'étais à la fac.

No future ! Slogan mortifère des Sex Pistols.

Message de No future sur le mur de Sonia : « Comment pouvez-vous encore croire que ce pays a besoin de nous ? Les plus pistonnés, les plus obstinés s'en iront. Les meilleurs aussi. Tant mieux pour eux ! Tant mieux aussi pour les pays qui vont accueillir et

profiter de ces médecins sous-payés, ces ingénieurs performants, ces informaticiens doués pour la formation desquels ils n'auront rien dépensé ! »

C'étaient, à peu de mots près, les discours de la plupart de mes condisciples. Sans doute influencée par mon père, j'ai toujours relevé la véhémence de ces propos, révélateurs selon moi d'une exagération et d'une ingratitude condamnables.

Une fois mon diplôme en poche, j'ai bien dû me rendre à l'évidence : ils n'avaient pas tout à fait tort. Leurs paroles me revenaient en mémoire à chaque fin de non-recevoir lors de mes démarches pour trouver un emploi correspondant à ma formation, auprès de nombreuses entreprises et institutions.

Comme ils sont nombreux ceux – et parmi eux mes deux frères – qui aujourd'hui ne parlent plus de « leur » pays, mais de « ce »

pays ! Parce qu'ils ont la conviction que ce pays, leur pays, les rejette. Parce qu'ils se sentent ignorés, exclus et savent qu'ils ne seront acceptés et ne s'y feront une place que s'ils développent le même sens de la prédation que leurs aînés.

Ce pays ! Faut-il, comme mon père, se réfugier dans le mythe ou la glorification des héros de la révolution pour que résonne l'écho d'une gloire nationale aujourd'hui disparue ?

Faut-il, comme des millions de supporters en folie, vibrer avec les exploits de l'équipe nationale de football pour crier son nom à gorge déployée ?

Ou bien faut-il, comme moi, attendre la nuit, attendre la solitude pour laisser venir des images d'un temps révolu ? Le temps où Hizya et son cousin Sayed, encore jeunes et insoucians, couraient pieds nus dans l'oasis et s'ébattaient dans les dunes, livrés à eux-mêmes tout le jour. Le temps de l'innocence. De l'innocence ? À vrai dire, je n'en suis pas si sûre. Quand j'étais enfant, les cousins et cousines qui venaient de leur village passer quelques jours chez nous pendant

les vacances m'en ont plus appris sur les pratiques sexuelles des animaux... et des hommes, que tous les livres lus depuis. Des descriptions très imagées et un vocabulaire d'une crudité dont je rougis encore aujourd'hui lorsque j'y pense. Il y en a même qui m'ont alors proposé des expériences, des travaux pratiques, pourrais-je dire.

Je me souviens m'être dit que j'allais enfin pouvoir m'éloigner, me détacher de tout cela le jour où j'ai franchi les grilles de l'université pour la première fois. Mon père et ma mère étaient tellement fiers de ma réussite au bac, fêtée par toute la famille et les voisins, que je n'ai pas eu trop grand mal à obtenir d'eux le droit de poursuivre mes études. Je n'avais pas choisi la filière de traduction. J'y ai été orientée au vu de mes bons résultats dans les matières littéraires.

« On ne sait jamais : peut-être qu'elle, au moins, pourra trouver un métier honorable avant de se marier ! »

Allusion parfaitement comprise par Boumediene et Abdelkader qui ont décidé eux-mêmes, l'un après l'autre, qu'ils n'avaient plus rien d'intéressant à apprendre de leurs professeurs après leur première année de lycée.

Auparavant, il y avait eu aussi cette émotion réelle et les yeux pleins de larmes de mon père, le jour où je suis allée dans sa boutique pour lui annoncer que les résultats venaient d'être affichés et que mon nom figurait sur la liste des admis. Il s'est levé, a fait le tour de la table qui lui sert de comptoir et il est venu vers moi. Il a posé la main sur mon épaule, et d'une voix brisée m'a répété plusieurs fois,

« C'est grâce à eux, ma fille, c'est grâce à eux que tu en es arrivée là ».

Nul besoin de lui demander qui étaient ceux dont il parlait. Eux, c'étaient ses compagnons de toujours, les héros et les martyrs de la révolution qui avaient permis aux enfants de ce pays de recouvrer leur dignité et d'accéder au savoir.

Je connais ces phrases par cœur maintenant.

Comme tous ceux de ma génération, je connais tous ces slogans par cœur.

J'allais à l'université chaque matin. Même les jours où je n'avais pas cours. Je repense sans cesse à cette période privilégiée de ma vie.

Sans doute la plus lumineuse, la plus exaltante.

Nous étions de nombreuses filles – statistiquement plus nombreuses que les garçons – à passer des journées entières dans cette enceinte. Entre les cours, nous étions souvent à la bibliothèque mais aussi à traîner sur les allées, dans les espaces verts, à lézarder au soleil. Plaisir qui nous est interdit ailleurs. Et même si j'ai très vite perdu mes illusions sur le sens de la justice, la probité et le sérieux de certains de nos professeurs censés représenter le savoir et transmettre ce savoir aux nouvelles générations, j'étais heureuse d'en écouter d'autres parler avec passion de littérature et de poésie.

Je me dis souvent que ma vraie rencontre avec les mots, ceux qui ont chair et résonance, ceux qui palpitent d'une vie propre et donnent accès aux lieux les plus secrets de l'âme, les lieux les mieux gardés, cette rencontre décisive date de cette période.

Toutes ces précautions de langage ! C'est plus fort que toi. Tu te sens toujours obligée de cacher le fond de tes pensées. Alors, l'émotion de ton père, ses larmes...

Pour un peu, on y croirait. Mais... souviens-toi. Ce n'est pas si loin. Ce n'était pas tout à fait ce que tu te disais à ce moment précis. Pendant qu'il te parlait du sacrifice des martyrs, tu te disais qu'il aurait été infiniment plus fier, plus heureux, si ç'avait été un de ses fils. Il aurait redressé les épaules, lissé sa moustache et fait le tour du quartier pour l'annoncer à ses amis. Mais une fille... C'est bien ce que tu lisais dans son regard. Comprends-le ! C'est difficile pour un homme comme lui de se dire qu'une fille peut réussir là où un homme a échoué. Cela bouleverse toutes ses convictions. Et

comme d'habitude, il est revenu à ses obsessions. Une manière comme une autre de se dédouaner du présent.

Tu ne crois pas que tu es un peu comme lui ? Tu essaies de noyer le poisson dans des flots de sentiments auxquels tu te raccroches. Des bouées. Mais les bouées, dis-toi bien que ce n'est que de l'air. Avec une enveloppe tout autour. Pour éviter qu'il s'échappe.

Tout ça, c'est de l'air et du vent !

Puisque tu parles de l'université, pourquoi tu as chassé sans pitié le souvenir du prof qu'on avait surnommé « Monsieur-passe-au-bureau » ? Tu n'as pas pu l'oublier, celui-là. Il est là, enfoui dans un coin de ta mémoire. Tu revois ses mains de boucher, sa bouche qui s'ouvrait dans un sourire qui ne laissait aucun doute sur ses intentions. Tu as failli te laisser surprendre, le jour où tu es allée le voir pour contester une note. Et pourtant, tu connaissais sa réputation ! Tu as vraiment compris ce qu'il voulait de toi quand il a refermé la porte et t'a invitée à prendre place sur le fauteuil à côté de lui, une main sur ton épaule, pour vérifier tes résultats sur l'ordinateur.

Bien sûr, tu as préféré garder ta note... Et tu n'as jamais voulu croire ceux qui t'ont dit plus tard qu'il y avait des filles qui ne ressortaient pas de son bureau aussi vite que toi !

Nom : ?

Prénom : Riyad.

Âge : entre trente et trente-cinq ans.

Taille : plus d'un mètre quatre-vingts.

Yeux : foncés.

Adresse : quelque part à Alger.

Profession : commerçant en appareils électroménagers.

Situation de famille : célibataire.

Signes particuliers : néant.

Goûts : à découvrir.

Un soir après la fermeture du salon, Leïla a fêté son anniversaire avec nous. Une envie un peu étonnante de sa part. « Parce que, nous dit-elle sans autre explication, vous êtes ma vraie famille. »

Leïla. Quarante ans. Divorcée. Deux enfants. Une fille de onze ans et un garçon de quinze ans. Le garçon ne connaît presque pas son père. La fille ne l'a jamais vu. Il habite pourtant à Alger. Depuis qu'il a renvoyé Leïla de la maison, il n'a jamais cherché à les voir.

Leïla vit chez ses parents. Après son divorce, il n'était pas question de vivre dans un appartement à elle, avec ses enfants. Même si elle en avait les moyens. Cela ne se fait pas.

Elle ne nous a jamais vraiment raconté son histoire. Parfois, des bribes lui échappent. Surtout quand des clientes évoquent leurs déboires conjugaux. Ou familiaux. C'est comme cela que nous avons pu comprendre pourquoi son travail au salon, la réputation qu'elle s'y est faite, la reconnaissance des clientes et de la patronne représentent pour elle les seuls moments, les seuls lieux où elle se sent appréciée, valorisée.

Elle a décidé depuis peu de s'affranchir.

Depuis que son frère cadet s'est marié, le problème de son hébergement se pose différemment. Il n'y a plus assez de place dans la maison familiale. De plus, son fils a grandi. Il a quinze ans. Il peut servir de caution morale.

Elle attendait ce moment depuis tellement longtemps ! Elle prépare, avec l'aide de Nej, un dossier de demande de logement auprès des services de l'Agence d'attribution de logements participatifs. Et une demande de prêt à la banque.

« Je te fournirai tous les papiers dont tu auras besoin », la rassure Salima quand elle la voit déprimée par cette plongée dans l'univers impitoyable de la bureaucratie.

Quarante ans. Divorcée. Elle n'est pas à la charge de ses parents, puisqu'elle gagne sa vie. Elle n'a arrêté de travailler, sur la demande de son époux, que pendant les quatre ou cinq ans qu'a duré son mariage. Puis elle est revenue au salon.

C'est elle qui s'occupe de tout dans la maison familiale. Les courses, le ménage, les factures, les soins médicaux de sa mère presque grabataire depuis son AVC. Et tout le monde trouve cela normal. C'est le prix à payer pour se faire accepter avec ses deux enfants. Le prix à payer pour l'échec de son mariage. Et son renvoi du domicile conjugal par l'époux.

Les raisons de son divorce nous restent inconnues. Mais Sonia dit souvent qu'elles doivent être très douloureuses, parce que Leïla semble avoir développé une véritable allergie aux hommes.

Leïla écoute toutes les histoires rapportées par les clientes avec une expression assez énigmatique, mais qui en dit long sur sa propre expérience. Elle intervient assez rarement dans les discussions, mais toujours pour rappeler, avec justesse, les lois qui consacrent la prééminence de l'homme. Sans aucun autre commentaire. Pour avoir été mises à l'épreuve, ses connaissances dans le domaine juridique sont bien plus étendues que celles de la plupart d'entre nous.

Ce soir, nous fêtons ensemble son anniversaire. Un gâteau. Quelques cadeaux pour lesquels nous nous sommes cotisées. Des colifichets. Un beau sac en cuir de la part de Salima.

« Quarante ans de misère », ose-t-elle dire à voix basse après avoir soufflé les quelques bougies que nous avons disposées sur le gâteau.

Nous nous exclamons toutes d'une seule voix :

« Ne dis surtout pas ça ! Tu as tes enfants, un travail et plein de gens qui t'aiment, qui t'apprécient ! »

Sonia renchérit :

« Et bientôt un appartement. La liberté, quoi ! Tu pourras enfin respirer, organiser ta vie comme tu l'entends.

— Ou refaire ta vie comme tu veux », dit Nej, timidement.

Leïla a un petit rire. Elle nous dévisage avec une expression amusée sur le visage.

« C'est vrai ! Un appartement ! Cela va drôlement augmenter ma valeur sur le plan matrimonial. C'est une denrée rare, donc très recherchée : femme avec appartement. Faites vos prix ! Mais vous croyez vraiment que c'est ce qui m'intéresse ? Il n'y aurait pas d'avenir pour une femme en dehors du mariage ? »

Salima réagit promptement :

« Un mariage ? Pour prendre encore le risque de tomber sur un salaud ! Non merci !

— Alors, un amant ! » reprend Sonia en jetant un coup d'œil en coin à Salima, comme pour s'excuser de la trivialité du terme.

La proposition de Sonia ne semble pas choquer Leïla. Elle ne réagit pas aussi vivement que je m'y attendais.

« Pourquoi ? Vous croyez vraiment que du jour au lendemain je serai débarrassée de la présence de mes frères, et de celle de mes parents ? Je vous parie qu'ils ne me laisseront pas une minute de répit, sous prétexte de me tenir compagnie.

— Et puis il y a les voisins, ajoute Nej, très pragmatique. Ils sont là pour ça, ne t'inquiète pas ! Ils prendront la relève de la garde, sans même qu'on le leur ait demandé.

— Et mon fils, ne l'oublie pas ! Il prend son rôle déjà très au sérieux », conclut Leïla.

Ce n'est que le lendemain que Sonia a pu enfin poser à Leïla les questions qu'elle n'avait pas osé formuler en raison de la présence de Salima.

« Mais enfin, honnêtement, cela fait dix ans que tu es séparée de ton mari. Dix ans qu'aucun homme ne t'a regardée ou touchée. Et cela parce que tu as tout fait pour ! Enfin, d'après ce que j'ai cru comprendre... Ça ne te manque pas ? Parce que toi, tu sais ce que c'est. Tu n'aimerais pas... vraiment ? Tu n'aimerais pas retrouver la chaleur d'un corps ?

— Quoi ? Tu parles des rapports intimes ? Mais on ne pense pas à la même chose. Moi, quand tu en parles, je repense à toutes les fois où j'ai été contrainte d'accepter ces rapports sous prétexte que c'était mon mari. J'ai dû, oui, j'ai dû à certains moments éprouver...

pas du plaisir, mais un commencement de... un frémissement qui aurait pu... Mais quand il n'y a aucune tendresse, aucune attention, aucun souci de l'autre... Non, sincèrement, ça ne me manque pas.

— Ça veut dire que ta vie de femme est finie ? Que tu as tiré le rideau ? Bon sang, il n'y a pas d'autre solution que de se terrer et attendre la vieillesse pour être tout à fait hors d'atteinte ?

— Ce que tu ne sais pas, c'est qu'il m'a fallu beaucoup, beaucoup de courage pour divorcer. J'avais contre moi toute ma famille ou presque. Mais je n'ai pas eu le choix. C'était ça ou bien la folie. Mon mari était un pervers. De la pire espèce. Celle qui sait donner le change à tout son entourage. Je pourrais, moi aussi, en raconter des choses... comme les clientes ! Mais la page est tournée. Laisse-moi le temps de m'habituer à l'idée que je pourrai, si mes démarches pour l'appartement aboutissent, penser à autre chose qu'à me comporter de façon à me faire accepter sans être montrée du doigt. Peut-être que le reste suivra... »

Le reste ?

Depuis quelques jours, Leïla se coiffe et se maquille très discrètement avant de sortir. C'est Sonia, « Œil-de-Lynx » comme je l'appelle parfois, qui me l'a fait remarquer. Elle est plus souriante et son visage si fin, aux traits si réguliers, semble bien plus détendu, comme s'il était habillé d'une jeunesse nouvelle.

« Ce sont tes mots, Sonia, ce que tu m'as dit l'autre jour, a-t-elle répondu à Sonia qui la complimentait sur son apparence. J'y ai beaucoup réfléchi. Non, ma vie de femme n'est pas finie. Quarante ans ! Je crois qu'il est temps que je pense un peu à moi. Tu crois que je peux encore plaire ? »

Je connais un garçon. Quel exploit ! Le dire seulement me fait monter aux lèvres un goût jusqu'alors inconnu. Sans doute le goût de la transgression.

Je connais un garçon. Je sors avec lui.

Nous avançons à pas comptés l'un vers l'autre. Avec prudence. Avec sagesse. Nous sommes sages. Peut-être un peu trop sages.

Par mesure de prudence, j'efface toute trace de la relation. Les numéros de téléphone, l'historique des appels, les messages. Toute preuve matérielle du délit. Surtout veiller à ne laisser aucun interstice par où pourrait se glisser la suspicion.

Je connais un garçon.

Leïla, Sonia et Nej savent. Je les ai mises dans la confidence. Parce qu'il est nécessaire d'avoir des complices. Prises elles aussi dans les filets du mensonge et de la fabrication de faux alibis. Délits d'amitié. « Ce ne sont pas des mensonges, m'a rassurée Sonia, ce sont des mesures de sécurité ! »

Mensonges.

Un jour, pendant un repas, je parle du jardin d'Essai. Je décris les animaux encagés et neurasthéniques qui se morfondent dans le parc zoologique du jardin. La mère dresse l'oreille. En alerte. « Le jardin d'Essai ? Tu connais le jardin d'Essai ? Tu... »

Je bredouille. Un reportage à la télévision la semaine dernière, je crois. Oui, un reportage sur l'incivisme des visiteurs du jardin. Un des sujets favoris de mon père. Il embraye. Ouf ! Sauvée.

Silence et mensonges.

J'affûte mon sens de l'observation. Je teste mes réflexes à des fins sécuritaires, suivant les conseils avisés de Sonia et les recommandations de Leïla. Connaître un garçon suppose le rencontrer. Sortir avec lui. Marcher avec lui. Se montrer avec lui. Donc, pouvoir être vue par ceux qui me connaissent. Dès lors je fais un repérage topographique des lieux dans la ville où les risques d'être vus sont moindres.

Je ne change rien à mes habitudes. J'essaie de toujours rentrer à la maison aux mêmes heures. Mais je ne travaille pas dans un bureau.

Et il y a tant d'imprévus ! Il y a le mauvais temps. Les encombrements. Les courses à faire pour Salima. Les clientes qui arrivent juste au moment de la fermeture du salon. Les attentes interminables chez le dentiste. Les bus qui n'arrivent pas. Les convocations à la Caisse d'assurance. Des incidents répétés.

Les ressources sont variées, toujours plausibles. Elles peuvent se décliner à l'infini. Je ne les ai pas encore toutes épuisées.

Mensonges. Mensonges.

Je m'enlise dans le borbier des mensonges.

Pendant ce temps nous nous découvrons. Encore hésitants. Encore maladroits.

Souvent, je le regarde. Je scrute son visage. Je cherche la lumière. Je voudrais, je veux capter l'instant où s'abolissent les ombres. S'il arrive. Je veux saisir le moment fragile de l'étonnement sans fin. Quand il arrivera. S'il arrive.

Je veux, je voudrais entendre les mots qu'on recueille et qu'on enchâsse au plus profond de soi. J'attends.

J'attends le point de rupture de l'équilibre. Le chavirement. L'enfin re- *connaissance*.

Dans notre famille, les relations familiales avec Dieu, avec la religion, sont très particulières et très contrastées.

Pour ma part, je concentre l'essentiel de ma ferveur religieuse pendant le mois sacré du Ramadhan. L'ambiance générale est aux prières, au recueillement et à la nourriture. Le reste de l'année, il m'arrive de faire la prière pendant plusieurs semaines. Surtout en période d'examens. Et puis... je me laisse aller. Avec des scrupules, bien sûr. Et des rappels à l'ordre de ma mère, qui n'accomplit là que son devoir de mère soucieuse de nous donner accès aux clés du paradis.

Mon père fait ses prières quotidiennement, selon le rituel. Mais il traîne les pieds le vendredi pour aller écouter le prêche qui précède la prière à la mosquée. Il a toujours quelque chose d'urgent à faire avant de sortir de la maison. Les vociférations de certains imams pendant les sermons le fatiguent. « Ils nous prennent pour des enfants à qui il faut tout expliquer », nous a-t-il dit un jour. Il déteste les pratiques ostentatoires et les discussions des spécialistes autoproclamés des textes coraniques dans les cafés et sur le seuil des magasins. Ses propres connaissances en la matière sont rudimentaires mais suffisantes pour communiquer avec Dieu, affirme-t-il à qui veut l'entendre.

Ma mère, elle, entretient des relations assez... assez personnelles et familières avec Dieu. Un nouveau tic de langage vient d'apparaître chez elle. Par mimétisme. L'invocation du nom de Dieu

au commencement ou à la fin de chacune de ses phrases. Surtout dans les assemblées de femmes où chacune rivalise de proximité avec les dits et les prescriptions sacrés.

Elle lui parle aussi. Comme à un proche. Elle lui demande de l'excuser pour des moments de distraction pendant la prière, pour ses mauvaises pensées, pour certaines infractions mineures. Elle lui explique par exemple, à voix haute quelquefois, que si elle rate assez souvent la première prière du matin, c'est parce qu'elle est trop fatiguée et son sommeil si profond qu'elle n'entend pas l'appel du muezzin. Elle compte, dit-elle, sur Sa compréhension et Sa mansuétude. Je la soupçonne de se laisser aller à d'autres petits arrangements qui ne remettent nullement en cause sa dévotion. Ma mère considère qu'elle a une dette immense envers Lui, qui lui a permis, à force de prières et de sollicitations diverses par le biais des saints marabouts, de concevoir un enfant après huit ans de stérilité.

Aucun traitement médical n'avait pu en venir à bout. Elle ajoute cependant, avec agacement, qu'elle est déconcertée par les dernières trouvailles en matière de prescriptions religieuses auxquelles elle ne peut se résoudre à adhérer. « Tout est dans l'intention », dit-elle souvent pour clore les débats.

Des débats, il y en a eu quelques-uns de mémorables à la maison. Surtout à l'époque, pas si lointaine, où mon père s'est aperçu que Boumediene commençait à changer de comportement. Il ne faisait plus la prière dans la même mosquée que lui. Il se retirait de plus en plus de la vie familiale. Il faisait, quand il était présent, des réflexions très critiques sur notre mode de vie, allant jusqu'à dire un jour au cours d'un repas qu'il ne comprenait pas que mon père ait pu autoriser une de ses filles à aller travailler, et qui plus est dans un salon de coiffure – un lieu de perdition à l'entendre.

Mon père a reposé sa cuillère, s'est essuyé soigneusement les lèvres avec sa serviette et lui a dit très calmement – fait inhabituel chez lui – qu'il comprenait très bien qu'on puisse désapprouver et condamner des habitudes et des comportements qui nous

paraissent choquants ou contraires à nos principes. « Mais, a-t-il ajouté, dans ce cas, il faut aller jusqu'au bout de ses convictions. »

« Tu n'es pas obligé de nous supporter, conclut-il, et tu peux prendre des dispositions pour mener ta vie comme tu l'entends. Ta vie, pas la nôtre. Tu es libre d'imposer tes idées, mais pas chez moi. Quant à tes sœurs, tu peux dire, si tes nouveaux amis te posent la question, que c'est moi, leur père, qui les autorise à sortir et à travailler. C'est moi qui les autorise à sortir tête nue ! Tu entends ?

L'essentiel est ce qu'elles ont dans la tête, et non sur la tête ! Et si tu désapprouves ce que je viens de te dire, la porte est ouverte. Tu peux disposer. »

Mon père, partisan de la liberté d'expression ! C'était tellement énorme que j'ai failli remercier Boumediene et tous les extrémistes qu'il fréquentait pour m'avoir permis de vivre ce moment historique.

Depuis, la vie a repris son cours. Boumediene a assez vite remisé ses velléités de contestation et entamé en douceur (pour reprendre les tics de langage de Sonia) sa phase de « réinitialisation ».

J'ai souvent envie, ces derniers jours, de demander à ma mère de me parler de notre famille. De me rapporter ce qu'elle sait de nos origines familiales les plus lointaines.

Encore un effet collatéral de la lecture du poème consacré à Hizya ?

« La belle aux yeux noirs,

issue d'une race illustre,

fillette de notable, fille d'Ahmed

et descendante de l'illustre tribu des Douaouda. »

Je sais, d'expérience, que c'est le genre de question qui a le don de l'exaspérer.

« Qu'as-tu besoin d'aller fouiller dans le passé ? »

Qui oserait remettre en cause une qualité qui dans sa bouche prend valeur de dogme absolu, et qu'elle ne cesse de rappeler ? C'est un fait établi une fois pour toutes. Notre famille est installée dans ce quartier depuis tellement de générations qu'elle y a pris racine.

Le reste de notre généalogie ne l'intéresse pas. Et c'est le cas de presque tous ceux qui vivent ici. S'ils se revendiquent d'une région du pays, ils ajoutent aussitôt que les liens avec cette région sont rompus depuis plusieurs générations. Beaucoup font même remonter leur présence en ces lieux à l'époque de l'occupation ottomane. C'est dire !

Pour ma mère, le monde se divise en deux catégories bien distinctes. Il y a notre famille, de vrais citoyens établis ici depuis la nuit des temps, et les autres, dont elle ne parle qu'avec des sous-entendus pleins de mépris, c'est-à-dire ceux qui sont venus s'établir ici après l'indépendance ; et, plus récemment encore, les familles qui squattent les maisons en voie de destruction abandonnées par leurs propriétaires. Ceux qu'elle accuse avec une hargne non dissimulée de la dégradation du quartier.

Mon père, lui, reste fidèle à sa théorie. La véritable histoire du peuple algérien commence avec la guerre de Libération nationale. Il n'en démord pas. Peut-être, peut-être pourrait-il consentir à pousser jusqu'à l'Émir Abdelkader, si l'on insiste vraiment. Le passé plus lointain ne l'intéresse pas, ce qui peut sembler étonnant vu son métier.

Je me hasarde cependant, un jour que ma mère semble dans de bonnes dispositions. La réaction est bien telle que je l'ai prévue.

« Tu n'as rien d'autre à faire que de poser de telles questions ? Pourquoi ça t'intéresse ? Tu me caches certainement quelque chose, toi ! Va, va voir un peu ton père ! *Sbalti ould sbalti* ! »

Sbalti ould sbalti ! Cordonnier, fils de cordonnier !

Mon père est le fils d'un cordonnier qui, après l'avoir mis à contribution pendant plusieurs décennies, lui a légué son échoppe et son savoir-faire. Un savoir-faire qu'il tenait lui-même de son propre père. Et avant lui... son arrière-grand-père était savetier. D'où notre nom patronymique, Kherraz.

Mon arrière-grand-père était un artisan réputé qui fabriquait des chaussures de cuir si belles et si solides qu'on venait lui en commander de partout, même des beaux quartiers. C'est du moins la version soutenue par une de ses filles, une grand-tante qui appuyait ses dires en exhibant comme une relique une paire de mules de cuir rebrodé de motifs fleuris en fil d'argent. Des mules faites pour son mariage et qu'elle n'avait plus reportées depuis. « Un modèle copié sur celui d'une riche Française », ne manquait-elle jamais de préciser, non sans orgueil.

La fierté du métier que l'on se transmet de génération en génération est telle qu'il arrive même que les familles soient désignées dans le quartier par la profession des parents, ou celle de leurs aïeux, et non par leur patronyme. Sans aucune trace de mépris.

Et même si aujourd'hui mon père n'est plus cordonnier, c'est sous le nom de Sbabti que notre famille est connue par les anciens habitants du quartier. Je sais que beaucoup de voisins ignorent notre vrai nom de famille.

« Tu es bien la fille du cordonnier ? » me demandent quelquefois des commerçants du quartier chez qui je ne vais pas très souvent faire des courses.

En effet, je suis la fille du cordonnier. Un cordonnier qui est brocanteur en réalité, et ce depuis près de vingt ans.

Toi qui dis être si passionnée d'histoire, tu pourrais aller à la bibliothèque et faire des recherches, au lieu de passer ton temps à te lamenter sur ton sort ! Ça t'occuperait l'esprit. Tu pourrais trouver des indices sur ta généalogie. Tu as découvert un jour, par hasard, que ton nom de famille se disait « Alcaraz » en espagnol.

« Savetier ». On pourrait remonter à l'Andalousie, chère au cœur de tous les citadins ! Mais tu n'as même pas cherché à en savoir plus. C'est le futur qui te préoccupe.

Le futur immédiat.

Ce que tu ne dis pas, par contre, c'est que cela pose un autre problème. Et limite le champ de tes possibilités. Tes parents disent qu'ils n'accepteraient jamais de te voir mariée à un homme dont les origines seraient obscures. Il faut, il leur faut un fils de famille. « Ould familia ! » C'est ce que répète ta mère à longueur de temps. À

contretemps de l'époque, qui n'est pas si regardante sur la définition d'un bon parti. À quoi reconnaît-on dans la rue un fils de famille ? À ses manières, voyons ! Pas à la voiture qu'il conduit ni aux vêtements de marque qu'il porte, c'est bien ça ? Et pourtant... tu crois vraiment que tes parents refuseraient de te marier à un jeune homme doté de tous ces attributs... et de ces qualités sonnantes et trébuchantes qui en font un jeune homme respectable, forcément ? Leurs exigences ne vont pas jusque-là, tu es prête à parier n'importe quoi ! Ils veulent ce qu'il y a de mieux pour leurs filles. Et pour leurs fils aussi, sauf que les qualités morales sont quand même plus précises dans l'éventualité d'une alliance. Les critères de respectabilité sont tout autres.

Il faudrait que tu en saches un peu plus sur la famille de Riyad. Au cas où...

Et puis... fille de cordonnier ! Avoue ! Malgré tout ce que peut dire ta mère, tu te dis que ça ne fait pas très chic. Brocanteur, c'est déjà mieux.

Tu préfères le plus souvent dire que ton père est antiquaire. Même si ça donne aux autres une vision tout à fait fautive de vos moyens d'existence.

Non, je ne suis pas amoureuse. Pas encore. Je veux dire que je ne présente aucun symptôme visible de cette affection. Je n'ai pas le

cœur qui bat et les jambes qui tremblent quand je le vois. Je ne vis pas dans l'impatience de le retrouver. Je ne recueille pas chacune de ses paroles pour ensuite les passer au crible de mes attentes.

Et lui ? Je ne sais pas. Pas encore.

Nous sommes bien ensemble. Quand nous pouvons être ensemble. C'est-à-dire rarement.

Cela me suffit. Pour l'instant.

Nous nous observons. Nous faisons connaissance.

Connaissance :

1 : action ou fait d'apprendre quelque chose par l'étude ou la pratique ;

2 : action ou acte consistant à établir une relation avec quelqu'un.

C'est ça. Nous faisons connaissance.

Tu te dis souvent que ç'aurait été simple, reposant, apaisant, de ressembler à ceux qui vivent avec toi et que tu côtoies chaque jour, à celles qui ont ton âge mais qui n'ont pas les mêmes goûts, les mêmes aspirations que toi. Mais qu'en sais-tu, toi ? Est-ce que tu as un jour pris le temps de les écouter ? Dans quels lieux, quelles circonstances ? À la fac ? Tu n'avais pas beaucoup d'amies ! Au salon ? Les échantillons sont si variés qu'on a de la peine à s'y retrouver. Et toi-même, oui, toi, en apparence...

Et à propos d'autres... Si tu lui laissais un peu plus de place, à cette autre ? Celle qui se cache tout au fond de toi et dont la seule présence te tétanise. Celle que toi, oui, toi, tu ne veux pas écouter. Tu as peur ? Peur de quoi ? Tu sais bien de quoi il est question, ne détourne pas la tête. Peur de démolir l'image qu'on a de toi ? Peur qu'elle te pousse à aller trop loin ? Bien plus loin que tu pourrais l'imaginer ?

Prenons un exemple. Imagine que ta relation avec Riyad prenne d'autres chemins que celui où vous vous êtes engagés. Parce que... parce que tous ces silences, ces contraintes, ces précautions quand vous êtes ensemble, ça veut dire quoi ? Il te respecte ? Bien sûr. Mais si tu te posais franchement la question : jusqu'où es-tu prête à aller avec lui ? Ben voyons, jusqu'au mariage ! C'est évident ! Même si tu ne veux pas le reconnaître. Oui, mais avant ? C'est ça, vous apprenez à vous connaître...

Vous allez continuer à vous voir encore combien de temps sans oser vous toucher, sans aller jusqu'au pourquoi de votre relation ? Ah ? Les feux rouges clignotent : arrière toute !

Il t'appelle. Vous vous mettez d'accord sur le lieu et l'heure du rendez-vous. Tu y vas avec la peur au ventre. Mais tu n'as pas le cœur qui tremble, c'est bien ça ? Et vous parlez de tout sauf de l'essentiel. C'est quoi, l'essentiel, entre un garçon et une fille qui sortent ensemble ? À ton avis ? Le temps qu'il fera demain ?

C'est un monde dont je ne soupçonnais pas l'existence. Un autre monde, tout près de nous. Ici, dans cette ville où je suis née.

Je viens de faire une découverte.

Il était midi. Dans le salon de coiffure, trois clientes attendaient le rinçage de leur teinture. Je venais de finir un brushing. Je me dirigeais vers l'arrière-boutique pour une pause quand Salima m'a appelée.

« Tu veux bien aller chez une cliente pour un brushing ? »

Un peu étonnée, j'ai attendu des explications. Nous n'avons pas l'habitude de nous déplacer pour coiffer des clientes en dehors du salon. Sauf pour certaines d'entre nous qui veulent arrondir leurs fins de mois, quand une mariée nous demande de la coiffer pendant la soirée de son mariage. C'est Nej qui se propose le plus souvent. Elle vient de s'installer dans un appartement et elle a besoin d'argent.

Et puis son mari peut venir la chercher à la fin de la soirée.

« Il s'agit de madame M., a continué Salima, elle a une jambe dans le plâtre à la suite d'un accident. Elle ne peut pas se déplacer.

Elle n'habite pas très loin, tu peux y aller à pied. »

Madame M. vient régulièrement au salon. C'est Salima qui la coiffe habituellement. Madame M. est une femme d'un certain âge, la cinquantaine ou même plus. Elle ne parle pas beaucoup. Le plus souvent, elle se contente d'écouter les conversations et de sourire. Une élégance discrète et une empathie véritable font d'elle une de ces rares clientes dont la présence est appréciée par toutes les filles du salon. Quand elle pousse la porte, nous ne pouvons pas nous empêcher de détailler ses tenues certainement très coûteuses, ses chaussures toujours assorties à son sac et surtout la façon naturelle qu'elle a de les porter simplement, sans ostentation. Sonia m'a glissé plusieurs fois à l'oreille qu'elle aimerait lui ressembler un jour.

Quand je suis arrivée devant le bâtiment, j'ai hésité avant de franchir le seuil. Ce n'est ni un ancien palais, ni une villa somptueuse.

C'est un appartement situé dans un immeuble au-dessus des arcades, sur le boulevard du Front-de-Mer.

Je suis restée un moment debout devant la porte. Une porte en bois massif, très haute, à doubles battants. Elle donnait sur un hall décoré de moulures. Un espace aussi grand, peut-être même plus grand que la cour intérieure de notre maison. Face à cette porte, des escaliers tournants en marbre blanc, bordés d'une rampe en fer forgé aux motifs compliqués.

C'est un immeuble qui date de l'époque coloniale mais qui, étonnamment, reste bien entretenu. Tout y est vaste, majestueux, agréable à l'œil. Rien à voir avec les immeubles des nouvelles cités que je connais pour y avoir rendu visite à des anciens voisins qui y ont été relogés après l'effondrement de leur maison.

Salima m'avait bien précisé que la cliente habitait au deuxième étage, porte droite.

C'est une toute jeune fille qui vient m'ouvrir.

J'ai eu immédiatement l'impression d'être tout à coup transportée dans un autre monde.

C'est d'abord la lumière, oui, la lumière qui m'a éblouie. Elle provenait de partout. Des murs blancs. Du plafond blanc. Du carrelage à motifs anciens. Des rideaux blancs tirés de part et d'autre des deux fenêtres très hautes, grandes ouvertes sur le ciel et la mer, très proche.

Le hall d'entrée dans lequel je suis restée à attendre que madame M. vienne me chercher était ouvert sur un salon immense. Une pièce à peine meublée. Quatre fauteuils de cuir blanc disposés autour d'une table de verre. Sur cette table, deux ou trois beaux livres.

Les seules taches de couleur. Et puis, au fond de la pièce, une grande bibliothèque. Des étagères surchargées de livres. Ni vaisselle exposée, ni bibelots. Seuls éléments décoratifs, deux grandes statues de bois sombre déposées sur le sol, entre les deux fenêtres. Je n'ai pas pu voir ce qu'elles représentaient.

Quand elle est venue me chercher en s'appuyant sur une béquille, madame M. a dû voir que j'étais surprise. Elle a eu un léger sourire et m'a demandé de la suivre après m'avoir remerciée de m'être déplacée pour elle.

Je l'ai suivie jusqu'à la salle de bains. Et là encore, tout était blanc. Le lavabo, la baignoire, les serviettes, et la faïence qui recouvrait entièrement les murs. On aurait dit un laboratoire ! J'osai à peine déposer mes brosses et mon séchoir sur le tabouret qu'elle a fait apporter par la jeune fille. Quelques produits de beauté étaient déposés sur une étagère au-dessus du lavabo. C'est tout.

Nous étions passées par sa chambre pour aller dans la salle de bains. Au mur, en face du lit, était accroché un tableau. Je me suis arrêtée quelques secondes pour le regarder. Il représentait des femmes dans une palmeraie du sud de l'Algérie.

Pendant que je la coiffais, elle m'a précisé que c'était un tableau de Dinet. Un peintre français qui a vécu en Algérie de la fin du e

XIX

jusqu'au début du e

XX siècle.

Elle m'a longuement parlé de lui. De sa découverte de l'Algérie. De son amour pour ce pays, son ciel, sa lumière, ses couleurs, mais aussi pour les hommes et les femmes qui l'habitaient et la sérénité de leurs pratiques religieuses. Une véritable passion qui l'a poussé à s'installer dans les oasis du Sud, d'abord à Biskra, puis à Bou-Saâda. Suivi par d'autres peintres français et anglais de sa génération. Il choisit même d'y être enterré.

Tout au long de cette visite qui a duré à peu près une heure, je me suis sentie à des années-lumière de ce qui constitue mon environnement habituel. Pendant qu'elle me parlait, je ne cessais de chercher ce qui en elle, dans ses mots, dans sa façon d'être et jusque dans son apparence physique, me semblait différent. Dans son accent, j'ai très vite reconnu les intonations rocailleuses et les expressions des gens du Sud. Mais il y avait autre chose. Son aisance, peut-être. Oui, c'est ça. Elle était en harmonie avec ce qu'elle disait, avec ce qui l'entourait. Naturellement femme. Naturellement algérienne. Naturellement elle-même. Elle connaît bien le Sud.

Elle y est née. Elle a passé son enfance dans un village non loin de Bou-Saâda. Puis elle a été admise dans un lycée de la capitale.

Elle est professeur de médecine à l'hôpital Mustapha.

Elle vit aujourd'hui à quelques centaines de mètres de notre quartier.

Elle vit dans le dépouillement, la sobriété, la rigueur de lignes géométriques pures. Loin, très loin de la luxuriance de couleurs et de formes des paysages et des lieux où elle a grandi. Mais c'est peut-être dans cette absence de couleurs qu'elle retrouve et conserve les souvenirs vibrants de lumière de son enfance.

Elle a dû comprendre que je m'intéressais tout particulièrement à ce tableau. Avant que je sorte, elle m'a emmenée dans le salon.

Nous avons feuilleté un livre consacré aux peintres de l'Algérie.

Une rapide confrontation des dates m'a appris que Dinet était arrivé à Biskra quelques années après la mort de Hizya. Peut-être a-t-il entendu parler d'elle.

L'image de Hizya est venue se superposer à celle d'une femme représentée sur un tableau, la tête drapée de multiples foulards, des bracelets d'argent aux poignets et un sourire si éclatant qu'on aurait dit que toute la lumière des lieux se reflétait sur son visage.

J'aurais voulu évoquer la légende avec cette femme qui semblait tellement passionnée par l'artiste et ses modèles. Je n'ai pas réussi à prononcer plus de deux ou trois mots.

Elle m'a appris que je pouvais voir certains de ces tableaux au musée des Beaux-Arts d'Alger. Je ne sais même pas où il se trouve.

Personne ne m'en a jamais parlé.

En rentrant à la maison, j'ai raconté cette visite à Kahina. Je lui ai fait part de mes découvertes.

Elle a eu une réaction à laquelle je ne m'attendais pas. D'une violence inhabituelle. D'une ironie mordante.

« Mademoiselle est impressionnée par la netteté, le blanc, la lumière ! Elle a enfin pu voir autre chose que des murs qui s'effritent, des

gouttières aux plafonds qui ne vont pas tarder à s'effondrer, un carrelage qui part en morceaux, des escaliers branlants ! Eh !

Redescends un peu sur terre, reste avec nous ! Nous, on est en sursis ici ! Et on prie tous les jours pour que la maison ne s'effondre pas sur nous. Surtout que notre père a fait le serment de ne jamais la quitter ! »

Elle est sortie de la chambre sans me laisser le temps de lui dire qu'il n'y avait ni admiration ni envie dans mes propos. Le contraste est si grand entre le monde que je venais d'entrevoir et notre vie, la précarité de notre vie, que la comparaison n'est même plus possible.

Il ne s'agit plus de richesse ou de pauvreté. C'est une façon d'être au monde. De n'en voir et de n'en rechercher que l'épure. Tout à l'opposé de la nôtre.

Et surtout, ce que je n'ai pas su expliquer à Kahina, c'est que cette femme, son intérieur, son mode de vie, m'étaient apparus comme totalement étrangers.

Ce soir, tout s'entremêle, s'entrechoque, tournoie et se recompose pour mieux se disperser. L'exubérance et le chatoiement des couleurs du tableau, la blancheur aveuglante d'une pièce où résonne la voix de madame M., à la fois chaleureuse et lointaine, les accents coléreux de Kahina qui dort à présent, là, tout près de moi, le regard las de mon père écoutant les récriminations de ma mère, le galop effréné d'une troupe de chevaux soulevant la poussière, et les mots du poème éparpillés dans un ciel d'orage.

Mais qu'est-ce qui t'a tellement impressionnée au juste ? La maison ? Le décor ? La femme ? Le peintre ? La distance qui te sépare de ce monde ? Tu ne savais pas qu'elle était aussi grande ? Pauvre fille ! S'il n'y avait que ça ! Peut-être aussi ton ignorance. L'étendue de ton ignorance. C'est ça, hein, c'est bien ça que tu as du mal à accepter. La découverte de ce monde parallèle auquel tu n'as pas accès. Pour une fille qui a fait des études universitaires, c'est difficile à admettre. Tu te croyais plus...

plus cultivée. C'est bon, c'est bon, te disais-tu, je lis de la poésie et je connais l'histoire des mouvements révolutionnaires algériens. Dis-le franchement : tu te croyais supérieure au reste de la famille, à ton entourage. Et tu ne connais même pas le musée des Beaux-Arts, alors qu'il te suffirait de prendre un bus ou le métro. Une demi-heure ou trois quarts d'heure de trajet, au plus. Ligne directe jusqu'au Hamma.

Et maintenant, tu te demandes si c'est de ta faute. À qui en vouloir ? À tes parents ? À tes professeurs ? À toi ? Et puis, de toute façon, à quoi ça sert, la peinture, la beauté, la culture ? À rien, à rien ! Ça ne change rien à ta vie, à votre vie. Si, mais si... Ça te fait prendre davantage conscience du reste. À te donner encore plus envie de fuir cette réalité qui te semble d'autant plus sordide. Encore faut-il t'en donner les moyens !

« *Si grande était sa beauté*

qu'elle écliprait toutes ses compagnes. »

C'est en ces termes que le poète nous décrit Hizya.

C'est ce que la légende a retenu. Nulle part dans le poème il n'est fait mention de qualités autres que celles liées à sa beauté, à son aspect physique.

Par contre, on ne saura jamais à quoi ressemblait son prétendant, amant ou époux. Ben Guittoun, le barde, n'évoque que les qualités morales du guerrier valeureux et intrépide qu'il était.

Pour défendre sa belle, Sayed aurait « *fondue résolument sur trois troupes de guerriers* ».

Sayed est un cavalier hors pair.

Sayed n'a peur de rien.

Sayed n'a pas son pareil pendant les combats.

Les qualités de Sayed sont innombrables : Force. Volonté. Orgueil. Esprit guerrier. Bravoure. Autorité. Endurance.

Vertus éminemment masculines.

Sans oublier, ainsi que le veut la tradition populaire, la fougue de son cheval et la prestance du Bey, la plus haute autorité du camp, cet homme

« orgueilleux et superbe

qui a tué un grand nombre d'hommes,

ennemis du bien. »

Pour rester dans le domaine guerrier, le poète précise cependant que Hizya est grande comme la hampe d'un étendard.

Nous avons déjà un point commun. Au moins un.

Je ne sais pas quelle est la mesure de la hampe d'un étendard. Je retiens cependant l'expression. Elle contient comme un appel à l'insurrection.

Certains n'hésitent pas à rapporter, dans une des versions de la légende, qu'elle eut une liaison avec Sayed et que certains soirs, ils se retrouvaient clandestinement, à l'abri des regards aux alentours du campement.

La description du corps de Hizya et l'évocation très précise des jeux érotiques auxquels ils s'abandonnaient ne peuvent que jouer en faveur de cette version.

« Ta poitrine est de marbre,

Il s'y trouve deux jumeaux

Que mes mains ont caressés (...)

J'avais de mes mains tatoué de dessins quadrillés

La poitrine de la belle à la fine tunique

Bleus comme le col du ramier

Leurs traits ne se heurtaient pas (...)

Seules mes mains avaient exécuté ce travail

J'avais dessiné ce tatouage entre ses seins

Au-dessus des bracelets qui paraient ses poignets,

J'avais écrit mon nom

Même sur ses chevilles j'avais figuré un palmier ! »

Ah, le lent cheminement de ses doigts sur son corps ! Ce tracé lent et précis, plus indélébile encore que le plus indélébile des tatouages.

Bien que les multiples versions de cette histoire aujourd'hui légendaire diffèrent sur les détails de cette liaison, il n'en reste pas moins que toutes s'accordent à dire que Hizya a tenu tête à son père.

La belle Hizya a refusé les prétendants successifs qui se sont présentés devant son père pour demander sa main. Il y a de cela plus d'un siècle et demi.

Cela n'est pas dit dans la chanson.

Ben Guittoun ne dit pas qu'elle a été rebelle.

Ben Guittoun, le barde, ne dit pas qu'elle fut téméraire en son temps.

Il ne dit pas non plus qu'elle était résolue à braver tous ceux qui se mettraient sur son chemin.

Volonté. Courage. Détermination.

Vertus essentiellement masculines, comme on le sait.

Hizya a dit : « Je n'appartiendrai à aucun autre homme que Sayed. »

Hizya a dit : « Je ne veux pas en épouser un autre. »

Hizya, la belle Hizya a eu le courage de braver le grand chef de tribu qu'était son père. Impudence ? Et ce mal mystérieux qui l'a emportée quelque temps seulement après ses noces ? N'a-t-on pas entendu çà et là certains dire que c'était peut-être une punition divine ?

Elle a affronté tous ceux qui voulaient lui imposer de renoncer à l'homme qu'elle avait choisi entre tous. Au nom de l'amour.

Elle a défié, elle a osé défier des traditions séculaires de soumission féminine à la volonté des pères.

Cela seul aurait pu la faire entrer dans la légende.

Elle n'était donc pas seulement belle.

C'était une amoureuse. Armée de l'audace et de la force que peut donner l'amour. Tissée de la même étoffe que celle des héroïnes

dont le courage et les actes de résistance ont marqué l'histoire.

Je m'imagine dans le rôle de Hizya. Plus d'un siècle et demi plus tard.

Je me vois debout, dressée de toute ma taille, affrontant mon père mais aussi ma mère, leur déclarant solennellement ma dissidence.

Je me vois, les regardant dans les yeux et disant : « Je veux être libre de diriger ma vie comme je l'entends. » Je me vois leur dire franchement, tranquillement, « Je sors avec un homme. Nous nous rencontrons de temps en temps et nous discutons. Rien de plus. »

Et pendant que je me joue la séquence, pendant que je toise ma mère effarée, mon père abasourdi, je ressens sur ma joue une douleur cuisante. Semblable à celle que pourrait causer une gifle. Presque aussi réelle, aussi forte que si je l'avais vraiment reçue. La brûlure d'une gifle assénée avec une telle violence que je titube et finis par choisir de me taire... avant même d'avoir parlé.

Incapable d'affronter mes parents, pas même en imagination. Demi-tour au premier obstacle.

L'entrée du chemin que je voudrais emprunter est bien gardée.

Il faut que je trouve des contournements. Des itinéraires d'évitement.

Mais cela, je le savais. Je l'ai toujours su.

Me voilà enlisée sans recours dans le bournier des non-dits, des stratagèmes et de leur corollaire : l'angoisse. Avec pour seul souci celui de sauver les apparences. Un souci devenu obsessionnel, au point de susciter des comportements parfois totalement irrationnels.

Tout cela parce que je connais un garçon.

Pour être exacte, je ne le connais pas encore. Je ne sais pas grand-chose de lui – pas encore. Il ne sait que très peu de choses sur moi.

En termes clairs, nous entamons une relation. Au fil des jours, nous essayons, point par point, parfois maladroitement, parfois avec une étonnante facilité, de tisser un lien.

Dois-je vraiment préciser qu'il s'agit d'une relation amicale et saine ? Ni intime, ni sexuelle, ni même amoureuse. Pas encore.

Et alors ? Et alors, comment rendre cela audible auprès de ceux qui, au seul énoncé de ce mot, tendraient vers nous un doigt accusateur ? Auprès de ceux qui, lorsque nous sommes ensemble, nous regardent avec une telle insistance que nous nous sentons forcément coupables. Ceux qui, en nous voyant assis côte à côte sur

un banc dans une allée du jardin d'Essai, profèrent à voix basse en passant devant nous des obscénités ou des malédictions. Ceux qui nous jugent, nous condamnent, et d'un simple regard nous faxent la sentence.

Pour le moment, je n'ai revu Riyad que trois fois.

Une première fois lorsque je me suis enfin décidée à passer dans son magasin.

La deuxième après que je lui ai dit au téléphone que je ne connaissais ni le jardin du Hamma ni le musée des Beaux-Arts, qui en est le prolongement.

Il a tout de suite saisi l'occasion pour me proposer de me les faire découvrir. Ce jour-là, nous n'avons pas eu le temps d'aller au musée. C'était pourtant un lieu où j'étais sûre de ne rencontrer aucun membre de ma famille, proche ou lointaine !

Plus récemment, nous nous sommes retrouvés sur l'esplanade du monument Riadh el Feth que j'ai parcourue avec la peur au ventre, avant de passer quelques instants avec lui dans le coin le plus retiré, le plus obscur d'une cafétéria.

C'était la première fois de ma vie que je m'attablais dans un lieu public où, recherchant la discrétion eux aussi, de nombreux couples avaient pris place. Tous assis côte à côte. Tous tournant le dos à la porte d'entrée pour ne pas être reconnus au premier regard.

Chaque fois que je dois sortir avec lui, il me revient en mémoire les récits lus dans les journaux sur « la chasse aux couples ». J'ai peur du regard des gardiens, des policiers et de tous ceux qui portent un uniforme.

Sonia, avec qui j'évoquais cette éventualité, est partie d'un grand éclat de rire.

« Mais arrête ! On chasse les couples qui se cachent dans les buissons, à l'intérieur des voitures ou n'importe où, à l'abri des regards, et qui... tu vois ce que je veux dire ! Parce qu'ils n'ont aucun endroit où le faire. Il y en a même qui sont mariés et qui ne peuvent pas le faire chez eux, faute de place. On n'arrête pas ceux qui se promènent au vu et au su de tout le monde. Tu deviens paranoïaque, ma parole ! »

Un seul bémol : les moments que nous passons ensemble, les mots que nous échangeons, les affinités autour desquelles nous construisons notre relation et les silences que nous partageons me semblent dépourvus de toute fantaisie, et peut-être un peu trop... un peu trop ancrés dans le quotidien, dans la réalité qui est la nôtre. J'ai l'impression d'avancer en terrain connu.

Un jour, j'ai rapidement évoqué avec lui mon amour pour la poésie, cherchant quelque part un écho, une résonance. Il préfère la musique.

Il faut que j'apprenne à m'accommoder de tout cela, sans état d'âme.

Il faut aussi que j'arrive à m'exonérer de toute culpabilité en me disant que cette conduite m'est imposée.

Je verrai bien si la cause en vaut la peine.

Il faut que je revienne sur l'enchaînement des faits pour y voir plus clair.

Depuis quelque temps, je reçois des messages : en tout, quatre messages à raison d'un seul tous les deux jours.

Puis plus rien. Une accalmie trompeuse, jusqu'au dernier message dans lequel il était fait allusion à la couleur des vêtements que je portais le jour où le message a été transmis.

J'ai pu comprendre alors que l'auteur de ces phrases aux intentions poétiques (seulement poétiques ?) n'était pas bien loin. Qu'il m'épiait, qu'il se trouvait quelque part sur mon chemin. C'est ce qu'il voulait, semble-t-il. Se rappeler à mon bon souvenir.

Je sais maintenant qui il est.

Holà, Hizya ! N'est-ce pas ce que tu voulais ? Susciter des passions ravageuses ? Être disputée par de multiples prétendants tous fous d'amour pour toi ?

Bon, on se calme : d'abord, ils ne sont pas fous d'amour pour moi.

Riyad ne m'a encore fait aucune déclaration. Nous nous voyons de temps à autre. Il se sent bien avec moi. Je n'en sais pas plus sur ses sentiments.

En lice, le poète. Ou celui qui se fait passer pour tel. Un ancien copain de fac, étudiant en littérature, dont j'avais oublié jusqu'au prénom. Finalement, Sonia n'était pas très loin du compte quand elle m'a suggéré qu'il pouvait s'agir d'un professeur.

Il a retrouvé ma trace – il ne dit pas comment. Il lui est subitement apparu que nous étions faits l'un pour l'autre. Pourquoi maintenant ? Tout simplement parce qu'il m'a vue avec un autre. L'idée que je pouvais m'intéresser à un autre homme lui a semblé brusquement intolérable. Pendant tout le temps où nous nous voyions presque quotidiennement à la fac, il n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour moi. Du moins, aucun intérêt visible. Il ne m'a jamais fait aucune proposition. Il n'a jamais cherché à briller à mes yeux par ses talents de poète.

Je me souviens seulement d'un jeune homme à l'allure dégingandée, dont la principale caractéristique tenait à ses cheveux, rares et longs, qu'il coiffait en catogan. Coiffure qui contrastait avec son apparence fluette, effacée. Il nous arrivait peut-être de discuter, de participer ensemble à des ateliers de lecture et d'écriture, mais sans jamais rechercher la compagnie l'un de l'autre.

Ravages de la jalousie, premier épisode.

Je reprends.

Nous nous perdons complètement de vue. Puis, quelques années plus tard, il me voit avec un autre. L'idée lui vient alors de reprendre contact. Souvent, il suffit que l'on s'aperçoive que quelque chose ou quelqu'un pourrait vous échapper pour qu'aussitôt cette éventualité devienne insupportable. Une jalousie rétrospective. Pourtant – et aucun souvenir ne vient démentir cette impression – nous n'avons rien partagé. Rien ou presque. Quelques discussions où j'ai manifesté mon intérêt pour la poésie, sans doute. D'où la méthode d'approche. Pour obtenir mon numéro de téléphone, il a dû s'adresser à une ancienne amie avec qui j'ai gardé des relations. Prétexter un livre à rendre ou à récupérer. Rien de très compliqué !

Nej sait de quoi est capable un homme jaloux. Elle vit cela quotidiennement. Certains jours, son mari la suit quand elle quitte son travail. Caché aux abords du salon, il l'attend. Sans se montrer. Il peut rester des heures debout sur le trottoir d'en face, dissimulé par les allées et venues de la foule. Il ne quitte pas des yeux la porte du salon. Quand elle sort, il marche derrière elle. Plus d'une fois elle l'a vu. Elle a fait semblant de rien. Il l'observe. Il observe sa façon de marcher. Sa façon de réagir quand d'autres hommes lui parlent. Il lui faut savoir. Tout savoir d'elle. Tout contrôler. Même si elle s'en plaint, Nej supporte en silence ses éclats, parfois violents. Peut-être même s'en réjouit-elle. Un homme jaloux est un homme amoureux. Toutes les femmes le disent au salon.

Pour moi, cet homme est simplement obnubilé par une idée fixe.

J'éprouve souvent une certaine admiration, mêlée d'inquiétude, quand j'apprends de quoi peuvent être capables ceux qui poursuivent une idée, et qui n'ont qu'une obsession : arriver à leurs fins. Ils se représentent le parcours à accomplir avec une minutie et un souci du détail dignes des plus grands stratèges. Rien ne peut les détourner de l'objectif qu'ils se sont fixé, ni les rebuffades ni les

rejets les plus définitifs. J'ai bien peur que cet homme qui se dit poète n'appartienne à cette catégorie.

Épisode deux :

Quelques jours après la réception du dernier message, il me téléphone. Se présente. Commence à évoquer pour moi des liens que nous aurions eu à la fac, sur le mode : « Est-ce que tu te souviens du jour où... ? » Non, je ne me souviens pas. Nous n'avons pas du tout les mêmes souvenirs. Je le lui dis. Je lui dis aussi que je travaille, que je suis occupée. Je n'ai pas le temps de lui demander pourquoi il m'a envoyé ces messages. Mais je sais maintenant qu'il en est l'auteur. Je raccroche.

Il rappelle le lendemain. Presque à la même heure. Me dit que c'est parce qu'il m'a revu que les souvenirs lui sont revenus. Me précise que je n'étais pas seule le jour où il m'a retrouvée. Était-ce... ? Je l'interromps sans répondre à sa question. « Je suis désolée, je dois raccrocher. » Il insiste. « Est-ce que... ? » Je n'attends pas la fin de la phrase. J'ai deux clientes qui attendent, les cheveux mouillés.

Troisième épisode.

Mon téléphone sonne. C'est encore lui. Sur les conseils de Sonia, je ne décroche que pour lui dire que je suis fiancée. Oui, l'homme avec qui j'étais, c'était lui. Ah, bon, mais... Il ne renonce pas. Me demande si j'ai aimé les textes. Quels textes ? Mais oui, bien sûr, ses messages. Je ne sais que répondre. Il profite de ces quelques secondes de silence pour me dire qu'il écrit des poèmes. Pour moi. Est-ce que je ne voudrais pas qu'il me les lise, ou me les fasse parvenir ? Sous le regard exaspéré de Sonia, je m'engage dans des explications confuses, gênées. « Excuse-moi, on m'appelle, je dois... »

Les choses prennent une tournure plus inquiétante quand, en sortant du salon ce même jour, je le vois debout, adossé contre un mur, au coin de la rue par laquelle je dois tourner pour rentrer chez moi. Je le reconnais immédiatement. Il ne cherche même pas à

m'aborder. Il fume tranquillement une cigarette. Il ne semble s'intéresser qu'aux gens qui circulent sur les trottoirs. Je passe devant lui tête baissée et hâte le pas, le cœur battant. J'ai peur qu'il me suive. Il ne bouge pas.

Me voilà aujourd'hui face à une situation que j'ai le sentiment d'avoir provoquée. Un sentiment bizarre, dénué de tout fondement, mais qui m'étreint chaque fois que je pense à cet homme, à cette attente. Il me semble que c'est à la fois la matérialisation et la rançon

de tous les fantasmes nourris par mes lectures, les poèmes et mes rêveries insanes.

Ah, Hizya ! La princesse du désert, la reine des belles, follement, éperdument aimée !

Ah, Hizya, tu voulais être toi aussi aimée follement, éperdument... Eh bien voilà !

Tu devrais pourtant être heureuse. Sans même lever le petit doigt, tu as atteint ton objectif. Parce que visiblement, ton amoureux transi est en train de suivre pas à pas les traces de la légende. Il t'aime ou il croit qu'il t'aime, ce pauvre type. Il est là, à t'attendre, à supplier, à insister. Et tu n'as même pas un regard pour lui ! Rien, rien, pas la moindre petite lueur de pitié. Mieux, tu ne peux pas t'empêcher de penser qu'il y en a un qui dit les paroles que tu aimerais entendre de la bouche de l'autre.

C'est un peu compliqué, tout ça.

Mais qu'est-ce qui te rend si dure ? Il ne te plaît pas, c'est bien ça ? Tu le compares à l'autre, le nouveau venu dans ta vie. Et il ne supporte pas la comparaison.

Même pas un peu... un peu flattée ?

Tu ne comprends pas d'où vient cette sensation de malaise ? Cette impression d'être traquée, dos au mur ? Mais qu'est-ce qui te fait

peur ? Au fond, tu es incapable d'affronter une situation, quelle qu'elle soit. De prendre une décision tranchée. Définitive. Tu recules quand il faudrait avancer. Tu comprends brusquement que c'est difficile d'être confrontée à des rêves. Surtout quand ils sont aussi fumeux, aussi délirants que les tiens.

Tu te croyais, tu te voyais différente des autres filles. Tu voulais un destin fabriqué sur mesure. Des mots. La belle affaire !

Ouvre les yeux, Hizya ! Allez, pour une fois ose regarder la vie en face !

Est-ce parce qu'elle porte le nom d'une guerrière légendaire que Kahina semble suffisamment volontaire, suffisamment armée pour affronter toutes les situations ? Faut-il voir là, une fois encore, un signe du destin ?

Mon père voulait l'appeler Hassiba. Pour rendre hommage à « notre » Hassiba. Celle de la Bataille d'Alger.

Mais c'est ma mère, qui, pour une fois, a imposé son choix. Choix que le père s'est évidemment attribué par la suite en mettant en avant le fait que les exploits de la Kahina préfiguraient ceux des futures résistantes à l'oppression coloniale.

Du haut de ses dix-sept ans – révolus, précise-t-elle toujours – la petite dernière, comme on l'appelle affectueusement parfois, occupe une place centrale dans la maison. Je pense qu'il existe une certaine catégorie de personnes qui ont le don d'irradier par leur seule présence. Kahina en fait partie.

De nous quatre, malgré son jeune âge, elle est celle qui semble la plus solidement ancrée dans la réalité. Son goût pour les futilités, les petits riens de la vie en sont la preuve, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer. Tout l'intéresse et la fait réagir avec une sensibilité telle qu'elle peut s'emporter, parfois avec une véhémence qui nous sidère, face à une injustice. Combien de fois l'a-t-on vue revenir de l'école en pleurs parce que la maîtresse avait humilié ou frappé l'un

ou l'autre de ses camarades qui, faute de moyens financiers, n'avait pas pu acheter ses affaires scolaires ou ne portait pas de vêtements propres ! Même les chats du quartier, poursuivis à coups de pierre et souvent martyrisés avec une cruauté dont seuls sont capables des enfants, oui, même les chats ont trouvé en elle une protectrice attentive, au grand désespoir de ma mère qui pousse de grands cris dès qu'elle la voit rentrer à la maison, tenant dans ses bras un chat estropié.

Bien que nous soyons très proches, Kahina ne sait rien de mes rêves. Des élucubrations, dirait-elle sans aucun doute. Elle me taquine souvent sur mon amour de la poésie. Elle m'arrache parfois, par jeu, un livre des mains. Elle se met à lire des vers, au hasard des pages. Elle les déclame d'une façon tellement grandiloquente, tellement comique qu'il m'arrive de rire aux larmes en l'écoutant.

Notre entente est faite de complicités fraternelles et de moments que nous ne pourrions partager avec personne d'autre.

Cette année est pour elle celle du bac. Comme toutes les bonnes élèves, elle est rongée par l'angoisse de ne pas réussir. Certains soirs, épuisée par les nombreuses veillées consacrées à ses révisions, elle m'apostrophe avec colère, comme si j'étais responsable du sentiment d'échec qui s'empare d'elle de temps en temps.

« Tu me dis de travailler, tout le monde me dit de travailler, mais à quoi bon ? D'abord, si on n'a pas les moyens de se payer des cours particuliers, on est disqualifié. D'avance. C'est la seule chose qui intéresse nos profs. C'est avec ces cours qu'ils arrivent à s'en sortir. Alors, quand on n'y va pas... Et puis, tu vois bien, toi, que tes diplômes ne t'ont servi à rien ! Toutes ces années passées à te remplir la tête d'équations, de leçons, de cours indigestes pour finir avec un séchoir dans une main et une brosse à cheveux dans l'autre

! »

Mais ses éclats ne durent jamais longtemps. Ses résultats scolaires lui permettent d'être assez confiante. Elle a décidé depuis longtemps qu'elle se donnerait, grâce à ses résultats, les moyens de s'inscrire en médecine. Elle ne supporterait pas, affirme-t-elle d'un ton résolu, que les portes de l'université restent fermées devant elle.

Je dois reconnaître que j'ai longtemps été jalouse d'elle. De la place qu'elle a su se faire au sein de la famille au détriment de la mienne, me disais-je en m'apitoyant sur moi-même. Jalouse de la joie de vivre qui émane si naturellement d'elle, de sa fantaisie, de sa présence lumineuse qui relègue cette grande sœur dans l'ombre et l'incite à la solitude.

Pour toutes ces raisons, j'ai toujours été convaincue que dans la famille tous la préféreraient à moi. Nous en avons parlé il y a peu de temps, et Kahina a éclaté de rire.

« Tu plaisantes ? Mais c'est moi qui étais jalouse ! Tu étais pour moi un modèle... La grande sœur si détachée de tout, si indépendante, alors que je devais constamment lutter contre une perpétuelle envie de bouger, de me faire remarquer, de plaire ! J'ai toujours eu l'impression que le regard des autres ne compte pas pour toi, que tu avances et creuses ton sillon sans te soucier le moins du monde de l'image que tu donnes. Tu n'es pas comme moi, qui ai toujours besoin de preuves d'amour ! Tiens, viens-là ! Prends-moi dans tes bras et dis-moi que tu m'aimes ! »

Ce soir-là, elle m'a dit aussi qu'elle me trouvait changée depuis quelque temps. Un peu moins sur mes gardes. Plus accessible.

« C'est dû à ton travail, sans doute. Au moins là-bas, tu peux te détendre, parler, écouter. Et sans doute en apprendre beaucoup sur les femmes, sur la vie. C'est bien connu, toutes les femmes parlent librement quand elles sont entre elles. »

Je lui raconte parfois certaines anecdotes glanées au fil des conversations des clientes. À elle seulement. Et je suis étonnée par la finesse de ses jugements, par sa maturité, sa sensibilité.

Mais, le plus souvent, c'est elle qui parle. Qui raconte ses journées. L'ambiance du lycée. Les réflexions des élèves. Celles de ses professeurs. Elle remplit de son bavardage joyeux les heures qui nous séparent du dîner. Allongée sur le lit, je l'écoute. Je me repose.

En attendant que ma mère m'appelle pour l'aider.

Pourquoi, pendant que nous parlions un soir, n'ai-je pas cessé de penser à la reine guerrière Dihya, dite la Kahina ? Est-ce seulement parce que j'ai récemment relu son histoire ?

Issue de la tribu des Zénètes dans les Aurès, cette femme a succédé à son père, un chef de tribu. Elle a réussi à s'imposer comme l'une des femmes qui ont marqué l'histoire de notre pays. Cette reine de légende, une femme intrépide que l'on disait devineresse ou sorcière, a tenu tête à des armées très puissantes venues d'Arabie. Elle s'est maintenue au pouvoir pendant plusieurs années grâce à son charisme et à son courage. Mais pour finir, elle a été trahie par son amant (ou fils adoptif, les historiens restent divisés sur la nature des liens qui les unissaient). Elle a été décapitée après avoir livré un dernier combat acharné.

Comment cette femme, que l'on décrit comme une beauté à la somptueuse chevelure rousse, a-t-elle pu mener des troupes composées uniquement d'hommes, et soumettre tous les chefs de tribu à son commandement ?

Cela se passait au e

VI siècle. Chez nous.

Dans la mémoire collective, la Kahina est le symbole de la résistance à l'envahisseur. Mais il ne fait pas l'ombre d'un doute que ceux qui ont choisi ou accepté, comme mon père, de donner son nom à leur fille, n'imaginent pas un seul instant qu'elle pourrait un jour, à

l'instar de son homonyme, brandir l'étendard de sa propre liberté !

Nous sommes attablés dans une pizzeria sur les hauteurs d'Alger. Dans un de ces quartiers « chic » où je n'ai jamais l'occasion d'aller.

C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons choisi ce restaurant. C'est devenu un réflexe maintenant. Avant de décider du lieu où nous nous verrons, nous faisons l'inventaire de ceux où nous pensons être à l'abri d'une rencontre inopportune !

Le décor de la pizzeria est chic, lui aussi. Branché. Tout en contraste de couleurs vives. Murs tapissés de posters d'acteurs de vieux films en noir et blanc. Musique américaine. Tables recouvertes de toile rouge ou noire, séparées les unes des autres par des petites barrières de bois. Clientèle à l'image du lieu. Jeunes filles et jeunes gens, en couple ou en groupe. Rires. Discussions animées. Le tout dans une atmosphère très particulière de décontraction, de légèreté. Les jeunes filles, très à l'aise dans leurs baskets, leur jean et pull ou tee-shirt moulants, côtoient des jeunes hommes tout aussi à l'aise. Certains couples se laissent aller à des rapprochements impossibles en d'autres lieux. Aucun d'entre eux ne semble se soucier du regard des autres. Je suis bien la seule à sursauter quand la porte s'ouvre pour laisser entrer de nouveaux clients.

Je remarque, presque machinalement, qu'aucune des filles n'est voilée. Ah, si, une seule, là-bas, avec un groupe de filles et de garçons. Elle rit à gorge déployée, sans doute au récit d'une anecdote humoristique que vient de raconter l'un d'entre eux.

C'est sans doute la même remarque qui a traversé l'esprit de Riyad, presque au même moment.

Il me demande, à brûle-pourpoint mais sans aucune brusquerie, pourquoi je ne porte pas le voile.

Je m'y attendais depuis quelque temps déjà.

C'est une question à laquelle j'ai eu à répondre tant de fois que je pourrais lui servir la réponse type, celle que je réserve à mes tantes,

cousines et autres femmes de mon entourage. Toutes celles qui voudraient me voir rentrer dans le rang.

Dès que l'une d'entre elles revient à la charge, je prends un air pénétré et je dévide la bobine : « J'attends que la sagesse de Dieu m'inspire et me guide. Je ne me sens pas encore prête. »

Ce à quoi elles répondent inmanquablement : « Dieu est l'unique et le seul prescripteur ! Fasse que tu entendes la voix de la sagesse

! »

Certaines vont plus loin en m'expliquant que c'est bien plus qu'une recommandation. C'est une injonction. Ne pas s'y soumettre, c'est encourir un châtiment divin. S'ensuivent des discours dont je connais presque tous les termes par cœur.

Je sais bien que ma résistance intrigue et pose question. Le fait que je n'aie pas encore rejoint la majorité semble faire de moi, du moins à leurs yeux, une résistante. Résistance à quoi ? À la norme nouvellement établie. À la pression d'une société qui voit dans les symboles vestimentaires, quels qu'ils soient, une preuve d'allégeance aux valeurs qu'ils sont censés représenter.

Le plus curieux, c'est que ni mes parents ni mes frères, mise à part une tentative avortée de Boumediene, ne m'ont jamais imposé de me couvrir la tête. Pas plus qu'à Kahina dont la chevelure noire, somptueuse, fait tourner bien des têtes. Au point parfois de lui valoir des remarques agressives de la part d'hommes, mais aussi de femmes, qui ne peuvent s'empêcher de réagir à tant de beauté impudemment exposée aux yeux, et de l'apostropher avec virulence.

Si je me doutais bien qu'un jour ou l'autre Riyad me poserait la question, en revanche je n'avais pas préparé de réponse. Et c'est une question qui me vient immédiatement à l'esprit.

« Tu veux dire que ça te surprend ? Ça te choque ? »

Riyad a pris un moment pour répondre.

« Non, je voudrais seulement comprendre. Cela semble tellement en contradiction avec ta discrétion, ton désir de ne pas te faire remarquer que... oui, cela m'étonne... Je m'étonne que tu n'en aies pas éprouvé le besoin.

— Ainsi, selon toi, porter un foulard sur la tête permettrait de passer inaperçue ? De marcher dans les rues d'Alger sans que personne, je veux dire aucun homme, ne nous remarque, ne nous agresse ? Un puissant répulsif anti-drague ? Ce serait trop beau, trop facile ! »

Je pense à cet instant à Sonia qui affirme qu'elle ne s'est jamais fait autant harceler par des hommes, toutes générations confondues, que depuis qu'elle couvre ses cheveux d'un foulard. Et je l'ai vue faire avant de sortir du salon : elle ne laisse dépasser aucune mèche et prend même soin de laisser retomber les pans de son voile sur ses épaules, de manière à dissimuler son cou. Mais rien n'y fait ! Elle va jusqu'à dire que les hommes sont encore plus nombreux à la suivre depuis, et qu'ils ont seulement adapté leur langage. Leurs propositions, toujours aussi directes, sont souvent assorties d'invocations à Dieu, qui est beauté et qui aime la beauté.

« Et ils sont là, à marcher derrière moi, à mendier un mot, un sourire, un numéro de téléphone et à dire, à répéter qu'ils veulent entamer une relation sérieuse... »

Il faut la voir quand elle les imite en sautillant, en haletant et en agitant ses bras repliés comme si c'étaient les pattes avant d'un chien !

Du bout des doigts, Riyad tapote sur la table. Est-ce un signe de nervosité ? D'impatience ?

« Oh, tu sais, lui dis-je d'un ton léger, je n'en éprouve pour le moment ni le besoin, ni l'envie ! Et si ça doit se faire, ça se fera. Mais seulement quand je l'aurai décidé ! Pourquoi ? Je ne vois pas où est le problème. »

Il sourit sans me regarder, hausse les épaules, fait non de la tête. Ce qui veut dire sans doute qu'il n'y a pas de problème pour lui non plus.

Nous n'allons pas plus loin. Peut-être faudra-t-il donner d'autres explications plus tard. Aborder le sujet sous un autre angle.

Il m'invite à attaquer la pizza fumante que le serveur vient de déposer sur la table, m'indiquant ainsi que le chapitre est clos.

Pourquoi tu ne lui as pas parlé de Sonia ? Pourquoi tu ne lui as pas répété ce qu'elle t'a dit ? Tu sais très bien que c'est vrai. Tu as eu peur de le choquer ? C'est ça ?

Tu as eu peur d'entendre quelque mot déplacé sortir de ta bouche ? Toujours cette maudite pudeur. Il faudrait peut-être, avant d'envisager un futur commun, que tu t'interroges sur le genre de relations que vous avez instauré entre vous. Des silences, des non-dits, des contournements pour éviter tout sujet qui fâche...

La question sur le voile n'est pas anodine, tu le sais bien. Tu t'y attendais, d'ailleurs. Il est resté vague, lui aussi. Et s'il t'oblige à le porter une fois que les choses seront plus claires entre vous ? Tu comptes te rebeller ? Lui dire : « Je fais ce que je veux, je suis la seule concernée ? » Allons, allons, tu sais bien que tu es en train de te mentir. Tu sais bien qu'un jour ou l'autre, il faudra trancher. Et la balance penche...

De toute façon, même avant de le rencontrer, tu avais plus ou moins accepté l'idée que tôt ou tard... Pourquoi ? Parce que tu te sens vaguement coupable et qu'on essaie, autour de toi, de te persuader que tu l'es. Et même s'il n'en parle plus, même s'il ne fait plus aucune allusion à ça, tu sais, tout au fond de toi, ce qu'il en est.

Profite, profite de tes derniers instants de liberté... à moins que...

Confidences.

Quelquefois, je prête une oreille indiscrete aux confidences que se font les femmes dans le salon de coiffure, ou dans d'autres lieux publics. Ce sont très souvent des femmes qui ne se connaissent pas et ne se sont jamais rencontrées auparavant. Je suis toujours surprise par la connivence immédiate qui peut s'établir entre elles. Il leur suffit d'être assises côte à côte ou d'avoir un auditoire. Un auditoire exclusivement féminin, bien sûr.

Elles parlent d'abord du temps qu'il fait, des difficultés de la vie, de la corruption, de l'injustice... et tout naturellement elles enchaînent sur leurs problèmes personnels. Alors commencent les anecdotes et les histoires relevant de leur intimité.

Au bout de dix minutes de conversation, parfois moins, certaines se mettent à décrire par le menu les relations qu'elles ont avec leurs enfants, leur belle-mère ou leur belle-fille, mais surtout avec leur époux. Cela va des anecdotes hilarantes aux confessions intimes, dont certaines sont parfois bouleversantes. Une mise à nu de l'envers du décor.

Si j'ai pu être choquée par ces épanchements, je me dis aujourd'hui que cela aussi fait partie de mon apprentissage. Comme si je devais me prémunir contre toute erreur de parcours et me préparer au destin qui pourrait être le mien. Une façon comme une autre d'exister, etc.

Ainsi cette femme âgée dont on devine qu'elle a dû être très belle et qui vient assez souvent au salon pour des teintures ou des coupes. Yeux verts, foulards de soie aux couleurs discrètes et djellabas sur mesure, toutes plus belles les unes que les autres. Toujours souriante, toujours attentive aux histoires de cœur, étonnantes ou douloureuses, rapportées par les clientes et les employées du salon.

Avec un sens aigu de la repartie, du mot qui fait mouche.

Un jour, alors que Salima s'affairait autour d'elle ciseaux en main, elle s'est mise à raconter son histoire. Elle aussi avait connu l'amour. L'amour passionné et exclusif d'un homme qui fut séduit après l'avoir

vue une seule fois, par hasard, un jour qu'elle rendait visite à une de ses tantes, précise-t-elle. L'homme avait dû surmonter bien des obstacles, affronter bien des refus avant qu'enfin elle soit à lui, toute à lui.

Très vite, l'homme passionné, prêt à tous les sacrifices pour la posséder, s'était transformé en un époux renfermé, jaloux et despotique qui l'avait longtemps asservie, sans cesse humiliée, parfois battue et contrainte à quémander des autorisations de sortie pour rendre visite à sa famille ou pour aller au hammam. Des sorties surveillées et minutées.

Après son décès, assez récent, et après la période réglementaire de deuil, elle avait pris la décision d'accrocher une photo encadrée du défunt dans le couloir de son appartement, près de la porte d'entrée. « Et depuis, a-t-elle déclaré sans paraître le moins du monde se soucier des réactions de son auditoire, chaque fois que je dois me rendre quelque part, après m'être apprêtée, je m'arrête un instant devant la photo et le prévient ou l'informe que je vais sortir, accompagnant mes propos d'un doigt d'honneur à son adresse ! On peut trouver ce geste puéril, déplacé, ridicule, inconvenant, voire obscène, surtout qu'il est adressé à un mort, mais vous ne pouvez pas savoir le bien que ce doigt brandi peut me procurer ! », a-t-elle conclu sous les éclats de rire de toute l'assistance, tout de même assez choquée.

Et puis cette autre, dont les propos m'ont profondément – et davantage – marquée. Des propos captés presque malgré moi dans la salle d'attente de mon dentiste, une salle réservée aux femmes.

C'était une femme d'une quarantaine d'années. Elle montrait un visage las, des yeux cernés de tristesse. Elle confiait à l'une de ses amies assise près d'elle son désarroi, sa grande douleur de voir son couple sombrer dans la haine et le ressentiment après avoir vécu une belle histoire d'amour. Un amour réciproque.

En cause, une infidélité de son mari. « J'ai pardonné, lui affirmait-elle, je ne pouvais pas faire autrement, mais je n'ai pas oublié. »

Elle lui disait le lent glissement vers le désamour qui s'alimente de tous les silences, de toutes les désillusions, de toutes les compromissions. Le ressassement quotidien des rancœurs. Mais aussi la peur de la solitude, la peur d'avoir à affronter l'incompréhension, les jugements et les rejets de son entourage si jamais ils venaient à se séparer. « Et puis... et puis, je n'ai jamais travaillé. Cela compte aussi. Plus rien en lui ne m'émeut, lui disait-elle. Ni sa voix, ni son regard, ni le souvenir du sourire qui a aujourd'hui déserté son visage. Ni même le souvenir de l'amour et des instants de bonheur partagés. » Elle lui garde, précisait-elle cependant, cette forme de respect domestique liée à toute une tradition de soumission. Elle tient la maison, prépare ses repas, lave et repasse son linge, range ses affaires et veille à ce que personne, ni ses enfants, ni sa famille, ne puisse déceler sur son visage la moindre trace de cet effondrement. De ce qu'elle vit comme un échec douloureux. « Et surtout, a-t-elle ajouté à voix basse, je m'en veux de cette soumission, de ma docilité qui me contraint à serrer le drap de toutes mes forces entre mes dents pour ne pas hurler de dégoût certains soirs quand, après avoir éteint la lumière – le noir nous va si bien –, dit-elle avec un petit rire, il tâtonne à la recherche de mon corps, ou du moins d'une partie bien précise de mon corps. »

Quand commencent les désillusions ? À quel moment se dessillent les yeux ? Quels gestes, quelles paroles ouvrent une brèche par où s'engouffre parfois lentement, parfois violemment, le désamour ? Y a-t-il une limite au-delà de laquelle les serments ne sont plus valables ?

« *Pourquoi pleurez-vous, mes yeux ?* » criait Sayed à la face du monde après la mort de l'aimée.

Vas-y, raconte, n'oublie rien ! Le doigt d'honneur, ça t'a bien fait rire ! M'aigre vengeance, mais il fallait y penser. Et pour y penser, il fallait avoir accumulé une sacrée dose de colère ! Et après ? Ça ne va pas lui rendre les dizaines d'années de sa vie qu'elle a gaspillées pour lui. Surtout si elle était très belle. Mais après tout, peut-être qu'elle

n'a pas tout dit. On sait que les femmes les plus surveillées sont aussi celles qui arrivent le plus souvent à tromper la vigilance de leurs geôliers. Tu as lu les Mille et Une Nuits, non ?

Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? Tu veux faire croire que tu en es encore au stade des grandes découvertes ? Résumons : ils se sont aimés. Ils ne s'aiment plus. Et avec ça, tout est dit. À condition d'accepter le postulat de base (comme disait le prof de math au lycée) : l'amour existe. Et au fond, dis, au fond, tu y crois, toi ? Tu y crois vraiment ? Cite-moi un seul exemple autour de toi. À commencer par ceux que tu as sous les yeux tous les jours. Le plus souvent, ce sont les poussées hormonales des jeunes gens et des jeunes filles qui se déguisent sous ce mot. Tu en sais quelque chose, non ?

D'accord, ton père et ta mère ne se sont pas connus avant le mariage. Mais ce qui existe entre eux, après plus de trente ans de vie commune, tu appelles ça comment

? Ça ne s'appelle pas, ça se vit ! Ils font sans doute encore l'amour. Oh ! Tu oses penser ça ? Ce n'est certainement pas le mot qui convient. Disons plutôt qu'ils s'accouplent. C'est le seul mot qui irait, vu la nature du désir et des gestes qui les rapprochent, et surtout l'usure de leurs corps. Tu vois de l'amour, du désir là-dedans

? Ah, là tu fermes les yeux de dégoût ! Mais c'est une évidence. Ce verbe est plus adapté à leur âge. Le reste du temps, ça ressemble drôlement à une guerre. Allez, on va nuancer, on va plutôt dire un affrontement quotidien. On est bien d'accord. Et même si la capitulation est maintenant plus du côté de ton père, elle a dû en recevoir quand même des coups, ta mère...

Je ne connais du cimetière des Deux Princesses, pas très éloigné de chez nous, que l'emplacement sur lequel ont été érigées leurs sépultures, près du mausolée de Sidi Ben Ali. Le petit jardin ombragé par le feuillage de trois figuiers, autrefois lieu de rencontres, de recueillement et de prières, n'est plus qu'une sorte de terrain vague aujourd'hui interdit au public. Les tombes autour

desquelles des femmes aimaient à se rencontrer ont été saccagées durant les années où tout le pays a vécu dans l'inquisition et la terreur des intégristes.

J'étais trop jeune encore pour m'en émouvoir.

N'fissa et Fatma, les deux filles du dey Hassan Pacha, étaient, dit-on, amoureuses du même homme. Ne pouvant assouvir leur désir d'être à lui puisqu'elles ne voulaient pas vivre en rivales, elles se sont laissées mourir de faim. Chacune s'offrant en sacrifice pour le bonheur de l'autre. C'est du moins ce que rapporte la légende. Des figuiers avaient été plantés près des tombes et les protégeaient de leurs branches. Aujourd'hui ne subsiste que le souvenir de leur présence, le souvenir de leur histoire.

Chaque fois que je passe devant cet emplacement, je me demande à quoi ressemblent ceux qui ont décidé de détruire ces tombes.

D'où venaient-ils ? Ce n'étaient sans doute pas des habitants du quartier. Connaissaient-ils l'histoire de ces deux femmes ? Que voulaient-ils anéantir en profanant la sépulture des deux sœurs ? Les traces d'une légende, ou la légende elle-même ?

N'fissa et Fatma font partie de l'histoire de ces lieux, de ce quartier, de ce pays. Tout autant que Kh'diouedj el Âmia, la fille d'un haut dignitaire, qui vivait enfermée dans un somptueux palais. Selon certains, sa beauté était si exceptionnelle qu'elle tomba amoureuse de son propre reflet dans un miroir. Elle ne cessait de se contempler, au point d'en avoir perdu la vue. D'autres racontent qu'elle fut foudroyée d'amour par le reflet d'un jeune homme entrevu dans ce miroir. Des versions qui diffèrent, mais tels ne sont pas là le charme et la force évocatrice des légendes dans lesquelles chacun trouve ce qui lui est nécessaire pour nourrir son imagination ?

Il est vrai que ce sont des femmes. Rien que des femmes dont l'histoire – peut-être rebrodée de fils de rêve, mais qu'importe ! –

s'entrelace à la texture de la cité. Rien que des femmes dont le destin fut brisé par un amour interdit. De quoi donner raison à ceux qui prônent la sagesse, la mesure et la défiance pour toute passion, pour tout ce qui pourrait aiguïser la sensation d'exister et justifier sa présence au monde. Qu'importe si ce ne sont que des chimères ! De dangereuses chimères. C'est la matière des rêves qui nous aide à supporter la lumière du jour.

Deux sœurs amoureuses du même homme. Une princesse enfermée dans un palais, amoureuse de son reflet ou du reflet d'un jeune homme. Voilà de quoi exciter ton imagination ! Des légendes, encore des légendes. Qu'est-ce que tu veux te prouver ? Que des femmes peuvent elles aussi inscrire leur nom dans l'histoire ?

Voilà donc les femmes qui donnent à ce quartier cette touche féminine qui dérange tant aujourd'hui. Et même mortes depuis des siècles, elles dérangent.

Pour enrichir et varier la galerie, tu pourrais peut-être citer celles que tu croises quotidiennement. Celles qui se battent jour après jour. Pas pour vivre une hypothétique histoire d'amour. Simplement pour avoir le droit de s'affirmer en tant qu'individu. Individu à part entière. Ha ! ha ! Tu fais des progrès. Ce ne seraient pas les discours de Sonia ? Peu importe.

Il n'y a pas d'héroïne parmi elles. Non, bien sûr ! Ni le quartier ni la ville ne retiendront leur histoire. Sinon pour des statistiques. Ou pour alimenter les rubriques des faits divers. Ce sont celles-là, les héroïnes de ton temps. Parce qu'elles continuent à avancer.

Autour de toi, chaque jour, des femmes, des jeunes filles – ni princesses ni filles de pacha – se font insulter, agresser, parfois violer. Pourquoi ? Certaines parce qu'elles sont dans la rue, simplement. D'autres parce qu'elles portent des vêtements jugés provocants, offensants pour la morale. On les accuse de trouble à l'ordre public. Des tarés, des frustrés, des excités, et parfois des gamins à peine pubères, considèrent qu'elles occupent un territoire qui leur est réservé et qu'elles le polluent par leur seule présence. Ils

ressemblent comme deux gouttes d'eau à ceux qui ont détruit les tombes des deux princesses. Et ça, ça se passe aujourd'hui. Tout près de toi. Tu le vis, tu le vois. Tous les jours ou presque, les femmes qui viennent au salon ont une histoire à raconter sur ces femmes qui se battent contre les assauts répétés, et parfois violents, de ces hommes-là. Et pourtant, elles avancent.

C'est pour fuir cette réalité-là que tu te retranches dans tes rêves. Et tu te dis que c'est peut-être la seule chose qu'ils ne pourront pas atteindre. Qu'on ne pourra pas t'enlever. Peut-être. Mais en attendant, tu penses vraiment que les victimes de ces hommes-là peuvent encore avoir des rêves ?

L'homme qui se disait poète. Fin.

Il me parle de Hizya. L'autre. Une héroïne de légende qui porte le même prénom que moi. Est-ce que je le savais ? me demande-t-il.

Depuis que je ne lui réponds plus au téléphone, il m'écrit des lettres.

Il me propose de me faire écouter la chanson. Me cite des vers. Me dit que je suis une princesse des sables. Une antilope du désert.

Sa princesse. Son antilope. Il me raconte qu'il est récemment allé au lieu-dit Sidi Khaled pour se recueillir sur le tombeau de « *la belle qui brillait, telle l'étoile du matin* ». Qu'il en a rapporté une photo qu'il voudrait me montrer. M'informe qu'il est originaire lui aussi des hauts plateaux, mais qu'il habite à Alger. Me dit qu'il aurait bien aimé s'appeler Sayed.

Il signe de son prénom, Djamel.

Il glisse ses lettres sous la porte du salon de coiffure. À raison d'une lettre tous les trois jours. Une régularité inquiétante, qui me paraît témoigner d'une sorte d'obsession compulsive. Personne n'a jamais réussi à le prendre sur le fait. Il doit passer assez tard après la fermeture, ou très tôt le matin.

Sur l'enveloppe, il écrit mon prénom à la façon d'un calligraphe. Au porte-plume et à l'encre de Chine. C'est très beau.

Sonia et moi lisons les lettres ensemble, à voix haute. Leïla et Nej se chargent des commentaires. Parfois nous les lisons en présence de certaines clientes à qui Sonia fait croire que nous participons à un concours d'écriture. Celui de la plus belle lettre d'amour. Et chacune y va de son conseil. Quelques-unes d'entre elles vont jusqu'à proposer une réécriture de certains passages. « Il faut du romantisme », insistent-elles. Il flotte dans le salon comme un air de poésie à ces moments-là.

Même Salima est entrée dans le jeu. C'est elle qui ouvre la porte du salon chaque matin et découvre les lettres. « Tu as du courrier, me dit-elle en me tendant l'enveloppe quand j'arrive au salon. Tu en as de la chance ! Plus personne n'écrit de lettres maintenant. Ah, j'en ai reçu des lettres, moi aussi, quand j'avais votre âge ! » continue-t-elle sur un ton plein de nostalgie.

« Je suis sûre qu'elle ne ment pas », me glisse Sonia à l'oreille.

Salima est encore très belle. Sans doute proche de la soixantaine. Une soixantaine soignée, élégante. Nous ne savons pas grand-chose d'elle sinon qu'elle vit seule et qu'elle a deux filles installées en France, qui viennent rarement lui rendre visite. Il se raconte qu'elle a longtemps été la maîtresse d'un homme « très haut placé ». Elle-même ne fait pas mystère de la façon dont elle a conduit sa vie. Elle déclare à qui veut l'entendre qu'elle ne se voit pas jouer le rôle de la femme prude, vertueuse et bigote, à l'image de la plupart des femmes de son âge. Celles qui se croient, l'heure des comptes approchant, précise-t-elle avec une franchise brutale, obligées de virer leur cuti par peur de représailles dans l'au-delà.

Même si c'est moi qui ai rendu publiques ces lettres, qui les ai soumises au jugement impitoyable de Sonia et au bon sens de Nej, j'ai parfois des scrupules à la lecture de certains passages. Ceux surtout où il évoque sa vie, ses ambitions, sa solitude, ses difficultés sentimentales mais aussi ses espérances. Néanmoins le contenu de

ces missives est si confus, si alambiqué, si lyrique que j'ai l'impression qu'il écrit pour se regarder dans la page, pour s'écouter bien plus que pour être entendu. Avec un sens de la dramatisation et du pathétique qui prête à sourire plutôt qu'il n'émeut.

Il me dit qu'il n'a jamais cessé de penser à moi pendant toutes ces années. Il revient sur notre passé commun à la fac. Il me rappelle des instants qui, j'en suis sûre, n'ont existé que dans son imagination. Il me dit qu'il ne peut pas supporter l'idée que j'appartienne à un autre. Il jure qu'il serait prêt à mourir pour moi. Il me raconte ses journées. Il me reproche d'être cruelle, insensible puisque je passe chaque jour devant lui sans le voir, ou en faisant semblant de ne pas le voir. Oui, il est sincère et passionné, il le jure. Je suis dure et indifférente, conclut-il.

Ce serait donc ça l'amour ? Une longue suite de confessions, de lamentations, de suppliques et de reproches ?

Je n'ai pas envie de me mirer dans les yeux de cet homme qui se dit poète. Aucun de ses mots, aucune de ses envolées n'a réussi à éveiller en moi le désir d'en savoir plus. Pas même le plaisir pervers de se savoir aimée et désirée par un homme auquel on ne donne aucune chance. Un homme qui s'obstine à croire qu'il peut réussir à obtenir ce qu'il attend, ce qu'il espère ou dit espérer en dépit des apparences.

Plus encore : quand il évoque Hizya, quand il reprend les métaphores du poème, je n'y vois qu'une tentative grotesque de m'émouvoir en même temps qu'un aveu de son incapacité à se hisser au niveau du poète.

Il m'arrive, certains soirs en sortant du salon, d'entrevoir sa silhouette mince et légèrement voûtée au milieu de la foule. Il se fait discret et ne cherche même pas à saisir mon regard. Il faudrait que j'aille vers lui, que je lui parle. C'est sans doute ce qu'il souhaite.

Mais le simple fait d'aller le trouver dans la rue me fait craindre, de sa part, des réactions sur lesquelles je n'aurais aucun contrôle.

Les conseils fusent.

« Dis-lui qu'il s'est décidé trop tard, que tu es avec quelqu'un d'autre, que tu es fiancée ! suggère l'une.

— Non, surtout pas avec ce type d'homme ! Il n'en sera que plus amoureux. C'est bien connu, les hommes ne s'accrochent qu'à ce qui leur échappe. C'est la jalousie qui entretient l'amour ! objecte l'autre.

— Pourquoi ne demanderais-tu pas à l'un de tes frères de venir te chercher un soir et d'aller le trouver pour s'expliquer avec lui ? »

propose Leïla, partisane de solutions plus radicales.

Salima m'encourage à lui répondre.

« Tant que tu ne dis rien, il se nourrit d'illusions. C'est ton silence qui alimente ses fantasmes. Une bonne explication, et tu passes à autre chose ! »

Nous avons, sur les conseils de Nej, tenté une première riposte. Une de ses lettres a été déchirée en mille morceaux. Nous avons laissé ces morceaux, reconnaissables bien sûr, en évidence sur le pas de la porte. Le lendemain matin, plus aucune trace de ces fragments ! Par contre, une autre enveloppe m'attendait à l'intérieur du salon.

Le soir même, j'ai traversé la rue. Il était debout, adossé à un des deux battants d'une porte d'immeuble. Juste en face du salon. Je l'ai salué. Sa surprise a été telle qu'il n'a même pas répondu à mon salut. Je lui ai remis une enveloppe que je n'avais pas fermée. Avant

qu'il ait pu réagir, j'avais déjà tourné les talons.

Dans l'enveloppe, un petit bout de papier sur lequel j'avais écrit ces mots : « *Merci de ne plus chercher à entrer en contact avec moi.* »

Rien de plus. Je n'avais pas signé.

Les jours suivants, plus aucune manifestation de sa présence. Plus de lettres. Plus personne sur le trottoir d'en face.

Je me sens libérée d'un grand poids.

Un matin, après avoir emprunté le long boulevard qui mène au salon, je sens une présence derrière moi. Cela m'arrive assez souvent.

Je ne me retourne pas. Je presse le pas. L'homme est toujours derrière moi. Je peux presque entendre son souffle. Je cherche des yeux une boutique où je pourrai m'engouffrer et attendre qu'il se lasse. Un magasin de vêtements pour femmes, de préférence. Cela suffit quelquefois à décourager les plus tenaces. Au bout de dix ou quinze minutes, j'en ressors.

C'est lui.

Il est là qui m'attend, devant la vitrine. Je fonce sur lui, bien décidée à lui parler cette fois. Avant même que j'aie pu ouvrir la bouche, il lève le bras d'un geste qui se veut apaisant. Il approche de moi un visage pâle et défait et d'une seule traite me déclare qu'il voulait me voir une dernière fois avant de partir pour le Sud, où il vient d'être muté sur sa demande.

« Je voulais dire adieu à mon rêve », déclame-t-il sur un ton emphatique avant de se détourner sans attendre ma réaction.

Il y avait quelque chose de si étriqué, de si peu naturel dans sa voix, dans son regard fuyant, dans sa façon de pencher la tête sur l'épaule droite, un geste qui, semblait-il, voulait implorer la pitié, que j'ai eu toutes les peines du monde à garder mon sérieux. Cruelle et insensible ! avait-il écrit.

« Tu ne regrettes rien, vraiment rien ? » me demande Sonia, toujours aussi perspicace.

Non, aucun regret.

C'est bien plus que cela. Une sorte de ressentiment qui m'oblige, par un retour sur moi-même, à reléguer Hizya, sa beauté, son histoire et ses amours dans les lieux qu'elle n'aurait jamais dû quitter : ceux où se déploient l'imagination et la verve d'un poète grisé par des mots.

Exit le poète.

Eh bien ! Comment tu l'as viré ! Sans pitié ! Sans ménagement ! Sans regret non plus ! Sans regrets ? Vraiment ?

Et voilà, tu l'as vécue, ton histoire d'amour avortée. Bien sûr, tu es soulagée d'avoir réussi à te débarrasser de cet amour encombrant. Mais bon, les lettres, les déclarations enflammées, les heures passées à espérer te voir, à espérer un regard, un signe... Tu ne peux pas d'empêcher d'être... comment dire, d'être flattée. Ça chatouille agréablement l'ego, non ? Et puis, aux yeux de tes copines, ça te donne un peu plus d'importance, n'est-ce pas ? C'est bien la preuve que tu n'es pas une laissée-pour-compte. Oui, tu peux susciter un grand amour ! Là ! Te voilà satisfaite ? Tu peux passer à autre chose maintenant.

Mais avant, il faudrait que tu t'interroges sur les vraies raisons de ton indifférence pour ce pauvre type. Tout en lui n'était qu'exagération, c'est ça ? Et puis, ce que tu sais des poètes à force de les fréquenter dans tes lectures, ça n'incite pas trop à envisager d'affronter l'épreuve du quotidien. Il est dur, le choc du contact avec la réalité.

En plus, il n'était pas beau, c'est vrai. Pourtant ça ne faisait pas partie de tes exigences, non ? Mais ça compte, même si tu ne veux pas le reconnaître. Peut-être bien que si... s'il avait été plus... Oui, c'est vrai, Riyad a beaucoup plus d'allure, même s'il a un nez... un nez un peu encombrant pour son visage. Et puis, il a les pieds bien sur terre. Tu as pu t'en rendre compte dès votre première discussion, quand il t'a fait visiter son magasin. Et même si la poésie et lui... Tu n'as même pas osé aborder ce sujet. Il en penserait quoi ?

Mais inutile de te poser ou de lui poser la question ; maintenant tu es guérie, non ?

Le jour va se lever.

Blottie dans un coin de la terrasse, enveloppée dans une couverture, je guette l'apparition du soleil. Les nuages se concentrent à l'endroit où, précisément, il tente une percée. Tout autour, des traînées roses et violettes se déploient en écharpes de plus en plus translucides. Les lumières de la ville frangée d'un halo de brume s'éteignent, les unes après les autres.

Loin, là-bas, du côté du port, des mouettes lancent leurs cris de ralliement avant d'effectuer un vol de reconnaissance par-dessus les toits.

La nuit n'a été qu'un prétexte pour les rêves. Lassée de me retourner dans mon lit pour rappeler à moi le sommeil qui me fuyait, je me suis levée. Silencieusement, je me suis glissée hors du lit. J'ai enfilé un gilet, ramassé une petite couverture qui gisait par terre près de Kahina puis, sur la pointe de pieds, je suis sortie de la chambre. J'ai gravi les marches qui mènent à la terrasse en retenant mon souffle.

En la maintenant des deux mains pour atténuer le grincement des gonds, j'ai entrouvert la porte sur la lumière naissante qui baigne de douceur les toits et les terrasses de la ville encore noyée de silence, assoupie.

Debout pendant un long moment au milieu de la terrasse, je me suis laissé assaillir par l'air humide et frais du petit matin.

J'ai dû rêver. Mais, comme si une immense vague était venue les engloutir, je n'ai plus aucun souvenir de mes rêves. Effacés ou terrés dans l'ombre la plus compacte de la nuit.

Cependant j'en garde, au plus vif du corps, une souffrance diffuse. Oui, c'est bien ça, une sensation presque douloureuse de manque.

Ah, ce corps ! Frémissant, avide, impatient, presque douloureux à force d'avoir à réprimer ses élans, effacer toute trace d'un quelconque désir. J'essaie de lutter, de rester sourde à ces appels, mais chaque pulsation de mon sang se fait impérieuse, comme pour m'intimer l'ordre de me laisser enfin aller, de cesser toute résistance.

Me laisser aller ? Vers où ?

Des images surgissent, qu'il m'est impossible de chasser. Du plus intime de mon être monte une rumeur inconnue dont les échos se propagent et creusent en moi le prélude d'un cri. Ou d'une plainte.

Le mot. LE MOT vient se ficher en moi, avec une violence telle qu'il me semble recevoir une flèche décochée par un archer invisible.

Mais oui, le MAL est là ! Où ? En moi ! Il est là, oui, là, niché à la racine de mon être femme. Il est en moi, il est en nous, en chacune d'entre nous.

Et soudain, comme attiré par la lumière noire de ce mot, se dresse devant moi un grouillement, une multitude d'hommes et de femmes. Ils avancent vers moi, pareils à une interminable procession de fantômes.

Ils sont là. Ils sont tous là.

Ils paradent. Ils me scrutent. Ils m'interpellent.

En tête, les mères. Les mères qui, d'un pas décidé, parcourent les allées de l'enfance, à l'affût, surveillant, réprimant, grondant, empêchant, condamnant, punissant, prohibant, sans jamais se retourner sur leur propre enfance. Elles avancent, précédées de leurs mères – celles qui les ont réprimées, surveillées, punies et dressées à obéir, à se soumettre sans jamais songer à mettre en doute les commandements qui consacrent la prééminence de l'homme sur la femme.

À leurs côtés, les pères. Le visage austère. Droits et silencieux. Long cortège d'hommes portant haut leur virilité. Silencieux, mais vigilants.

Derrière eux mais très proches, les frères. Plus agités que les pères, mais tout aussi vigilants. Ils sont là, le regard inquisiteur, prêts à en découdre à la moindre alerte, au moindre soupçon. On entend même parmi eux des cris, des invectives et des bruits d'altercations.

Voici maintenant, surgissant en rangs serrés des profondeurs de la nuit, les proches, amis et voisins. Le visage dissimulé derrière des masques souriants, ils s'approchent, ils flairent, ils reniflent, ils chuchotent, ils ricanent, ils s'exclament ; puis, dans un tumulte grandissant, ils s'éloignent, laissant derrière eux des traces noirâtres et fétides, dont l'odeur tenace persiste longtemps après leur passage.

Parmi eux, des femmes, beaucoup de femmes.

Et pour fermer le ban, une armée d'hommes en blanc. Une armée en ordre impeccable. Ils semblent parfaitement entraînés à la discipline.

Ils ne discutent pas, ils hurlent / une deux / Ils invectivent / une deux / Ils n'expliquent pas, ils apostrophent / une deux / Ils ne conseillent pas, ils somment / une deux / Ils fustigent / une deux / Ils menacent / une deux / Ils me désignent du doigt / une deux /

M'offrent en pâture à la vindicte collective / une deux / Lancent des imprécations / une deux / Des anathèmes / une deux / Des condamnations / Stop.

Même si les participants à cette sinistre parade ne sont que des ombres, même si leurs paroles sont indistinctes, je les perçois. Je les entends. Je les comprends. Je les reçois avec une telle violence que je me protège le ventre des deux bras, comme pour parer les coups.

C'est de moi qu'ils parlent. De moi et de toutes celles à qui on a appris, depuis toutes petites, que le mal est logé en elles.

C'est de moi qu'ils ont peur. Ils ont peur de nous. Ou, et l'idée me vient brusquement, d'eux-mêmes.

Je voudrais tellement savoir pourquoi. Savoir de quoi se nourrit cette peur venue du fond des âges et qui semble croître sans cesse pour déferler sur le monde.

La seule chose que je sais depuis toujours, c'est que cette petite chose-là, tiède et palpitante entre mes cuisses, est, pour tous ceux qui viennent de défiler sous mes yeux fermés, plus précieuse que ma vie même.

Vite ! Il faut, il faut chasser les pensées impures.

Il faudrait oublier que j'ai un corps. Un corps qui s'émeut, qui vibre parfois. Un corps qui attend... sans trop savoir ce qu'il attend.

Le jour s'est levé. Un peu plus haut dans le ciel d'un bleu profond à présent, le soleil encore cerné de fragments de nuit dépose sur les eaux des reflets tremblés, à peine teintés de rouge. La ville s'éveille.

Soudain, d'une maison voisine, surgit un long cri de femme. Un seul. Un cri d'une stridence qui inscrit comme une longue balafre dans le jour naissant. Les oiseaux effarouchés s'éloignent à tire-d'aile.

La couverture dans laquelle je me suis enveloppée a glissé de mes épaules. Elle gît en corolle autour de moi. Je ne pense pas à la relever, à la ramener sur moi. Je tremble de tout mon corps. J'ai froid.

Ce cri.

C'était comme si elle, cette femme inconnue, invisible, venait de se lier à moi par ce cri qui répercute l'écho de ma propre voix.

Pareil à un claquement de fouet, ce cri a balayé les ombres qui m'ont contrainte à leur céder une part de ma solitude.

Encore un rêve érotique ! Un rêve très érotique ! Quoi ? Le mot te gêne ? Ce serait mal ? Mal de revivre ce rêve, ou mal de l'avoir fait ? C'est pourtant toi qui appelais de toutes tes lèvres les baisers de cet homme que tu avais suivi dans un paysage glacé puis dans une oasis, sous les palmiers, bien sûr, puis au bord d'un fleuve, ou d'un lac, ou d'un oued. Et nue dans ses bras... et nue, oui, nue... c'est la... la... la jouissance qui t'a réveillée.

Quelque chose de nouveau, de... de délicieux qui se répandait dans tout ton corps. Jou-is-sance. Du verbe Jouir . Prendre plaisir. Prendre du plaisir à. Ce plaisir que tu préfères diluer dans une expression moins compromettante : une souffrance diffuse, dis-tu. Où est le mal ? Tu as joui dans ton sommeil. Ça doit arriver à d'autres ! Serait-on responsables, ou coupables, même de nos rêves ?

Tu ne l'as pas poussé, ce cri que tu retiens. Tu ne veux pas qu'on sache. Qu'on puisse entrevoir dans la stridence de ce cri d'autres vertiges, d'autres reniements. Ils sont dans ta tête, les barreaux.

Reste à savoir pourquoi, depuis quelque temps, presque chaque nuit tu te retrouves en zone interdite ! C'est seulement l'effet Sayed et Hizya ? Tu crois ?

Il est très probable que mon père et ma mère ont eu peur. Ma mère surtout. Peur de ce qu'ils pressentaient en moi. Il paraît que toute petite je pouvais boudier pendant des jours entiers si je me jugeais injustement punie. Je ne pleurais jamais. Pas même lorsque j'étais frappée. Ce qui avait le don d'énerver un peu plus mon père. J'étais donc une fillette qui ne réagissait pas comme les petites filles de son âge et de sa condition. Qui ne voulait pas rentrer dans le rang, même quand on l'y poussait à grands coups de pied.

Ils ont eu peur. Ils devaient sans doute pressentir que mon goût de la solitude et de la rêverie pourrait me permettre d'entrevoir un autre

monde. Tout autre que celui auquel ils voulaient m'ancrer solidement. De gré ou de force.

Combien de fois ai-je entendu cette plaisanterie qui aujourd'hui ne fait plus rire personne : « Hizya est tellement grande qu'elle a la tête dans les nuages ! » Des nuages auxquels, enfant, je m'accrochais de toutes mes forces, espérant qu'ils allaient m'emporter loin, loin, loin... Souvent, des gifles m'ont ramenée sur terre.

Je me demande souvent ce qui fait qu'un enfant marque très vite sa différence. Une différence qui ne tient ni aux caractéristiques physiques ni à aucun vice de conformation. La différence est-elle là, invisible mais présente, dès la naissance ou presque, ou bien naît-elle du regard que les autres posent sur nous ? Ou encore de la part d'amour qui nous est réservée ? À qui poser ces questions ? Je n'ai jamais rencontré personne qui aurait pu les entendre. Et encore moins y répondre.

Il y a peut-être un début d'explication. Sous toutes réserves.

Récit de la version maternelle.

J'avais treize ans quand j'ai surpris un jour une conversation entre ma mère et deux ou trois de ses amies. Ayant épuisé leurs sujets de prédilection, à savoir les maris et la belle-famille, elles étaient passées au chapitre suivant, les enfants. Ma mère ne savait pas que j'étais assise sur une marche d'escalier, tout près de la pièce où elles se tenaient. J'ai soudain entendu mon nom. Ma mère parlait de moi.

Elle racontait à ses amies qu'elle était souvent déconcertée par les réactions de cette enfant si taciturne. Qu'elle était perturbée par ses silences. Par son goût, inquiétant et précoce, du secret. Une façon de s'exclure de la vie familiale. Une retraite délibérée qui pouvait se prolonger longtemps. Jusqu'au jour où elle seule décidait d'y mettre fin.

C'était mon portrait. Un portrait assez exact, je dois le reconnaître.

C'était aussi l'aveu de son impuissance. De l'inutilité de ses mots. De ses remontrances.

Quelque chose en moi se refusait, se refuse à toute intrusion, à tout partage. Une part inconnue, inaccessible. C'est cette part inconnue, donc incontrôlable qui l'inquiète.

Et puis les comparaisons. Il faut bien. Pour se rassurer sans doute.

« Elle est tellement différente de sa jeune sœur Kahina ! Pourtant, elles ont été portées par le même ventre. Kahina est sociable, enjouée. Kahina est toujours à l'affût d'un bon mot. Prête à rendre service à tout le monde. Spontanément. Sans même qu'on la sollicite. Bien sûr, elle aussi a son caractère. Hizya est tellement différente ! Même de ses cousines. Si obéissantes. Si adaptées à leur milieu. Pas compliquées. Avec les pieds bien sur terre. Ma belle-mère, que Dieu ait son âme, aurait dit qu'elle est comme un poisson qu'on aurait enduit de savon. Insaisissable ! »

Je me souviens de cette expression. C'est aussi ce que disait précisément ma grand-mère de sa belle-fille, c'est-à-dire ma mère.

Une façon subtile de compléter mon portrait.

Tout cela méritait bien une explication.

L'explication donnée par ma mère était la suivante : d'après ses calculs, il lui semblait bien que la petite en question, moi, avait été conçue, elle s'en souvenait encore, le jour de l'assassinat du président Boudiaf, le 29 juin 1992 – j'ai vérifié depuis l'exactitude de la date.

Ce soir-là, le père est rentré à la maison fou de rage et de douleur. On venait d'exécuter l'un de ses héros. L'un des artisans du déclenchement de la lutte armée. L'un des neuf chefs historiques de la révolution.

« Et comme tous les hommes – je n’ai pas besoin de vous faire un dessin, racontait-elle sous les rires complices des autres femmes ; au milieu de la nuit, il a expulsé sa colère et noyé son chagrin dans le seul réceptacle qui était à sa portée et pouvait l’accueillir ! Je me suis levée pour me laver, comme d’habitude. Et... Hizya est née neuf mois plus tard, presque jour pour jour. Presque huit ans après celui que je croyais être mon dernier enfant ! Dieu, qu’Il en soit remercié, a exaucé ce jour-là mes prières. Des prières qu’Il n’avait pas entendues pendant toutes les années précédentes. Comme s’Il avait voulu, ce jour-là précisément, faire contrepoids au malheur que nous venions de vivre ! » a-t-elle conclu dans un soupir.

Je ne sais pas trop pourquoi, bien longtemps après avoir surpris cette conversation, les paroles de ma mère me sont brusquement revenues en mémoire. C’était en cours de chimie, au lycée. Le professeur était en train de faire une expérience qui consistait à mélanger deux produits pour provoquer une combustion.

Si, alors, je n’avais pas bien compris pourquoi ma mère disait s’être lavée tout de suite après ce rapport avec son époux, en revanche les mots « chagrin », « rage », « douleur » ont immédiatement fait leur chemin en moi. J’ignore toujours si ma mère racontait cette anecdote pour s’exonérer de toute responsabilité ou de toute faute dans mon éducation.

Peut-être voulait-elle simplement alimenter les nombreuses croyances ancestrales et les superstitions – revues et augmentées au goût du jour par de nouvelles prescriptions religieuses – sur les précautions à prendre au moment de la conception d’un enfant, durant la grossesse et pendant l’accouchement.

Le résultat est là. Bien là.

J’aurais donc été conçue un jour de deuil et de colère.

Quelle démonstration ! Tu crois vraiment avoir dénoué le fil ? Ce n’est que le premier nœud de l’écheveau. Toi aussi tu penses t’en tirer à bon compte. Vous voyez ?

Encore une fois, ce n'est pas de ma faute si je suis comme ça. J'y suis pour rien ! Facile ! Trop facile !

Et cette habitude d'écouter aux portes. Toujours à l'affût. Dire que tu reproches à ta mère de vous surveiller, de vous espionner ! Tu dis que c'était pour mieux connaître ceux qui vivaient avec toi. Belle excuse ! Petite fille désobéissante (tu préférerais qu'on dise rebelle, ce serait plus classe, n'est-ce pas ?), tu en as surpris des conversations qui ne t'étaient pas destinées ! Et tu les as écoutées jusqu'au bout. Ton apprentissage, dis-tu ? Tu oublies d'ajouter « douloureux ». Un apprentissage douloureux. Tu sais très bien qu'écouter aux portes peut faire mal. Et pas qu'aux oreilles. Tu n'as jamais pu déloger certains mots et certaines images de ta mémoire. Ça t'apprendra !

Le jour où ton père, fou de douleur, n'a rien trouvé de mieux à faire que se retourner vers sa femme, ou se mettre sur sa femme si tu préfères. Non ? Ça te choque ? Il ne faut pas le dire comme ça ?

Mais quand tu as entendu ta mère le raconter à ses amies, tu as aussi été choquée – non, dégoûtée. C'est le mot qui te vient à l'esprit quand tu penses à « ça ». Oui, tellement dégoûtée que tu as tout fait pour oublier. Mais ça revenait tout le temps.

Cette scène racontée par la mère, tu n'as pas pu en effacer le moindre détail. Une impression indélébile. La colère du père, la nuit, le lit, la mère couchée qui se laisse faire, quoi au juste, tu ne savais pas encore... puis qui se lève pour se laver, comme si c'était sale, comme si tu étais sale. Là, c'est dit !

Tu te souviens aussi des rires complices des femmes, de l'obscurité de la cage d'escalier où tu étais cachée et du maigre rayon de soleil qui te taquinait les pieds. De ce que tu avais ressenti à ce moment-là. Tu as revécu mille fois cette scène comme si tu étais déjà là, déjà présente, dans un coin de la chambre, cette nuit-là.

Peut-être que tous les enfants rêvent de ça. Savoir où et quand ils ont été conçus. Tu as une longueur d'avance. Dis-le-toi, ne serait-ce

que pour faire passer la nausée.

M ais pourquoi ça ressurgit maintenant ? Voilà la vraie question. Et celle-là, tu pourrais essayer d'y répondre ! M ais non, tu préfères encore une fois te poser en victime des circonstances. Encore une fois.

Parce qu'il était connu pour ses dons de bricoleur et ne refusait jamais de rendre service à ses clients, mon père s'est d'abord converti, par la force des choses, en réparateur d'appareils électriques en tout genre.

Après avoir hérité de dizaines d'objets déposés pour une hypothétique réparation et que les propriétaires oublièrent volontairement chez lui, il a dû se résoudre à s'en débarrasser pour tenter de reprendre son activité de cordonnier. Il s'est très vite retrouvé en possession de vieilles machines à écrire, d'appareils photo très anciens, de plusieurs téléphones à manivelle, de postes TSF, de tourne-disques, de postes transistor, de phonographes... et même d'un gramophone à pavillon de fonte.

C'est ainsi qu'il est devenu brocanteur.

Il est aujourd'hui le receleur de la mémoire des temps anciens.

Il vit dans un espace minuscule et sombre, encombré d'objets hétéroclites, reliques d'un passé dont personne ici ne tient à garder trace, et que les touristes viennent découvrir avec admiration et curiosité. Il n'a même pas besoin d'aller à la recherche de ces objets !

Tous les habitants du quartier qui veulent se débarrasser de leurs vieilleries viennent les déposer chez lui. Et chacun y trouve son compte. Pas question cependant qu'il entrepose à la maison le surplus d'articles à sa disposition ! Grand sujet de discorde entre ma mère et lui.

« Je n'ai pas à choisir entre mites et termites ! », clame-t-elle avec une détermination étonnante et peu habituelle chez elle, à chaque tentative du père de stocker l'un ou l'autre de ces objets quelque part dans la maison.

Voilà pourquoi il accumule autour de lui des vieux couscoussiers en cuivre, des poteries très anciennes, noirâtres et culottées à force d'avoir servi pendant des générations, des chaudrons, des quinquets à huile et à pétrole, des chandeliers, des théières en cuivre ciselé aux formes généreuses, des aiguères, des cassolettes, des plateaux lourds et finement ciselés. On trouve aussi chez lui des tentures et des tapis de haute laine, vestiges de plus en plus rares d'un savoir-faire ancien, aujourd'hui disparu. Le tout mis au rebut par certains habitants du quartier parce que trop difficile à entretenir, parce qu'inutile à l'ère de l'électricité et de l'eau courante.

Ces objets excitent à présent la convoitise des antiquaires installés dans les beaux quartiers sur les hauteurs de la ville. Beaucoup viennent se fournir chez lui pour revendre certaines de leurs trouvailles à des prix dix à vingt fois supérieurs à ceux qu'il pratique.

Ma mère elle-même a résolument tourné le dos à tous ces objets du passé, synonymes pour elle de surcroît de travail et de sujétion.

Elle évoque souvent la corvée qu'elle détestait le plus : le nettoyage des cuivres à la cendre de bois. Surtout les plateaux qu'il fallait frotter jusqu'à épuisement.

« Ah, vous en avez de la chance, vous les jeunes ! Vous ne connaîtrez jamais ça ! » dit-elle en soupirant.

Ma mère est donc entrée de plain-pied dans la modernité le jour où elle a troqué ses plateaux de cuivre (en les refilant au père) contre des plateaux en plastique coloré ou en inox cent pour cent inaltérable.

Jour mémorable également que celui où la cuisinière à gaz a fait son apparition dans la cuisine, remplaçant le réchaud sur trépied qui

reprend du service uniquement les jours de fête. De plus, depuis qu'elle a découvert avec ravissement les qualités d'un batteur électrique que l'une de ses sœurs lui a offert, elle est devenue adepte d'appareils électroménagers de plus en plus sophistiqués. C'est sa seule marotte. Elle les achète avec ses économies. Souvent en cachette de son mari. Elle les range soigneusement dans un placard en interdisant à quiconque d'y toucher, de peur qu'on les détraque ! En somme, elle a pris le chemin inverse de celui de mon père, devenu aujourd'hui gardien du passé.

« Il faut vivre avec son temps », se justifie-t-elle après chacun de ses achats.

Une maxime qui ne concerne que ses précieux appareils et qui ne saurait s'appliquer à ses filles. L'idée ne l'effleure même pas.

Intéressante, très intéressante, cette façon que tu as de présenter les choses. En somme, il arrive parfois que l'on s'écarte d'un chemin qu'on croit déjà tout tracé.

C'est bien ça, non ? Ton père s'est laissé envahir, occuper, déborder. Sans réagir. Comme dans sa vie familiale. Obligé de se reconverter. D'abandonner ce qui de toute évidence était ou devait être une vocation. Pour un fils de cordonnier, quoi de plus évident ? Une vocation reçue en héritage. Oui, oui, une vocation, ça ne s'hérite pas.

M ais qui te dit qu'il aurait aimé être toute sa vie réparateur de chaussures, raccommodeur de semelles ?

Ta mère, elle, a succombé à l'attrait de la modernité. Tu ne trouves pas que c'est quand même assez significatif ?

M ais qu'est-ce que tu veux prouver ? Il faudrait que tu pousses ton analyse un peu plus loin. Plus loin que la simple présentation des faits. Vas-y, essaie.

On commence par ton père. Il se retranche dans le passé. Ça, au moins, tu en es sûre. On n'y revient pas. Mais surtout, surtout – et ne va pas le lui dire, tu risquerais gros – ce sont pour la plupart des objets hérités de la colonisation qui constituent l'essentiel de son gagne-pain aujourd'hui. Quelle ironie !

Et ta mère ? C'est un peu plus compliqué. Va, va jusqu'au bout de tes pensées. Ta mère se rend bien compte qu'être moderne présente des avantages certains.

Indéniables. Mais en même temps, elle enferme dans un placard tout ce qui témoigne de cette modernité. Comme si tout cela n'était pas pour elle... et encore moins pour vous. À toi d'en tirer les conclusions.

Riyad.

Histoire de sa vie.

« Je suis l'aîné de la famille, et l'unique garçon. J'ai trois sœurs. Trois sœurs qui n'ont pas connu, ou presque pas connu, leur père. Il est parti en France en 1989, quelques mois avant la naissance de la dernière de ses filles.

» Depuis qu'il a mis les pieds sur le sol français, mon père n'a plus jamais donné signe de vie. Disparu corps et biens.

» Il est resté introuvable malgré les recherches entreprises auprès des ambassades d'Algérie et de France, et des consulats des deux pays. Mes sœurs et moi avons été élevés par ma mère. Nous avons dû revenir dans la maison de ses parents parce qu'elle ne pouvait plus assurer notre subsistance.

» Ma mère s'est vu contrainte d'accepter un emploi à mi-temps de femme de ménage dans une administration, en échange d'un salaire dérisoire.

» Pour ce travail, on lui a laissé la possibilité de choisir elle-même ses horaires : commencer son travail à six heures du matin ou à six heures du soir, après le départ des autres employés. Sortir à six heures du matin, c'était nous laisser nous réveiller et nous préparer seuls pour aller à l'école. Nettoyer les locaux à six heures du soir, c'était affronter l'insécurité et la peur en ces années de terrorisme. Et je n'étais même pas assez grand pour l'accompagner, la protéger !

» Un jour, nous avons reçu une lettre. C'était une convocation. On nous demandait de nous présenter à l'ambassade du Royaume-Uni à Alger dans les plus brefs délais. Nous avons d'abord cru à une erreur, une homonymie. C'était en 2010, j'avais vingt-sept ans.

J'avais quitté le lycée en terminale quelques années plus tôt. Je venais tout juste de trouver un travail d'agent de sécurité dans une entreprise privée.

» Nous nous y sommes rendus, ma mère et moi. Nous avons été reçus par un employé de l'ambassade qui nous a informés du décès de mon père. Il était mort depuis plus d'un an. Une nouvelle qui ne nous a pas vraiment émus. Ni ma mère ni moi n'avons pensé à demander dans quelles circonstances.

» Par contre, la suite des révélations de cet homme nous a profondément secoués. Si nous avons été convoqués, c'est parce nous étions les héritiers qu'un notaire anglais recherchait depuis le décès de cet homme. Héritiers d'un père qui nous avait abandonnés depuis plus de vingt ans, sans jamais chercher à savoir ce que nous devenions.

» Nous avons enfin compris pourquoi les recherches menées en France n'avaient pas abouti. Mon père s'était installé en Angleterre, dans la banlieue de Londres. Cela faisait près de dix-huit ans qu'il avait épousé une Pakistanaise, un peu plus âgée que lui. Ils avaient acheté une maison. Ils tenaient un magasin de produits artisanaux fabriqués en Asie. Ils n'ont pas eu d'enfant. Elle est décédée deux ans avant lui. Quand mon père est mort, on a retrouvé des papiers

dans sa maison. Entre autres, son premier livret de famille qu'il avait emmené avec lui.

» Et voilà comment je me suis retrouvé à Londres un soir d'hiver. Dès mon arrivée, le notaire m'a remis la clé de la maison. J'ai passé ma première nuit à l'étranger dans le lit poussiéreux d'un père que j'avais à peine connu. Une nuit étrange, pleine de cauchemars, je m'en souviens encore.

» J'ai eu bien évidemment la tentation de m'y établir. De prendre la relève en rouvrant le magasin pour une quelconque activité commerciale. Sans l'avoir vraiment cherché, je réalisais le rêve de milliers d'Algériens ! Mais il y avait le visage de ma mère. Tout ce qu'elle avait fait pour nous, au mépris de sa santé. Ses maux de dos chroniques devenus invalidants. Mais aussi sa joie et les mots de bienvenue qu'elle prononce chaque fois que je passe la porte. Et surtout, surtout, je ne sais pas pourquoi, l'image obsédante de ses mains usées par les produits d'entretien.

» La suite est simple. Avec le produit de la vente de la maison et du magasin, une fois les frais et droits de succession prélevés, il nous est resté suffisamment d'argent pour acquérir une maison à Blida. Pour ma mère. J'ai pu acheter un fonds de commerce à Alger et me fournir en produits électroménagers. Et j'ai même un petit appartement au-dessus de mon local commercial. Mes sœurs ont eu de quoi se marier honorablement et s'installer dans leur nouvelle vie.

»

Cicatrices profondes de l'enfance. Le départ d'un père, l'abandon inexpliqué. Les silences qui ont entouré les circonstances et les raisons de ce départ. La sensation d'être des intrus, des bouches de plus à nourrir dans la maison des grands-parents, confrontés eux aussi à la misère. Les rappels incessants de leur condition d'assistés. La détresse de la mère et ses larmes à fleur de paupière. Ses mains.

Rongées. Usées. Sa mise sous tutelle par tous les autres membres de la famille.

Il faut pouvoir vivre avec ça.

J'imagine souvent cette mère courage.

Je lui prête les traits de femmes que je connais. Ceux de Saléha notre voisine, par exemple. Une veuve qui a dû elle aussi élever seule ses enfants. Avec un travail acharné, qui n'était au départ qu'une activité informelle de subsistance. Avec la rage de s'en sortir.

D'autres encore, innombrables, anonymes. Dont la volonté et les capacités d'endurance forcent le respect et bousculent des représentations millénaires. Des femmes armées de leur seule volonté, qui ont voulu forcer le destin. Et qui y ont réussi.

Je n'ai, le plus souvent, aucun souvenir de mes rêves.

Dès que j'ouvre les yeux, il n'en subsiste plus que des sensations fugitives. Des images aussi brèves que des flashes qui s'effacent dès que je veux les rappeler à moi. Comme si la matière impalpable et évanescence dont ils sont faits ne pouvait s'accommoder de la brutalité de la lumière.

Il arrive pourtant que certains matins au réveil surgissent, précises et troublantes, des séquences qui me poursuivent et s'accrochent aux replis du jour.

Dans ce rêve, tout était sombre. Mais je savais, par une intime conviction, que l'obscurité allait bientôt céder sous la poussée de la lumière du jour.

Je marchais. Mes pieds nus s'enfonçaient dans le sable. Je n'entendais de la mer qu'un grondement très proche.

Un homme, près de moi, avançait du même pas.

Sa présence à mes côtés ne paraissait ni anormale ni dérangement.

Il était là.

Dans l'aube naissante, je ne distinguais pas les traits de son visage. Je ne cherchais même pas à savoir qui il était.

Nous marchions en silence, très proches l'un de l'autre. À nous toucher presque.

Tout en avançant, je me retournai. Je voulais voir les empreintes de nos pas sur le sable. Je ne vis rien. Il n'y avait aucune trace.

Peut-être ont-elles été effacées par les vagues, me dis-je.

Au même moment, mes pieds ne rencontrèrent que la résistance d'une surface dure et froide.

J'étais, nous étions sur une page. Une page blanche, en tous points semblable aux pages de mes cahiers d'écolière. Lignes noires.

Marge rouge en perpendiculaire parfaite, parfaitement droite, au bord de laquelle je me tenais. Une page encore vierge de toute écriture.

Une page, c'est une page bien sûr, me dis-je sans étonnement.

Les traces de nos pas sur la page étaient des taches d'encre.

C'était une encre couleur sépia, comme celle des écritures que l'on peut voir tracées au calame sur les tablettes de bois encore en usage dans les écoles coraniques.

Je décidai brusquement de revenir sur mes pas pour déchiffrer ces signes. Il me semblait que cela était essentiel. Je devais savoir.

L'homme qui était près de moi me saisit le bras. Il le serra fermement, sans mot dire, m'empêchant ainsi de refaire le chemin.

« ...

— Mais c'est ce qui est écrit, *mektoub*, criai-je, il faut, il faut que je sache !

— Ce qui est écrit, me dit-il, est devant toi, devant nous, là, regarde !
Mektoub, le destin ! »

J'eus beau regarder, écarquiller les yeux, je ne vis rien. Rien d'autre que les lignes tracées régulièrement.

La marge sur laquelle je me tenais était un fil rouge. Un fil si mince, si fragile que j'hésitai à avancer. Je savais cependant que je ne devais surtout pas m'en écarter, ne pas basculer sous peine de perdre l'équilibre et de sombrer. C'était une intuition si forte qu'elle supplantait à cet instant-là tout autre sentiment.

« ...

— Je ne vois rien ! m'écriai-je.

— Comment veux-tu voir, si tu n'ouvres pas les yeux ? »

Il me devançait maintenant. Et il croyait que je le suivais les yeux fermés. Il marchait à grands pas.

Où nous menait ce chemin parcouru à l'orée du jour ? Quelque chose de plus fort que moi, une force invisible, entravait mes pas.

Même au prix d'efforts considérables, je n'arrivais plus à mettre un pied devant l'autre.

Un vent violent, un grand souffle venu de la mer, puissant, salé, chargé des senteurs du grand large, me fit vaciller.

À bout de forces, je me laissai tomber sur la page, ou sur la plage.

Juste le temps de penser que le vent était si fort qu'il allait tourner la page et je me retrouvai soulevée, emportée. Comme si des ailes avaient soudain surgi des profondeurs les plus secrètes de mon corps.

En m'élevant, je fus traversée par une jubilation intense.

Je voyais. Oui, je voyais ce qui était inscrit sur la page.

La page était une partition et les traces étaient des notes. Des notes de musique.

Je m'éloignais de la marge qui peu à peu s'effaçait. Les traces d'encre étaient diluées par les vagues.

Et les notes, ensemble accordées, devenaient chant, un chant dont je n'eus aucun mal à reconnaître les premières mesures.

Riyad. Suite.

Nous.

J'ai encore du mal à penser ce Nous.

Nous allons au Salon du livre, aux Pins maritimes.

J'écoute un auteur en conférence. Il dit que la littérature est forcément le reflet de la société dans laquelle elle émerge. Il dit aussi qu'elle se fait l'écho, parfois malgré elle, des rêves, des frustrations, des cris des hommes et des femmes de cette société.

Plus loin, un autre écrivain dit que les graffiti sur les murs sont des messages, des cris d'amour ou de désespoir.

Je me promets d'être plus attentive aux mots inscrits par des mains, souvent malhabiles, sur les murs des maisons abandonnées de notre quartier. Je n'y voyais qu'obscénités et déclarations d'amour aux équipes de football. Mais peut-être que les obscénités sont aussi des cris de désespoir !

Avant de quitter le salon, Riyad m'offre une anthologie de poésie arabe.

Riyad m'emmène au bord de la mer. La vraie. Pas celle que l'on devine du haut des terrasses. Celle qui sent la mer et non le mazout, l'urine ou le poisson pourri.

Le froid, le vent, les vagues, les embruns n'ont pas raison de mon émerveillement.

Je me déchausse. Comme une enfant, une enfant en liberté provisoire, je cours pieds nus sur le sable. À l'endroit où les vagues se laissent mourir, à bout de souffle. Il s'amuse de me voir jouer à l'enfant.

Je me souviens d'un rêve que j'ai fait, il n'y a pas si longtemps.

Avant de rentrer, je me frotte longuement les pieds. Je secoue vigoureusement mes chaussures. Ma mère, avec ses antennes de détection, pourrait retrouver des traces de sable dans notre chambre.

Sur le chemin du retour, je raconte à Riyad comment ma grand-mère attendait ses fils lorsqu'ils rentraient trop tard. Elle se tenait debout derrière la porte d'entrée avec une savate ou une mule en plastique à la main. La seconde étant selon elle bien plus efficace pour les corrections. Pour savoir s'ils étaient allés se baigner sans autorisation, elle allait jusqu'à leur ôter leur tricot et passer la langue sur leur dos !

Riyad et moi échangeons de longues conversations au téléphone. Tous les soirs ou presque. Et lorsqu'il raccroche, je ne peux pas m'endormir tout de suite. Le lendemain quand je travaille, il m'arrive d'avoir du mal à garder les yeux ouverts. Sonia et Nej me couvrent du mieux qu'elles peuvent.

Salima me demande un jour : « Liza, tu ne serais pas amoureuse, toi, par hasard ? Depuis quelque temps, tu es tout le temps dans la lune ! »

Je ne veux pas me projeter plus loin que l'instant présent. Pas plus loin que le plaisir simple de l'instant présent. J'ai peur des mots définitifs. Je ne veux pas les entendre. Parce qu'il faudrait des réponses. Je ne suis pas prête à donner des réponses. Pas encore.

Quand Riyad parle, souvent, je me contente de l'écouter. Il se livre chaque jour davantage. C'est comme s'il se dépouillait peu à peu d'une multitude de couches protectrices. Il voudrait, je le sens, se découvrir à moi tel qu'il est. Ou tel qu'il veut se montrer à moi.

Anticipation sur des lendemains possibles ? Peut-être.

Moi, je n'ose pas me dévoiler. Lui dire qui je suis vraiment. Lui dire mes rêves. Mes révoltes, mes désirs et mes peurs.

Me reviennent constamment en mémoire les recommandations des femmes de mon entourage et de mes amies. Les mises en garde.

Ne jamais se confier à un homme. Ne jamais lui raconter « tout ce qu'on a sur le cœur ». Il pourrait s'en servir plus tard contre toi. Les exemples abondent. Unetelle qui, ingénuement, a fait part à son tout nouveau mari des dissensions internes qui régnaient au sein de sa propre famille, a dû supporter les sarcasmes et les allusions blessantes, non seulement de son époux, mais aussi et surtout de sa belle-famille. Et cela l'a menée au divorce ! Telle autre, qui a rapporté que son père buvait de l'alcool chez lui (circonstance aggravante !) s'est trouvée, depuis, dans l'obligation de rendre visite toute seule à ses parents, sous prétexte que son mari ne pouvait pas serrer la main d'un mécréant ni s'asseoir à la même table que lui.

Méfiance des femmes. Malgré moi, je n'arrive pas à avoir avec lui la spontanéité et l'insouciance qui pourraient apporter à nos conversations la légèreté, la liberté de ton qui leur manquent tant.

Ces mises en garde résonnent à mes oreilles chaque fois que je veux lui raconter des moments de ma vie, des anecdotes, même les plus insignifiantes, sur le comportement de mes frères, les obsessions de mon père, son effacement progressif dans le couple, sa dépendance croissante, la place de plus en plus prépondérante que tient ma mère à l'intérieur du foyer, et bien d'autres choses encore.

Attention ! Tout ce que tu diras sera retenu contre toi.

Déjà, déjà, se profilent les ombres.

La vraie question est : lequel d'entre vous a jeté son dévolu sur l'autre ? Toi qui as tout de suite vu, ou su, sans même lever la tête, que c'était Lui ? Ou lui qui devait chercher depuis quelque temps une fille posée, sérieuse, timide ? Parce qu'il ne faut pas te faire trop d'illusions, c'est l'image que tu donnes à tous ceux qui te croisent.

Et c'est sans doute la première impression qu'il a eue.

Et tu crois avoir eu de l'audace en lui répondant la première fois quand il t'a attendue, et pire encore, en lui donnant ton numéro de téléphone. Mais lui, du premier coup d'œil, il t'a évaluée, c'est sûr ! Maintenant tu peux dire que c'est le destin, Mektoub, qui l'a placé sur ton chemin. Et qui t'a placée sur son chemin. Tu vois ? on y vient, on y vient... ta mère, toujours...

Et puis... cette méfiance de l'homme, des hommes. Tu es définitivement, irrémédiablement marquée par ton milieu. Ça se passe de commentaires. De ce point de vue, ta mère peut dormir tranquille !

En fait, tu étais mûre. Tu n'attendais plus que quelqu'un vienne te cueillir.

Et si la belle Hizya n'était pas morte prématurément ?

Si elle avait vécu longtemps avec Sayed ? Le temps de porter des enfants, leurs enfants, lui ôtant ainsi l'exclusivité de son corps, de ses seins, de son sexe.

Si elle avait dû, pendant de longues années de vie commune, le servir, lui obéir, se plier à toutes ses exigences ?

Si sa beauté peu à peu s'était estompée ?

« *Sa joue, rose épanouie du matin,*

*Ses yeux de gazelle,
Sa bouche étincelante,
Sa poitrine de marbre,
Ses seins pareils à deux belles pommes
qu'on offre aux malades »*

Si tous ces attributs s'étaient fanés sous les assauts du temps ?

L'amour fou qui liait Sayed à Hizya aurait-il pu résister à ces assauts ?

On raconte encore qu'au e

VI siècle, l'un des auteurs des *Mu'allaqât*, le grand poète Antar Ibn Chadded, mit plusieurs fois en péril sa vie pour pouvoir épouser Abla, sa cousine bien-aimée. Il dut affronter les épreuves les plus terribles afin de relever les défis que lui avait lancés le père de la belle.

C'est pour elle que le poète plongé dans les abîmes du désespoir écrivit ces vers :

« Je suis accablé par la violence de l'amour

Mes entrailles sont déchirées

Et mes paupières abîmées

Par les larmes de sang

Dont elles sont incessamment remplies. »

Ce que j'ai appris, non sans étonnement, en lisant la suite de cette histoire d'amour qui a traversé les âges, c'est qu'il épousa ensuite de très nombreuses femmes dont il tomba amoureux au cours de

ses multiples aventures. Il eut des enfants d'elles. Abla, elle, sut se refuser à de très nombreux hommes qui la convoitaient follement.

Comment ? Les grandes histoires d'amour ne sont pas éternelles ? Un homme ayant aimé aussi passionnément, au point de mettre sa vie en danger, peut ensuite, une fois son désir assouvi, reléguer l'objet de cet amour dans le dossier « affaires classées » ? N'aurait-il pour dessein, en poursuivant la belle de ses larmes, de ses prières et de ses lamentations, que le moment de la possession ?

Tout cela pour un accouplement ? Alors, pourquoi tant de simagrées ?

Qu'est-ce qui te prend ? D'où vient cette subite lucidité ? Ta mère dirait : « Est-ce que tu t'es trempé les pieds dans l'eau froide, pour calmer tes ardeurs ? » Mais qu'est-ce qui t'a ouvert les yeux ? On sent bien que la question te préoccupe. L'avant et l'après.

C'est déjà ça ! Les premières fissures dans l'édifice. Et tu es bien placée pour savoir comment ça peut se terminer. L'amour ne dure pas toujours. Encore une autre révélation. On dirait l'innocent du village qui vient de découvrir le secret de l'Univers ! Tu voudrais peut-être qu'on applaudisse ? Mais bon, c'est la preuve que tu progresses. Encore un effort et tu arriveras... à ce que tu savais déjà ! Prends exemple sur ta copine Sonia, celle que tu admires tellement parce qu'elle appelle un chat un chat.

Alors, cet amour éternel, absolu, inoxydable, tu continues quand même à... à y croire ? Laisse tomber ! Regarde les hommes autour de toi, ça devrait te suffire. Passe maintenant aux choses pratiques. Pose les vraies questions. À Riyad, par exemple. Et vite, puisque ça te démange !

Le reste, mets-toi bien en tête que ce ne sont que des mots. Et rien d'autre. Rien de plus faux, de plus menteurs que les mots des poètes. Tu n'as qu'à voir le comportement quotidien des hommes qui se pâment en écoutant les rengaines des chansons populaires. Tu crois qu'il existe beaucoup d'hommes capables de dire des mots

pareils à leur femme ? Tu sais ce qu'il te faut imaginer ? Un poète assis à sa table, la plume à la main, cherchant le mot le plus juste, le plus beau pour décrire LA femme, et qui en même temps engueule la sienne parce que les enfants font trop de bruit, parce que sa chemise n'est pas repassée, parce qu'elle a pas répondu assez vite à son appel. C'est ça, la réalité. L'amour, si amour il y a, ne peut s'épanouir que dans l'interdit, dans la transgression.

Finalement, les jeunes ont bien raison d'écouter des chansons raï. Le raï que ton père déteste tant ! Les paroles crues, obscènes même, de ces chansons méprisées et interdites d'écoute dans les familles bien-pensantes, n'expriment rien d'autre que la vraie vision que les hommes ont de l'amour, de la vie. La vie dans sa crudité. Dans son obscénité. Elles clament haut et fort ce qui ne se dit pas. Ce qui ne doit surtout pas se dire.

Leur vie. Leurs désirs. C'est peut-être ce qui gêne ceux qui ont besoin comme toi qu'on enrobe la réalité de mots fleuris. « On ne cache pas la lumière du soleil avec un tamis. » Encore un des proverbes favoris de ta mère ! À méditer.

Ma mère est assise en tailleur sur une peau de mouton. Celle précisément que sortait chaque jour M'ani pour s'asseoir à la même place. Elle est assise dans la même posture qu'elle, adossée au soubassement d'une colonne dans un angle du patio. Ma grand-mère disait que c'était la meilleure place parce que le soleil s'y attardait en hiver.

Ma mère trie des lentilles. J'apporte un petit tabouret et m'assois auprès d'elle.

« Yemma, dis-moi, si tu avais pu choisir ta vie, qu'aurais-tu voulu faire ? »

Elle ne relève même pas la tête.

On pourrait croire qu'elle n'a pas entendu la question. Ou que l'activité à laquelle elle se livre requiert une si grande attention

qu'elle ne peut s'en laisser détourner.

Elle continue de trier les lentilles. Dans un mouvement rapide et régulier, ses doigts écartent par rangées successives les graines et traquent les petits cailloux et les débris végétaux qui s'y seraient indûment glissés.

Tout entière à sa tâche, elle fronce les sourcils. Elle doit sentir que je la dévisage. Son foulard a glissé. Ses cheveux teints au henné et séparés au milieu par une raie sont toujours aussi épais, aussi brillants. La tresse qu'elle refait chaque matin bat doucement au rythme d'une veine dans son cou. Un léger frémissement prend naissance à la commissure de ses lèvres, se perd de part et d'autre dans le pli de ses rides d'amertume, parcourt ses joues recouvertes d'un léger duvet, et vient mourir en risées à l'angle de ses paupières baissées.

Il y a en cet instant quelque chose en elle qui m'émeut. Une lassitude, une vulnérabilité masquée qui m'empêchent, comme toujours, de porter un jugement définitif à son égard.

« Yemma, dis-moi, si...

— J'ai pelé les oignons. Ils sont sur le potager, près de la cuisinière. Va les couper en fines lamelles et fais-les revenir dans la cocotte-minute, en attendant que je termine. Deux cuillères d'huile, pas plus ! »

Je me lève. Je vais dans la cuisine. Je surveille un instant les oignons. Je baisse le feu et je reviens m'asseoir près d'elle.

Pendant le long silence qui s'ensuit, je pense à une scène que Nej nous a récemment racontée. Une scène qui s'est déroulée pendant son mariage. Au moment où elle s'apprêtait à quitter la maison familiale. Le moment le plus douloureux et le plus émouvant de toute la cérémonie. Vêtue du burnous blanc des mariées et guidée par une de ses tantes, elle allait rejoindre le cortège nuptial qui l'attendait au bas de l'immeuble. Pendant qu'elle avançait sous les

you-you et les chants dans le désordre joyeux qui accompagne ces instants, elle a aperçu, réfugiée tout au fond du couloir, sa mère en larmes. Larmes d'émotion devant la solennité du moment ? Larmes de regret ?

Nej n'a pas eu le temps de se poser la question. Sa mère a fendu la foule de femmes qui s'empressaient autour d'elle pour la serrer dans ses bras, plus fort qu'elle ne l'avait jamais fait.

« Avec ma mère, c'était jusque-là des affrontements quotidiens. Nous nous lancions des mots très durs. Pourtant, nous n'avons jamais été aussi proches l'une de l'autre qu'à ce moment-là, au moment où je la quittais définitivement pour commencer une nouvelle vie, sans elle », a conclu Nej en essuyant une larme, elle aussi, à l'évocation de ce souvenir.

Yemma aura bientôt fini de trier les lentilles.

Elle n'a toujours pas levé les yeux.

Pourquoi lui avoir posé cette question ?

Peut-être parce ce que c'est une question que je me pose et plus particulièrement en ce moment, à laquelle je ne trouve pas encore de réponse. Je m'adresse à elle comme si je pouvais trouver auprès d'elle quelque écho à mes interrogations actuelles. Comme pour lui rappeler que c'est aussi fait pour ça, une mère. Non pas seulement pour espionner, pour suspecter, mais pour écouter. Pour comprendre.

Je sais bien qu'elle ne me répondra pas. Qu'elle ne s'épanchera jamais. Qu'elle ne me confiera jamais ses rêves d'adolescente née au sortir de la guerre. Mais a-t-elle seulement eu des rêves ?

Ma mère n'a jamais pu, n'a jamais su parler d'elle-même. Et surtout pas avec ses enfants. Il y a en elle une retenue, une sorte d'impossibilité ou d'incapacité à se laisser surprendre par l'inattendu,

le déraisonnable, les impromptus de la vie. Ancrée en elle, se cache une angoisse profonde pour tout ce qui peut la prendre au dépourvu.

Kahina est bien la seule qui parvient à entamer ses défenses, à lui soutirer parfois, à force d'insistance et de cajoleries, quelques détails sur sa vie d'avant – avant son mariage, avant ses enfants. J'ai pu aussi glaner quelques anecdotes çà et là en écoutant, parfois à son insu, des conversations qu'elle avait eues avec ses sœurs ou des amies. Des souvenirs d'enfance surtout, suffisamment imprécis pour me permettre d'imaginer à ma guise la petite fille qu'elle a été.

Mais si cette question m'est venue à l'esprit en cet instant, c'est aussi parce qu'en rentrant ce soir à la maison et en la voyant assise là, à la même place et dans la même posture que ma grand-mère, occupée à la même tâche, leurs deux silhouettes se sont superposées.

J'ai alors pensé à toutes celles qui les ont précédées, et que je n'ai pas connues. Elles ont sans doute occupé cette même place et accompli là, avec les mêmes gestes, ces menus travaux domestiques que l'on réserve chez nous aux femmes dont les forces commencent à décliner. En général après plus de quarante ans de bons et loyaux services rendus à la communauté familiale.

C'est vraisemblablement la future femme de Boumediene, le fils aîné – c'est dans cet ordre hiérarchique, encore immuable, que se transmet la fonction –, qui sera assise ici, à cette place, dans une trentaine ou une quarantaine d'années. Si l'édifice ne s'est pas écroulé auparavant. Les fondations sont de plus en plus fragilisées, et les intérieurs, dérobés aux regards mais entretenus par les femmes avec un soin jaloux, se délabrent sous les assauts du temps.

Ma question aurait-elle fait écho ? Se serait-elle frayé un chemin à travers les multiples couches protectrices sous lesquelles ma mère s'est mise à l'abri de toute tentation de laisser jaillir son être profond et qui en même temps interdisent tout accès à son intimité ?

Ma mère a quitté l'école à l'âge de douze ans. Elle savait à peu près lire, écrire et compter. Pour une fille, c'est bien suffisant, a décrété son père. Alors a commencé l'autre volet de son éducation.

Apprentissage assuré par sa mère. Objectif : la préparer à son rôle futur. Femme d'intérieur. Sa fonction essentielle.

A-t-elle pleuré le jour où son père lui a annoncé le début de sa réclusion ? A-t-elle essayé de le faire revenir sur sa décision ? L'a-t-

elle supplié ? A-t-elle tempêté ? Résisté ? Je ne le crois pas. Du moins, je l'imagine très mal tenant tête à son père. Je n'ai pas connu ce grand-père. Mais sa réputation de sévérité et d'intransigeance constitue l'essentiel des souvenirs de mes nombreuses tantes.

Qu'aurait-elle voulu faire, si elle avait eu la possibilité de choisir sa vie ?

Des études ? Exercer un métier ? Lequel ? Choisir celui qui partagerait sa vie ? Aller à la découverte du monde ? Chanter ?

Apprendre à jouer d'un instrument de musique ? Je n'énumère là que des projets que beaucoup de femmes de sa génération ont pu réaliser. Avec beaucoup plus d'enthousiasme et de brio que nous, sans doute parce qu'elles étaient portées par un élan qui est retombé depuis.

J'en vois défiler au salon, des femmes de son âge ! Affranchies. Libres dans leurs propos et dans leurs gestes. Parfois bien plus libres dans leur tête que beaucoup d'entre nous. Comme si elles avaient assimilé, jusque dans leur façon d'être au monde, les idées de liberté et d'émancipation féminine qui étaient au goût du jour pendant les années qui ont suivi l'indépendance. Et ce n'était pas une question de moyens matériels, puisque la plupart sont issues de familles modestes, tout comme ma mère.

Je repense alors à madame M., professeur en médecine. Elle a l'âge de ma mère. Elle est née et a grandi dans un village. Elle est aujourd'hui l'une des femmes les plus respectées de la profession,

nous a dit Salima. Elle a atteint un niveau que lui envieraient bien des hommes. Douée, sans doute. Mais qui étaient donc ses parents ?

Il y a peut-être aussi l'enfance, avec en toile de fond la guerre. Cette autre guerre que l'on appelle aujourd'hui la décennie noire.

La trame des jours transpercée par les détonations, les cris, les explosions.

Les nuits passées à guetter les bruits de pas qui pourraient s'arrêter devant notre porte.

Les hurlements des femmes accompagnant les cortèges funèbres. Parfois les you you.

Les histoires dignes des films d'épouvante les plus effrayants.

Et les premiers mots entendus, appris et répétés.

Mort. Cadavre. Égorgement. Exécution. Terroriste. Décapitation. Tête. Émir. Sang.

Ce mot aussi : « Klach ».

Je n'en connaissais le sens que parce mes frères et leurs amis en usaient souvent dans leurs jeux. Je me souviens que lorsque j'ai commencé à prononcer mes premiers mots, ils essayaient de me faire répéter « kalachnikov ».

« Hizya, dis, dis "kalachnikov" ! »

Ma façon de prononcer ce mot en mélangeant les syllabes les faisait hurler de rire !

Peur, malaise et grisaille de l'enfance.

Qui peut dire encore qu'enfance rime avec insouciance ?

Et puis très vite l'inconfort et les émois troubles d'une adolescence environnée d'interdits. Malgré tout, rebelle à toute domestication.

Une rébellion tout en silence et en retrait.

Alors que Kahina, depuis son plus jeune âge, ne rêve que de maquillage, coiffures à paillettes et robes de fête brodées de fils d'or ou d'argent, aujourd'hui encore, je refuse obstinément d'accompagner ma mère aux mariages ou autres fêtes où elle est conviée.

Ma mère... souvent au bord de la crise de nerfs. À cause de moi.

C'est pour elle, pour la rassurer un peu, qu'il m'arrive, certains jours où nous sommes seules à la maison, d'entraîner Kahina dans une danse. Un foulard noué autour des hanches, nous improvisons une chorégraphie fantaisiste, parfois endiablée, souvent burlesque. Des déhanchés, des ondulations, des mouvements d'épaules sur des musiques rythmées qui emplissent d'un désordre bruyant le patio ordinairement silencieux et bousculent l'ordre du jour.

Ma mère nous observe. Elle m'observe. Avec une expression faussement réprobatrice. Mais je sais bien qu'au fond d'elle-même, parce qu'elle est profondément convaincue des bienfaits de telles pratiques, elle considère ces explosions libératrices comme des séances d'exorcisme. Un peu à la façon des rituels anciens. Danses de transes auxquelles se livraient les femmes entre elles, il n'y a pas si longtemps encore. Avant que cette pratique, considérée comme hérétique, ne soit formellement prohibée par des diktats religieux.

Kahina elle-même en est consciente quand elle lui lance, au plus fort de la danse : « Yemma ! Fais chauffer le *bendir*¹² ! Apporte, apporte donc les voiles et jette-les sur nous ! N'oublie pas d'allumer le feu dans le *kanoun*¹³ pour faire brûler l'encens ! »

¹² Instrument à percussion.

¹³ Sorte de plat-brasero.

Elles dansent. Oublieuses de toutes les conventions, de toutes les chaînes, elles dansent pour libérer les démons qui sont en elles.

C'est ce que disent souvent les femmes. Entre elles.

Et elles dansent.

Tu n'as rien trouvé d'autre comme alibi que le ressassement du passé ? Toi aussi ? Ces évocations destinées... destinées à quoi ? À justifier ton incapacité à affronter le présent. Mais pas seulement. C'est peut-être un effet de l'article que tu as lu l'autre jour dans un magazine au salon. Les traumatismes liés à l'enfance. De quoi apporter de l'eau à ton moulin ! Et si tu tiens à parler du terrorisme et de ses effets secondaires, tu dois te rappeler qu'il y a toute une génération qui a vécu la même chose que toi. Toute une génération prise en otage, conditionnée par la violence subie, vue et vécue. Toute une génération privée d'enfance ou d'adolescence. Non, décidément, tu as rien d'exceptionnel.

On dirait que tu cherches sans arrêt des circonstances atténuantes. Il ne s'agit pas de comprendre comment et pourquoi tu es devenue celle que tu es. Mais de faire face à toi-même, d'assumer de n'être que ce que tu es. Il faut arrêter de jouer les incomprises, les pas-gâtées-par-le-sort !

Mais là, dès qu'il s'agit d'aller au fond des choses, il n'y a plus personne. Tu esquives. Comme d'habitude. C'est bien plus facile, plus commode de faire l'inventaire des obstacles que de chercher les moyens de les franchir.

Même quand tu dances, tu sais bien que tu n'es pas dans la danse. Il y a toujours, à l'intérieur de toi, tout à l'intérieur, cette autre qui se regarde danser. C'est aussi pour cette raison que tu ne veux pas aller aux mariages. Peur des regards. Peur de te donner en spectacle ! Peur du ridicule. De ce que disent ou pourraient dire les autres. Sans cesse à te demander ce qu'on pourrait penser de toi.

Il te faudra combien de temps encore pour comprendre que tu ne pourras te sentir libre, vraiment libre, que quand tu sauras te délivrer de la peur du jugement des autres, de la peur de ces regards ? Dis-toi bien qu'après tout, tu n'es pas le centre du monde !

À quel moment s'est produite la faille ?

À quel moment est survenu l'ébranlement, puis l'écroulement de toutes mes constructions illusoires ?

Je ne me souviens d'aucun événement notable.

Cela s'est fait sans doute à mon insu, en profondeur. Je n'en ai pas saisi les prémices.

Je me souviens seulement d'un soir où, en écoutant pour la énième fois la chanson consacrée à la légende de Hizya, j'ai éprouvé une exaspération si forte, si soudaine que je n'ai pas pu aller jusqu'au bout du poème. Une vraie colère m'a saisie. Contre moi-même d'abord. Contre mes emballements stériles et mes enfantillages.

Je me souviens très exactement des paroles qui ont provoqué cette colère :

« Lorsqu'elle balançait son corps avec grâce

Et faisait résonner ses khelkals

Ma raison s'égaraient

Un trouble profond envahissait mes sens. »

Pourquoi ai-je eu soudain l'impression que ces mots, telle une araignée, avaient tissé pour moi une toile avec des fils de soie si chatoyants, si gluants que je m'y étais laissé prendre ?

Étaient-ce les histoires, parfois sordides, que j'entends quotidiennement au salon et qui peu à peu frayent leur chemin dans ma conscience ?

Étaient-ce les regards concupiscent des hommes que je croise dans la rue, des regards chargés d'un désir si brutal, si direct, si malsain qu'ils me renvoient une image souillée de moi-même, une image dégradante, avilissante ? Loin, tellement loin des dithyrambes trompeurs qui servent de leurre aux jeunes filles en manque d'excitants.

N'ai-je pas passé du temps, trop de temps, à me comparer à ces femmes célébrées dans les poèmes ? À évaluer mes chances d'être un jour aimée, et comme elles célébrée ?

« Ce que les hommes évaluent, eux, dit à juste titre Sonia, ce sont tes seins, tes fesses, et le balancement de tes hanches quand tu marches devant eux. Tu n'as pas remarqué ce qui passe dans le regard des hommes, de tous les hommes sans distinction d'âge, quand il se laisse happer par une paire de fesses moulées dans un jean ? »

Bien sûr, j'éprouve moi aussi des désirs. Des désirs fugitifs, précis et troublants, qui me laissent parfois pantelante. Désirs dus sans doute à ce qu'on appelle pudiquement le tumulte des sens. Bien sûr, je connais des filles, et même des femmes, qui ont du mal à maîtriser les débordements d'une sensualité réprimée, voire niée. Laquelle d'entre elles ne frémirait pas si elle s'entendait dire, ou en les disant elle-même, ces mots de Qays à sa bien-aimée Leïla : « *Je suis désir, amour, tremblement et déchirure ?* »

Mais alors, comment faire ? Comment faire pour pouvoir supporter ou juguler tous ces élans ? Chut ! Chut ! Surtout ne rien dire. Ne rien laisser paraître. Et tant qu'on n'a rien dit, cela n'existe pas. Tout ne doit se passer que dans l'ombre, le silence et le secret ! Quoi ?

Qui a parlé de pratiques solitaires, de rapprochements fortuits et d'attouchements ? Allons, allons, ce ne sont que des égarements. Rien d'autre.

Me revient à l'instant le souvenir odieux et pénible, si pénible de cet homme qui, dans un bus surchargé, s'est collé contre moi le corps

agité de mouvements saccadés dont je n'ai pas pris tout de suite conscience dans la cohue. Ce n'est que lorsque j'ai senti une main se glisser sur ma taille et remonter jusque sous les aisselles, jusqu'à mes seins, que je me suis vivement arrachée à cette ignoble étreinte.

J'avais treize ans.

Dans une de ses lettres, Djamel, égrenant des souvenirs communs pour raviver en moi la mémoire des temps anciens, a évoqué le jour où un de nos professeurs d'espagnol m'avait dit, sur le ton de la plaisanterie, que je lui rappelais Frida Kahlo, une femme peintre mexicaine. Une remarque qui, sur le moment, m'avait fait rougir de confusion, avant même que je sache ce qui la motivait.

J'avais complètement oublié cette réflexion et ce qu'elle avait provoqué en moi.

Je me souviens maintenant de ma première réaction. Je m'étais alors précipitée à la bibliothèque de l'université. J'avais longtemps cherché à quoi pouvait ressembler cette femme dont je n'avais jamais entendu le nom.

Il faut dire qu'à l'époque, j'avais des sourcils très épais, qui se rejoignaient sur l'arête du nez. Je refusais obstinément, malgré les conseils de Kahina et les allusions de plus en plus directes de ma mère, de les épiler. J'étais persuadée que cela me donnait un « genre ».

Quelques recherches sommaires m'ont permis de découvrir ce jour-là dans un livre sur l'art mexicain du début du e XX siècle que ma

ressemblance avec cette femme s'arrêtait là. Déçue, je n'ai pas cherché à en savoir plus.

Depuis, je n'ai plus jamais repensé à Frida Kahlo. Et j'ai des sourcils fins, assez souvent débroussaillés par la pince attentive de Sonia.

Un arc parfaitement régulier.

Sonia a lu ce que disait Djamel sur cette femme qu'il présentait comme une artiste mexicaine d'exception. Curieuse de savoir elle aussi à quoi elle ressemblait, elle a fait des recherches sur Internet pour se renseigner. Par simple curiosité, m'a-t-elle dit.

Elle a d'abord découvert son visage. Son port de tête. Son regard. À la fois mystérieux et hautain. Ses sourcils fournis, pareils à des ailes d'alouette. Une femme reconnaissable entre toutes, qui peignait principalement des autoportraits où elle osait se montrer telle qu'elle était, telle qu'elle se voyait. Une femme libre. Essentiellement. Une femme dont on disait qu'elle était, en son temps, totalement réfractaire à la morale conventionnelle.

Je n'ai pas compris tout de suite pourquoi Sonia a eu un vrai coup de cœur pour cette artiste. Elle a imprimé plusieurs reproductions de ses œuvres.

Depuis, elle les apporte au salon et peut passer de longs moments à les détailler.

Sonia est véritablement fascinée. Il ne se passe pas de jour où elle ne parle pas du talent, de la vie et de la souffrance physique de Frida Kahlo. Des séquelles de ses accidents et de ses maladies, qui lui causaient une souffrance quotidienne. Une souffrance qui la broyait mais ne l'empêchait pas d'aller toujours plus loin dans ses audaces, dans son engagement et la fantaisie de sa création.

« Tu vois, me dit-elle un jour, cette femme avait toutes les raisons de se résigner. De passer son temps à se plaindre et à maudire sa destinée. Un peu comme moi. Rends-toi compte : une maladie invalidante, un physique pas très avantageux et un accident terrible dont elle est sortie handicapée à vie. Elle a quand même réussi à faire de son art sa principale raison d'être, et de l'exploration de son corps la source vive de sa peinture. En créant, dans et par la mise à nu et l'exposition de sa souffrance, elle naît et se voit naître ! Quand

je pense que je me sers moi aussi de pinceaux, j'ai presque honte !
»

Elle se tait un instant, les yeux rivés sur un tableau représentant l'artiste, le corps nu enserré dans un corset de fer et criblé de clous.

« Je me dis parfois que je saurais mieux me défendre contre une maladie, contre une douleur physique que contre l'acharnement de ceux qui prétendent savoir ce qui est le mieux pour moi... »

Je ne sais pas ce qui préoccupe Sonia en ce moment et lui fait tenir de tels propos. Et surtout, ce qui décolore sa voix d'ordinaire si vive, si déterminée. Une résignation inhabituelle se lit dans ses gestes aussi. Un peu comme si elle était découragée, ou dépassée par la distance qui la sépare de cette femme, ou par la distance qui la sépare de ses rêves.

J'ai l'impression que Frida Kahlo représente pour Sonia ce qu'a représenté pour moi Hizya. Une icône. Une personne à laquelle se rattachent des qualités que l'on voudrait posséder mais que l'on pense être hors d'atteinte. La part indispensable de rêve que toutes nous portons en nous.

Il existe cependant une grande différence entre Sonia et moi. Sonia est rompue à l'art d'affronter et de passer des obstacles.

C'est bien le point sur lequel insistait Djamel dans sa lettre. Avec une justesse étonnante. Frida Kahlo, rappelait-il, n'a jamais eu peur d'aller jusqu'au bout d'elle-même. Au mépris d'une incapacité physique et d'une douleur omniprésente et bien réelle, qu'elle a su sublimer.

Sonia saura trouver sa voie, cela ne fait aucun doute.

Quant à moi... non, décidément, je n'ai pas l'étoffe d'une héroïne.

J'ai crié. Mais curieusement, aucun son n'a franchi le seuil de mes lèvres. Un peu comme si autour de nous, tout s'était figé dans le

silence au moment précis où nos regards se sont croisés.

Il a été le premier à détourner les yeux. Mais nous sommes passés si près l'un de l'autre que nos bras se sont presque touchés.

Riyad ne s'était rendu compte de rien. Je crois même qu'il continuait à me parler, à me montrer deux arbres dont les troncs étaient si courbés que leur feuillage touchait presque terre. Cela faisait comme une arche ou une sorte de tunnel très bas, sous lequel un adulte ne pouvait passer que s'il se courbait à son tour. « C'est l'œuvre du vent, disait Riyad, le vent qui vient de la mer. Regarde ! Tous les arbres sont penchés dans la même direction. »

Il n'a pas vu Abdelkader qui arrivait là, juste en face de nous. L'aurait-il vu qu'il n'aurait pas réagi, puisqu'il ne le connaît pas.

Abdelkader était avec deux jeunes gens. Ils étaient juste en face de nous. Ils revenaient sans doute de l'esplanade vers laquelle nous nous dirigeons, Riyad et moi.

C'est d'abord sa voix, puis son rire que j'ai reconnus. Étonnamment, il parlait assez fort. Il faisait de grands gestes avec les bras. Puis il a ri aux éclats à une réflexion que faisait un de ses compagnons, en désignant du doigt, lui aussi, les deux arbres plantés côte à côte.

Il a posé les yeux sur moi au moment même où je découvrais sa présence. Il avait le bras levé et la main ouverte, doigts écartés. Geste arrêté quand il s'est avisé que c'était bien moi, Hizya, sa sœur, qui arrivais à sa rencontre. Je me suis immobilisée. Pendant quelques millièmes de secondes, j'ai cru que sa main allait retomber sur ma joue. J'ai dû fermer les yeux. Quand je les ai rouverts, Abdelkader et ses deux amis nous avaient dépassés et poursuivaient leur chemin en discutant.

Nous avons continué à nous promener dans les allées pavées et poussiéreuses, au milieu des pierres, des débris de colonnes et des sarcophages. Il y avait tant de familles avec enfants, de couples et de groupes de touristes tout autour de nous que je me suis prise à

espérer qu'il ne m'ait pas vraiment repérée. Cela peut arriver, me disais-je. Quand on passe de l'ombre au soleil, il faut un temps d'adaptation pour distinguer les choses et les personnes autour de soi. De plus, quand on parle et que l'on est tout à sa discussion, on peut regarder en direction de quelqu'un sans vraiment le voir. La preuve, c'est qu'il est passé tout près de moi et ne s'est même pas arrêté ! Il n'a eu aucune réaction. Aucune réaction visible. Mais tout en essayant de me rassurer, je savais bien que nous nous étions mutuellement reconnus.

Ce n'est que pendant le trajet de retour que j'ai dit à Riyad que nous avions croisé mon frère et qu'il nous avait vus.

« Tu en es sûre ? Mais alors, pourquoi... ?

— Pourquoi n'a-t-il rien dit, pourquoi n'a-t-il rien fait ? ai-je repris. Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Et surtout, je ne sais pas ce qu'il faisait là. »

Cette balade dans le soleil et dans le vent, cela faisait bien longtemps que nous l'avions programmée. Riyad voulait passer toute une journée avec moi. Il m'avait fallu trouver un alibi solide pour pouvoir m'absenter de la maison toute cette journée, un vendredi, jour de fermeture du salon. J'avais poussé la vraisemblance jusqu'à faire des gâteaux aux amandes la veille – et ma mère m'avait aidée ! –

puisque j'étais censée assister à la fête donnée pour le septième jour de la naissance du petit-fils de Salima, ma patronne. Une invitation à laquelle je ne pouvais pas me dérober ! Et jusque-là, tout s'était très bien passé. J'ai maintenant acquis l'aplomb nécessaire pour faire face à toutes les questions de ma mère et je me préparais même à lui faire un petit compte rendu de la fête, en y incluant le menu du repas et la description détaillée des gâteaux qui auraient été servis avec le café. J'avais chapitré Kahina la veille en lui demandant de garder son sérieux et d'éviter de faire des commentaires en m'écoutant dérouler la liste de mes mensonges.

Nous avons, Riyad et moi, déjeuné dans un petit restaurant situé à l'entrée du village. Au menu, des grillades de poisson dégustées sur une petite terrasse recouverte d'un treillis de roseaux entrelacés de vigne vierge. Tout près du petit port de pêche, très animé ce jour-là. Puis nous nous sommes dirigés à pied vers le but de notre sortie : le site des ruines romaines.

« Rien à signaler ? » ai-je demandé tout de suite en rentrant à Kahina, l'index sur les lèvres pour lui indiquer qu'elle ne devait pas parler trop fort. Elle a levé les yeux de son livre, m'a regardée d'un air étonné, a haussé les épaules puis s'est remise à lire. « Que veux-tu qu'il se passe ? »

J'étais aussi essoufflée que si j'avais couru pour gravir les marches et les ruelles en pente qui mènent jusque chez nous. J'étais tellement sûre de trouver ma mère m'attendant au seuil de la porte, et peut-être mes frères et mon père pour compléter le comité d'accueil, que j'ai été saisie par le silence qui régnait dans la maison. Rien que de très habituel pourtant.

« Abdelkader est rentré ? »

— Je crois... je ne sais pas. »

Intriguée par ma fébrilité, Kahina s'est levée pour venir vers moi.

« Il nous a vus, lui ai-je dit dans un rapide chuchotement, il était là-bas avec des copains. Il nous a vus, j'en suis sûre ! Il va tout leur dire ! »

Sans mot dire, Kahina est sortie de la chambre et a traversé la cour pour se diriger vers le petit séjour. Elle est restée quelques instants debout sur le seuil, a échangé quelques mots avec ma mère puis est revenue vers moi.

« Yemma m'a demandé si tu étais rentrée. Elle ne t'a pas entendue. Abdelkader est là. Ils sont tous ensemble et regardent un reportage sur Al Jaazira. La guerre en Irak et ses conséquences sur le monde

musulman. Passionnant ! Et c'est mon père, le grand expert, qui fait les commentaires. Si tu veux mon avis, il ne s'est rien passé aujourd'hui ! Ah, oui, j'oubliais, tu as ramené des gâteaux de la fête ? » a-t-elle ajouté à haute voix.

Abdelkader était rentré bien avant moi. Il doit sûrement attendre que nous soyons seuls pour me demander des explications, avant d'informer mon père et ma mère de mon incartade. Vu les circonstances, plus aucune dérobade n'est possible. Je m'attends à une comparution immédiate devant le grand tribunal inquisitorial familial. Je m'attends à un interrogatoire serré. Je m'attends à des sanctions. Celles que l'on prend habituellement en de pareils cas. Privation de sortie. Confiscation du téléphone. Surveillance renforcée. Je crois que l'onde de choc pourrait toucher Kahina, ma complice présumée, même si nous jurerons toutes deux qu'elle n'était au courant de rien. Il me semble peu probable – mais sait-on jamais ? – que ma mère aille jusqu'à la visite chez un gynécologue

pour me faire établir un certificat de virginité. J'ai connu tellement de filles à la fac qui ont dû passer par l'humiliation de cet examen que je préférerais encore sauter du haut de la terrasse plutôt que de m'y soumettre.

Justement. L'explication a lieu sur la terrasse, après que tout le monde a pris ses quartiers de nuit.

Abdelkader était assis par terre, dans un coin. Je n'ai vu tout d'abord que le bout incandescent de sa cigarette. Il monte souvent le soir à la terrasse pour fumer, parce que ni lui ni Boumediene ne fument devant mon père. Par respect.

De ma chambre, je l'avais entendu ouvrir doucement la porte en haut des escaliers. Je l'ai rejoint quelques minutes plus tard. Je ne savais pas s'il m'attendait. Il n'a rien dit lorsque je suis venue près de lui et me suis appuyée à la rambarde. L'air était lourd et encore chaud, mais une légère brise se levait et apportait, par bouffées, un peu de fraîcheur.

Tout autour de nous, sur les terrasses avoisinantes, clignotaient des dizaines d'écrans lumineux de téléphone, comme autant de petites étoiles palpitant au cœur de la nuit. Des soupirs, des rires et des mots d'amour recueillis sur les lèvres des amants et murmurés à l'oreille du ciel.

J'avais décidé un peu plus tôt dans ma chambre, et d'un commun accord avec Kahina, toujours partante pour dire les choses, de prendre les devants, de parler de Riyad à mon frère, en toute franchise. D'évoquer notre relation. S'il me laissait le temps de parler.

Tout en anticipant ses réactions, et l'ultimatum qu'il me poserait sans doute. S'il n'avait encore rien dit, c'était seulement parce qu'il attendait de voir comment je réagirais seule avec lui.

« J'ai passé une très bonne journée, me dit-il soudain, rompant le silence d'une voix calme. Et toi ?

— Moi aussi. C'était... c'était la première fois que...

— La première fois que tu allais voir les ruines de Tipasa ? Moi aussi. J'étais avec un ami et son cousin venu de France.

— J'étais avec...

— Écoute ! Je tiens à te dire d'abord que quand je t'ai vue, j'ai... enfin... j'ai... Je ne parle pas de ce que tu faisais là-bas, ni avec qui, ni pourquoi. C'est ta vie. Je veux parler du moment où tu m'as reconnu. J'ai vu ton expression, ton visage... décomposé. La façon dont tu me regardais. On aurait dit que tu venais de voir un monstre, oui, c'est ça, un monstre.

— J'ai eu peur, tu peux le comprendre ? Et je suis...

— Peur que j'en parle aux parents ? Pour tout te dire, oui, c'est bien la première idée que j'ai eue en te voyant là-bas, en compagnie de ce... de ce... Sur le coup, j'ai même failli t'interpeller. Je l'aurais

peut-être fait, si j'avais été seul. Tu comprends, la responsabilité du grand frère, la confiance des parents, la réputation de la famille... tout ce qu'on te met dans la tête depuis que tu es tout petit...

C'est sûr que si je t'avais rencontrée dans le quartier, les choses ne se seraient pas passées comme ça ! Mais, contrairement à ce que tu peux croire, je ne suis pas un monstre. C'est de voir cette expression de terreur sur ton visage qui m'a fait mal et m'a fait réfléchir ensuite. Et puis... pour tout te dire, depuis quelque temps, j'ai une copine, moi aussi, et il nous arrive de sortir ensemble. Et cette copine a des frères qui... »

Jamais, non jamais je n'aurais pensé entendre de tels propos de la part de ce frère si distant, si secret, si peu habitué aux épanchements.

J'étais tellement sûre de devoir me justifier, de devoir encore mentir – mais qu'aurais-je pu inventer ? Il y avait flagrant délit. Je m'attendais à être obligée de subir un sermon sur l'irresponsabilité et l'inconscience des filles qui mettent en péril l'honneur de la famille ! Toute la soirée, pendant que nous dînions ensemble, tout en me demandant pourquoi il n'avait encore rien dit, j'avais essayé d'imaginer en quels termes il allait faire éclater le scandale. Au lieu de quoi, il me parlait de sa copine. Comment peut-on être si aveugle, si pétri de préventions à l'égard de ceux qui partagent notre quotidien, notre vie ? Je ne savais rien de lui. Il ne savait rien de moi.

Au bout de quelques instants, je me suis laissée glisser vers le sol, le dos contre le parapet. Je me suis assise tout près de lui. Nous nous sommes parlé. Longuement. Je découvrais un jeune homme fragile et tourmenté, travaillé par un vif sentiment d'échec et surtout honteux d'une précarité qu'il vit très mal et à laquelle il tente désespérément d'échapper.

C'était comme si je le voyais pour la première fois.

Ça y est, tu as rectifié tes fiches ? Du moins celle qui concerne Abdelkader. Tu vas barrer certaines mentions ? Soulagée ? Tu t'attendais au pire ! Toutes ces précautions, ces mensonges. Mais peut-être, peut-être que s'il avait parlé, s'il avait évoqué devant les parents le lieu et les circonstances de votre rencontre, tu aurais enfin pu leur expliquer ce qu'il en est. Imagine la scène ! Pour une fois, pour la première fois, tu aurais été obligée de dire la vérité. De leur jurer que tu ne fais rien de mal, rien de répréhensible. Tu aurais peut-être dû affronter les foudres de ton père, l'hystérie de ta mère, mais au moins, tu te serais débarrassée du poids des mensonges.

Et une fois la grande colère passée, tu aurais peut-être pu leur expliquer, tenter de les convaincre que c'est parce qu'ils voient le mal partout que... C'est ça, rêve ! Tu ne voudrais pas aussi leur amener Riyadh à la maison ? Pourquoi pas, tant que tu y es ! Déjà que lui n'ose même pas parler à sa mère de votre relation ! C'est ce que tu as cru comprendre le jour où il t'a dit qu'elle espérait le marier. Sous-entendu : avec une fille qu'elle aurait choisie pour lui.

Si jamais vous décidiez d'officialiser, comme on dit, il faudra qu'il la prépare. Il y a encore du boulot.

Sonia.

J'avais bien remarqué que quelque chose avait changé.

On aurait dit qu'elle se laissait peu à peu gagner par le découragement – inusité chez elle. Nous avions toutes constaté un changement inquiétant dans son humeur. Dans sa façon de travailler. Dans son apparence physique.

Je n'ai pas osé lui poser de questions. À peine quelques allusions auxquelles Sonia répondait par des pirouettes, comme elle sait si bien le faire.

« Fatiguée, répondait-elle, je suis fatiguée. »

Fatiguée seulement ?

Sonia quitte son travail au salon. Elle nous quitte. Définitivement. Elle va vivre sous d'autres cieux.

« Je vais bientôt partir et je vais devoir vous quitter, mes chéries. »

C'est ainsi que Sonia nous a annoncé son futur départ. Sur un ton neutre, apparemment dénué de toute émotion.

Elle n'avait rien dit jusque-là. Rien de tout ce qui se tramait dans sa famille. Rien de ce qui l'a poussée à prendre cette décision.

Plutôt, à accepter une décision que d'autres ont prise pour elle.

Elle n'a rien dit des pourparlers familiaux qui ont précédé sa décision.

Elle n'a rien dit de ses hésitations, de ses doutes, de ses renoncements.

Elle n'a rien dit de sa résistance, de ses inutiles objections.

« Tu n'as pas le choix », disait le père.

« Tu ne peux pas nous faire ça, c'est la chance de ta vie », a dit la mère.

« Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as », lui répétait chaque jour sa grande sœur.

« N'est-ce pas ce que tu voulais depuis toujours ? » a dit son frère.

Son frère aîné. Celui qui est à l'origine de tout ce qui lui arrive. Mais est-il vraiment le seul responsable ? Sonia n'en est pas sûre.

Elle n'est plus sûre de rien.

Elle va partir.

Mais oui, c'est ce qu'elle voulait. Mais oui, depuis toujours, elle clamait qu'elle n'était pas faite pour vivre ici. Et maintenant que les portes s'ouvrent, que se précise le chemin, elle hésite, elle renâcle. Elle a peur de ce qui l'attend de l'autre côté.

Aucune d'entre nous n'aurait jamais pensé voir un jour le visage de Sonia se creuser sous l'effet d'un chagrin contenu. Une souffrance véritable qui transparaît dans le moindre de ses gestes. Qui se lit dans ses silences inhabituels. Dans ses réactions, parfois brusques, étonnantes.

« Où est passé ton rire ? lui demande de temps à autre Salima, amicalement. Tu l'as oublié chez toi ou tu l'as perdu en cours de route ? »

Quelques jours encore à passer avec elle. Puis elle s'en ira. Loin, très loin. Peut-être plus près de ses rêves. Elle va désormais vivre au Canada. Elle n'attend plus que l'aboutissement des formalités. Un contrat de mariage contre un visa. Un mariage par procuration.

Elle ne connaît pas son futur époux. Elle ne l'a vu qu'en photo. Elle ne sait presque rien de lui. Aux yeux de la loi, c'est déjà son époux. Sonia est mariée depuis quelques semaines déjà. Sans cérémonie. Un mariage religieux, d'abord, en présence de témoins des deux familles. Le père de Sonia a répété après l'imam les formules de consentement. Puis le mariage civil, à la mairie. Avec le représentant du marié qui a signé pour lui. Simplement une signature au bas d'un document officiel.

Je m'étonne. Ainsi, on peut marier quelqu'un sans qu'il (ou elle) prononce lui-même le « oui » qui exprime son consentement ? La présence physique des deux conjoints ne serait pas nécessaire ? Obligatoire ?

C'est au tour de Sonia de s'étonner.

« Tu viens de découvrir que tu vis dans un pays où les accommodements avec la loi et les contournements sont courants,

et simples, si simples ? Tu ne serais pas tombée de la dernière pluie ? Il suffit de s'adresser aux bonnes personnes ! C'est la présence de tes tuteurs, ton père ou ton frère ou encore un oncle qui est nécessaire... et parfois suffisante. Et puis, et puis j'ai dit oui, devant le notaire. C'est bon !

— Et... et la fête ? demande timidement Nej.

— Quelle fête ? rétorque Sonia avec une brusquerie inhabituelle. Qui parle de fête ? Il s'agit d'un arrangement familial. Rien de plus. Un service rendu à un compatriote en détresse. C'est un veuf, un Algérien installé depuis vingt ans au Canada. Il vient de perdre sa femme. Il ne peut pas vivre seul. Il ne peut pas s'occuper seul de ses enfants. Il ne peut pas trouver une femme lui-même. Il ne veut pas d'une étrangère, d'une non-musulmane. Alors il fait ce que font tous les hommes qui ne veulent prendre aucun risque en cherchant eux-mêmes une compagne, surtout dans ces pays-là. Il demande à ses parents et amis du bled de lui en trouver une. Il se trouve que mon frère a eu vent de l'affaire – une aubaine, a-t-il tout de suite pensé – par l'un de ces amis désireux de venir en aide à ce pauvre homme. Et mon frère, si charitable, n'a pas voulu laisser passer l'occasion de faire une bonne action. Il lui a envoyé une photo de moi, sans rien me dire. Pliée, emballée, vendue ! Une belle occasion de se débarrasser de moi et de mes idées subversives ! Sans oublier le fait que mon installation là-bas pourrait ouvrir des perspectives au reste de la famille. Un argument de poids ! Imparable !

Que je sois d'accord ou pas, quelle importance ? Je fais œuvre d'utilité publique, n'est-ce pas ? Mais après tout... je ne dois m'en prendre qu'à moi-même. Je l'ai bien cherché.

— Et tu n'as pas ton mot à dire ? intervient alors Salima, qui ne supporte pas l'idée que Sonia puisse nous quitter dans ces conditions. Pourtant, tu connais bien le mot de trois lettres qui a le pouvoir de changer la donne ! Tu ne vas pas me faire croire que tu n'avais pas la possibilité de dire non ! Pas toi ! Tu es majeure. Il est tout de même révolu, le temps des mariages forcés.

— Ce n'est pas un mariage forcé, je vous le répète, mais un mariage arrangé, reprend Sonia, toute combativité éteinte (ou mise en veille). Je pouvais dire non, bien sûr. J'avais le choix... entre accepter cette proposition tombée du ciel ou refuser et vivre l'enfer des reproches et des sanctions. Et la première des mesures de rétorsion était déjà prévue. Votée à l'unanimité par la famille ! Arrêt définitif

et sans recours de toute activité extérieure. Quelles qu'en soient les conditions. De toute façon, je vous aurais quittées... »

Sous la plume des poètes, les femmes sont des gazelles ou des antilopes du désert. Elles en ont la grâce, la vulnérabilité mais en même temps le caractère fuyant, insaisissable.

Parce que dans la nudité des lieux, dans l'infinité monotone des paysages du désert, les astres sont source de vie, seule source de lumière, l'éclat du visage de la femme aimée ou rêvée rivalise très souvent avec la lune et la fait pâlir d'envie.

Leurs joues ont la douceur et l'incarnat des pétales de roses épanouies sous les cieux d'une Andalousie rêvée.

Le tracé de leurs sourcils sur leur front virginal évoque un arc tendu pour décocher une flèche, et leurs yeux à la prunelle sombre lancent des éclairs annonciateurs de passions orageuses et de profonds tourments.

Leur chevelure ? Une aile de corbeau, une soie ondoyante exhalant des flots de senteurs et qui a « *de la nuit, la sombre profondeur* ».

Leurs dents, entrevues à la faveur d'un sourire ou d'un soupir, sont des rangées de perles précieuses dans un écrin de velours pourpre.

Leurs seins délicatement veinés ont de l'albâtre la blancheur irisée et la transparence, mais aussi le galbe parfait des grenades ou des pommes.

Et elle est là, sous nos yeux, cette femme rêvée, imaginée.

Elle avance au cœur de la nuit, cette belle à la taille fine dont la démarche nonchalante et gracieuse fait penser au balancement d'une branche de palmier mollement agitée par une brise de printemps.

Au lycée puis à l'université en cours de littérature, nous n'avons jamais étudié de poème dédié à la femme, à sa beauté, à son corps et aux sentiments qu'elle pourrait susciter. Célébrer le corps de la femme, exprimer en mots choisis le désir qu'un homme pourrait avoir de ce corps, décrire les tourments que peuvent faire naître une silhouette entrevue, un regard volé ou le sillage d'un parfum, une main effleurée, quelques mots échangés dans une rencontre furtive, voilà qui pourrait nuire gravement à la santé mentale d'adolescents dont la plupart peuvent d'un simple clic accéder aux sites pornographiques.

À moins que... à moins que les déclarations enflammées, les descriptions louangeuses, les envolées lyriques, les serments et les larmes des poètes ne soient que travestissement ou embellissement d'une réalité tout autre, trop prosaïque pour être restituée dans sa vérité ?

Mais c'est fait pour ça, un poète. Pour magnifier. Pour célébrer. Pour exalter. Pour mentir. Pour effacer d'un trait de plume toutes les laideurs du monde.

Nous sommes à quelques jours du départ de Sonia. Au lendemain d'une fête organisée par sa mère à l'occasion de son mariage, un mariage si singulier. Elle s'est contentée d'un après-midi à l'intention des voisines et parentes proches. Juste une formalité pour officialiser la chose. Sonia n'a même pas voulu nous inviter. Un mariage sans robe blanche ni cortège.

« Ce n'est pas le plus dur », a laconiquement commenté Sonia.

Ce soir, après le départ des clientes, Sonia et moi sommes de corvée pour le nettoyage. Sonia a tenu à travailler jusqu'au dernier jour.

Nous devons remettre le salon en ordre pour le lendemain.

Nous rangeons les peignes, brosses, rouleaux et le reste du matériel de coiffure utilisé dans la journée. Puis, pendant que je frotte consciencieusement les lave-tête avant de les rincer, Sonia, chiffon et balai en main, s'attaque au sol avec une rage froide, silencieuse, bousculant au passage fauteuils et tables.

Je la regarde faire sans rien dire.

Soudain, elle éclate en sanglots. De gros sanglots convulsifs accompagnés de petites plaintes. Elle pleure en hoquetant comme pleurerait un enfant confronté à l'injustice et à son impuissance face à cette injustice.

Ce sont des larmes qui viennent de plus loin que de sa détresse. De bien plus loin.

« Je sais bien que beaucoup, oui, beaucoup de filles donneraient cher pour être à ma place, me dit-elle après m'avoir réclamé un mouchoir. Pour avoir dans leur sac un billet d'avion et un passeport muni du visa. Le sésame qui leur donnera accès à un monde autre que celui où elles végètent et se consomment comme moi ! Mais comment te dire ? Je suis... je suis malheureuse. Plus exactement, j'ai la rage ! Une fois de plus, je n'ai pas le choix. Pas plus que ma mère ou ma grand-mère qui, au siècle dernier, n'ont vu leur mari que le soir de leurs noces. Tu comprends ça ? Tu comprends pourquoi j'ai si mal ? Parce que, malgré mes grands discours sur la liberté, malgré mes emportements et mes déclarations, je ne fais que mettre mes pas dans les leurs. C'est exactement la même chose qui va se passer pour moi. La seule différence, c'est que j'ai été cédée contre des dollars canadiens. Des dollars, tu entends, des devises vite converties en euros par mon frère. Et... et au lieu d'être emmenée par la horde familiale au domicile de mon époux sur un chameau, un cheval ou en voiture, je serai transportée en avion. On n'arrête pas le progrès ! Et hop ! Catapultée au Canada ! Seule et sans you-you ! Les billets sont trop chers. Dire que je me croyais forte, suffisamment forte pour tenir tête à tous ceux qui auraient pu se

mettre au travers de ma route ! J'ai peut-être gagné un mari, mais j'ai perdu quelque chose d'essentiel à mes yeux : ce qu'on appelle l'estime de soi. Je peux te dire que j'ai passé des nuits entières à échafauder des plans, à imaginer des fugues, des scènes où je claquais la porte, où je me voyais... où je me voyais errant dans les rues à la recherche d'un lieu où je pourrais trouver refuge et leur échapper. Mais on n'échappe pas aux griffes du destin. Surtout quand il vient frapper à la porte avec toutes les apparences d'une bonne fée chargée de réaliser ton vœu le plus cher ! Tout le monde pense que je devrais sauter de joie. Et le pire, tu sais, le pire, c'est qu'il te faut trouver les mots pour répondre aimablement à ceux qui t'arrêtent dans les escaliers de l'immeuble pour te féliciter, pour te demander si tu es consciente de la chance que tu as. Comment ne pas se mettre à hurler de dégoût quand tu les vois te supplier presque de ne pas les oublier au cas où cette chance se représentait là où tu vas vivre ? Et si je te disais que des voisines m'ont même remis des photos de leurs filles ? Tu imagines jusqu'où va le délire ? Tu me vois en entremetteuse ? »

Cette seule évocation nous fait rire toutes deux. Un rire tout aussi convulsif que ses sanglots.

Sonia s'avise alors qu'elle tient à la main le balai. Elle le porte à bout de bras. Droit devant elle. Elle lui lance des regards furibonds.

Elle s'adresse à lui. Le secoue sans ménagement et l'interpelle avec véhémence :

« Ah ! Tu voulais une femme ? Une femme douce, posée, sérieuse et suffisamment éduquée pour ne pas te faire honte devant les étrangers ? Hein ? C'est bien ce que tu as dit ! Autrement dit, une femme toutes options ? Eh bien mon cher, te voilà satisfait ! Elle est là, devant toi ! Plus belle que dans tes rêves, n'est-ce pas ? Alors, qu'est-ce que tu en penses ? On commence par quoi ? On discute ou on baise ? »

Dire que les premiers temps j'étais choquée par sa manière triviale et directe de dire les choses !

Il est peu probable que Sonia, l'irrésistible, l'irréductible Sonia puisse être contrainte à jouer un autre rôle que celui dans lequel elle donne la pleine mesure de son être. À la fois exigeant et généreux.

Comme elle va me manquer !

Une lucidité nouvelle m'a apaisée puis a transformé mes attentes dans ma relation avec Riyad.

Riyad et moi formons maintenant ce qu'il est convenu d'appeler un couple.

Un couple ? J'ai tellement de préventions à l'égard de ce mot que je dois me forcer pour en admettre la justesse dans notre cas.

Nous nous voyons assez souvent.

Nous parlons de ces petits riens qui donnent un peu de relief à nos journées.

Et curieusement, depuis qu'Abdelkader sait que j'ai un « ami », pour reprendre le mot par lequel il désigne Riyad, je me sens plus légère, plus libre. Comme si, au nom de toute la famille, mon frère m'avait implicitement délivré un sauf-conduit.

Nous avons, par accord tacite, décidé de ne pas évoquer l'avenir. Pas encore. De faire comme si les heures passées ensemble étaient des parenthèses qui se referment dès que nous nous séparons.

Riyad ne peut se départir d'une sorte de réserve lorsqu'il s'agit de parler de ce qu'il ressent. C'est peut-être dû à son enfance, à la blessure de l'abandon, à je ne sais quelle peur, peut-être celle d'être de nouveau abandonné. Il y a quelque chose en lui qui résiste à la douceur, à la tendresse. Il ne s'anime vraiment que lorsqu'il parle des problèmes de gestion de son magasin, des problèmes du pays, des problèmes des Algériens en général et des jeunes en particulier. À ces moments-là, il discourt, il gesticule, il s'emporte. Il me fait quelques fois penser un peu à mon père.

Et puis...

Il nous arrive de marcher si près l'un de l'autre que nos mains se frôlent. Nos corps semblent avoir du mal à éviter une sorte d'aimantation.

Je ne saurais dire de quoi est fait ce désir. Car c'est du désir.

Je le sens bien au tremblement irréprensible qui, à certains moments, prend naissance dans le lieu le plus intime de mon être.

J' imagine seulement, j' imagine parfois, dans la chaude obscurité de la nuit, des baisers langoureux et des caresses, des corps qui se cherchent, de folles étreintes, corps à corps, peau à peau, soupirs, gémissements, paroxysme, et l'arc tendu, oui, l'arc, au plus vif de la cible. Puis je reviens à moi, haletante, frémissante, le corps rompu par la véhémence de ces instants qui vont bien au-delà de tous les rêves.

Je vois aussi le désir nu dans ses yeux quand il me regarde avec une expression étrange, presque pathétique, comme s'il attendait, espérait que se dénouent nos silences.

Est-ce cela l'amour ? Je ne connais personne dans mon entourage qui puisse répondre à cette question.

Au-dessus de la porte d'entrée de notre maison, l'empreinte d'une main. Une main d'enfant teinte au henné. Elle est là depuis toujours.

Je me demande quelle enfant, juchée sur les épaules de son père sans doute, a laissé cette trace qui a traversé les ans. Une fillette.

Il me plaît de savoir que notre maison est placée sous la protection tutélaire d'une main de fillette.

À l'intérieur aussi. Dans chaque pièce, dans chaque recoin flottent, invisibles mais présentes, des traces, des senteurs de femmes, de celles qui ont vécu ici.

Odeurs de femmes faites de mille arômes.

Et pendant qu'ailleurs la vie continue, tout semble s'être arrêté ici.
Pareil, immuable.

Les odeurs de cuisine, les mêmes depuis la nuit des temps, rôdent
jusque dans les chambres.

Épices pilées dans le mortier en cuivre. Odeurs fortes, inséparables
du bruit du battement du pilon qui rythmait leurs heures.

Odeurs d'anis vert, de coriandre, de cardamome, de gingembre, de
carvi, de cannelle et de girofle.

Odeur de l'eau de fleur d'oranger dont on aspergeait les visiteuses
qui franchissaient le seuil pour la première fois.

Odeur puissante du café torréfié au brûloir ou au grilloir sur le
brasero puis passé au moulin. Craquement si caractéristique des
grains de café broyés par l'hélice. Grincement de la manivelle
tournée indéfiniment. Et dans les après-midi de femmes, le patio
bruissait de conversations et de rires tandis que montaient les
odeurs de menthe ou de beignets servis brûlants.

Odeurs aussi du linge lavé presque quotidiennement. Mis à bouillir
avec du savon noir dans les lessiveuses puis retiré fumant à l'aide
d'un bâton pour être frotté à la brosse sur une planche.

Odeurs indissociables des corvées de femmes. Indissociables aussi
des mains de femmes aux articulations noueuses, mains usées,
rongées par ces « menus » travaux ménagers.

Tant de femmes se sont succédé ici.

Tout me parle d'elles : les motifs délavés des carreaux de faïence à
présent fêlés et disjoints qui tapissent le sol et courent sur les murs.
Les traces d'usure sur la margelle du puits au centre de la cour. Les

marches lissées et incurvées en leur milieu par les empreintes de leurs pas et celles des enfants.

Et dans les plages de silence que connaissent aujourd'hui ces lieux, on pourrait presque percevoir comme au cœur d'un rêve, l'écho des éclats de voix, des cris et des rires d'enfants se poursuivant dans les coursives.

Et puis, dans un coin du patio, enlacé à une colonne, ce plant de jasmin – quelle main l'a un jour mis en terre puis arrosé en espérant qu'il y prendrait racine ? – le plus souvent défeuillé et squelettique, faute de soins. Certains étés, sans que l'on sache comment ni pourquoi, cet arbuste malingre se transforme sous nos yeux en une plante exubérante. Douée d'une volonté d'expansion incontrôlable. Une plante vigoureuse, prolifique, chargée d'une profusion de petites fleurs blanches en forme d'étoile.

Chaque jour, on en fait des colliers ou des petits tas que l'on dépose dans des soucoupes disséminées un peu partout dans la maison embaumée.

Parfum de jasmin. Et ce qui survient, palpite et se déploie dans ce parfum. Quelque chose de la lumière, de l'éclat bleu et blond des soirs d'été sur les terrasses encore tièdes de soleil.

Qu'importe si à la fin du jour ce ne sont plus que des ombres de fleurs fripées, fourbues et noircies, mais odorantes encore.

Je ne suis sûre de rien.

Je voudrais qu'il parle. Qu'il parle de nous. Qu'il dise « nous ».

En même temps, je ne veux pas qu'il parle. Je ne veux pas l'entendre dire des mots définitifs. Des mots qui m'obligeraient à prononcer à mon tour d'autres mots. Définitifs.

Je repense parfois à l'autre. À Djamel.

Le fait de prononcer son nom me trouble déjà. Cela crée une familiarité qui me dérange sans que je sache vraiment pourquoi.

Je n'ai pas parlé de lui à Riyad. Comme si je savais qu'il ne comprendrait pas. Ou que j'avais peur qu'il en prenne ombrage. Déjà des silences...

Malgré tout ce que j'en dis, quelques-uns de ses mots sont là. En moi. Son regard aussi. Quelque chose d'indéfinissable qui, je le sais, a laissé une empreinte, un sillage qui m'oblige parfois à me retourner.

Des questions me viennent parfois, inattendues et dérangeantes. Pourquoi la magie du poème n'a-t-elle pas opéré ? La poésie ne résisterait-elle pas à l'épreuve de la vie, de la vraie vie ? Des questions dont je remets les réponses à plus tard...

Je me tourne vers l'homme qui marche à mes côtés. Il est prévenant. Il est rassurant. Il est attentif. Tel est l'homme qui marche à mes côtés.

Autour de nous, d'autres hommes marchent. D'autres femmes. Certains, comme nous, marchent côte à côte. Certains, comme nous, échangent des paroles. Pourquoi ai-je soudain la très nette sensation d'une discordance ? Les mots s'élancent, s'effleurent, se confrontent, s'entrechoquent parfois avec une stridence douloureuse, mais ne font pas route ensemble.

Ils ne font pas route ensemble.

Je ne suis sûre de rien.

Des lambeaux de rêve se détachent et tombent lourdement. Lourdement. Je les piétine, sans hésiter. C'est qu'il faut que j'avance.

Je me retourne vers celui qui marche à mes côtés.

Je cherche dans ses yeux l'étonnement émerveillé d'une présence.

« Qu'attends-tu de la vie ? »

Bien sûr, je n'ai pas posé la question. La seule vraie question.

Je sais très bien que, quelle que soit la réponse, elle ne sera pas à la hauteur de mes attentes.

Qu'attends-tu de la vie ?

La miraculeuse certitude.

Avance ! Le jour décline et les ombres s'allongent démesurément. Il y a comme une hésitation, un regret dans la lumière qui se retire et se noie là-bas, dans une mer impavide.

Avance ! Regarde-les ! Ils avancent, eux ! Même s'ils ont le regard vide et le pas lourd. Qu'attendent-ils, eux, de la vie ?

Cette femme qui traîne des pieds calleux dans des mules de toile élimée a dû peut-être, elle aussi, piétiner ses rêves. Qu'en sais-tu ?

Et cette jeune fille qui jette de temps à autre des regards à la dérobée au garçon qui l'accompagne. Leurs épaules qui se touchent, comme par inadvertance. Leurs mains qui n'osent pas se rejoindre. Leurs corps irrésistiblement attirés l'un vers l'autre... ceux-là sont en plein dans leur rêve. Et comme dans les rêves, tout ce qui les entoure est irréel.

Que serait notre vie, si je voulais ?

Que serait ma vie ?

Il faut que j'éteigne ce qu'il y a en moi de plus vivant, de plus remuant. Faire taire les battements rageurs des mots. Je veux parler des mots trompeurs qui se sont emparés de moi. Des mots ! Rien d'autre. Des mots qui s'accrochent, s'incrustent, se croient au-dessus de tout. Mots arrogants, mots mensongers, qui reviennent à

la charge même quand on veut les bannir. Des mots auxquels je ne crois plus, auxquels, je peux le dire maintenant, je n'ai jamais vraiment cru.

L'homme qui marche à mes côtés est réel. Bien réel.

Nous pressons le pas. Le soleil disparaît déjà derrière l'horizon. Devant nous se projettent nos ombres. Proches. Démesurées. La nuit tombe très vite. Il faut que je rentre chez moi.

Ne fais pas semblant de découvrir que toutes les issues sont bouchées. Bien sûr, ce n'est pas facile de renoncer à ses illusions. C'est comme si quelque chose s'était brisé en toi, tout au fond de toi. Et les éclats font mal. La lucidité fait mal aussi, parfois. Mais la réalité est là. Elle te rattrape à chaque coin de rue.

Tu as fait des études. Pour rien. Ça n'a servi à rien d'autre qu'à entretenir en toi l'idée que tu pouvais, que tu pourrais t'en sortir. Te sortir de quoi ? De ton milieu ?

De la médiocrité ? Mais elle est partout, partout autour de toi. Les gens comme toi sont disqualifiés d'avance. Ouvre les yeux et regarde. Médiocrité, misère, mal-vie, exclusion, injustice, voilà les ingrédients les plus courants, les plus disponibles sur le marché. Tu croyais être au-dessus du lot ? Mais tu n'avais ni les armes ni les munitions nécessaires. D'autres que toi en ont le monopole. Tu le sais très bien.

Tu t'es abreuvée aux mots, comme d'autres filles s'abreuvent aux histoires des feuilletons turcs à la télé. L'amour ? Laisse, mais laisse ce mot là où tu n'aurais jamais dû aller le chercher. Efface-le définitivement de ta vie, de ton vocabulaire !

Tu sais maintenant ce qui t'attend.

Dis-toi que tu as de la chance, oui, parfaitement, tu as de la chance d'être tombée sur quelqu'un comme Riyadh. Et puis, tu prends le

temps de le connaître, c'est déjà un énorme progrès par rapport à toutes celles qui t'ont précédée !

Tu te sens en sécurité avec lui, non ? Eh bien, c'est suffisant.

Le fantôme de Hizya erre dans les ruelles désertes du vieux *ksar* désaffecté.

Ce n'est qu'un fantôme.

« Je rêve, je nous vois : ma vie, ta vie, ensemble !

Je rêve, je nous vois au désert : deux colombes

Volant vers notre nid à l'heure où la nuit tombe. »

Qays Ibn el Moulawah [14](#)

[14](#) Traduction d'André Miquel.

Nous nous marierons et nous aurons trois enfants.

Le premier s'appellera Mohamed-Amine.

La deuxième portera le prénom de sa mère que je ne connais pas.

Le troisième s'appellera Qais si c'est un garçon, Leïla si c'est une fille.

Nous aurons une maison pleine d'appareils électroménagers dernier cri.

Nous vivrons dans une maison avec des murs blancs. Et dans le salon, nous aurons des fauteuils blancs. Il y aura une chambre pour sa mère. Sa mère vivra avec nous. À moins que ce soit le contraire. Nous vivrons dans la maison de sa mère. Loin d'Alger, ma ville.

Nous aurons une chambre chez elle.

Nous dormirons ensemble. Nous nous aimerons dans un grand lit.
Porte fermée.

Nous irons peut-être en voyage. Pourquoi pas en Angleterre, pour
un pèlerinage ?

Nous aurons des intérêts communs. Des soucis communs. Des avis
partagés. Et peut-être, de temps en temps, des envies communes.

Nous serons soucieux des apparences. Nous protégerons notre vie
privée des regards inquisiteurs des voisins, des amis trop curieux et
nous laverons notre linge sale en famille.

Nous sortirons les vendredis après-midi pour des balades à Riadh-El
Feth, au jardin d'Essai, à Tipasa. Pour les enfants. Nous les
emmènerons au musée des Beaux-Arts. Nous irons chaque année
au Salon du livre. L'été, nous irons passer quelques journées au
bord de la mer. Pour les enfants.

Nous nous disputerons. Parfois. Ou souvent. Pour des broutilles. Ou
pour des désaccords sérieux. Il y aura des reproches, des pleurs,
des silences. Puis des réconciliations. Et peut-être, quelque part, en
chacun d'entre nous grandira quelque chose qui ressemblera à de la
rancœur. Ou peut-être pas.

Nous aurons une vie ordinaire. Nous formerons une famille identique
en tous points à des milliers d'autres familles.

Nous.

Je

Je finirai bien par oublier le poème.

Annexe

*Hizya est l'héroïne d'une élégie du poète algérien Mohamed Ben
Guittoun, écrite au e*

e

XIX siècle et immortalisée au XX siècle lorsqu'elle fut interprétée par les chanteurs bédouins Abdelhamid Abassa et Khelifi Ahmed.

Selon la tradition orale, Hizya, de la famille des Bouakkaz appartenant à la puissante tribu des Dhouaouda, descendants des tribus de Beni Hilal qui avaient envahi le Maghreb au e

XI siècle, était une jeune femme d'une beauté remarquable et à l'âme limpide qui vivait à Sidi Khaled, dans les Zibans occidentaux.

La famille, comme la majorité des habitants de la région, pratiquait la transhumance vers les hauts plateaux durant la saison chaude et retournait à l'oasis durant la saison froide. Le parcours de transhumance s'étendait depuis Bazer Sakhra, dans la plaine de Sétif au nord, jusqu'à Ouled Djellal au sud.

Hizya, fille de Ahmed Ben al-Bey, était amoureuse de son cousin Sayed, orphelin recueilli dès sa plus jeune enfance par son oncle, puissant notable de la tribu et père de la jeune fille. Elle aurait vécu une histoire d'amour mouvementée, couronnée par un mariage qui dura à peine un mois.

Ben Guittoun dans son poème fixe la date de sa mort à 1295 de l'égire, soit 1878 de l'ère chrétienne ; elle avait 23 ans. Hizya serait donc née en 1855. La cause de son décès reste une énigme. Le poème ne nous révèle rien sinon que la mort fut subite.

Sayed eut recours, trois jours après le décès, aux services du poète Ben Guittoun pour écrire un poème à la mémoire de sa bien-aimée.

Hizya[15](#)

[15](#) Traduction de C. Sonneck, 1902.

« Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Hélas ! Plus jamais je ne jouirai de sa compagnie.

Finis les doux moments où, comme les fleurs des prairies au printemps,

nous étions heureux.

Que la vie avait pour nous de douceur !

Telle une ombre, la jeune gazelle a disparu, en dépit de moi !

Lorsqu'elle marchait, droit devant elle,

ma bien-aimée était admirée par tous.

Telle le bey du camp qui s'avance, un cimenterre à la ceinture,

entouré de soldats et suivi de cavaliers qui sont venus à sa rencontre

pour lui remettre chacun un présent.

Armé d'un sabre d'Inde, il lui suffit de faire un geste de la main

pour partager une barre de fer ou fendre un roc.

Il a tué un grand nombre d'hommes, ennemis du bien.

Orgueilleux et superbe, il s'avance fièrement.

C'est assez glorifier le bey ! Dis-nous, chanteur,

dans une nouvelle chanson

les louanges de la fille d’Ahmad Ben al-Bey.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s’en est allé avec la svelte Hizya.

Lorsqu’elle laisse flotter sa chevelure, un suave parfum s’en dégage.

Ses sourcils forment deux arcs bien dessinés,

telle la lettre “*noun*” tracée dans un message.

Ton œil ravit les cœurs, telle une balle de fusil européen

qui, aux mains des guerriers, atteint sûrement son but.

Ta joue est la rose épanouie du matin, et le brillant œillet ;

le sang qui l’arrose lui donne l’éclat du soleil.

Tes dents ont la blancheur de l’ivoire et, dans ta bouche étincelante,

la salive a la douceur du lait des brebis

ou du miel qu’apprécient tant les gourmets.

Admire ce cou plus blanc que le cœur du palmier.

C’est un étui de cristal, entouré de colliers d’or.

Ta poitrine est de marbre ; il s’y trouve deux jumeaux

que mes mains ont caressés,

semblables aux belles pommes qu'on offre aux malades.

Ton corps a la blancheur et le poli du papier,
du coton ou de la fine toile de lin,
ou encore de la neige tombant par une nuit obscure.

Hizya a la taille fine ; sa ceinture penche de côté,
et ses tortis entremêlés retombent sur son flanc repli par repli.

Contemple ses chevilles ; chacune est jalouse de la beauté de
l'autre ;

lorsqu'elles se querellent, elles font entendre le cliquetis des
khelkhals

surmontant les brodequins.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Quand nous campions à Bazer, je me rendais auprès d'elle chaque
matin ;

alors nous goûtions les joies de ce monde.

Je saluais la gazelle ; j'observais les présages ;

heureux comme un homme fortuné,

possédant les trésors de l'univers.

La richesse n'avait pour moi aucune valeur
comparée au tintement des *khelkhals* de Hizya,
quand je franchissais les collines pour aller la rencontrer.

Lorsqu'au milieu des prairies, elle balançait son corps avec grâce
et faisait résonner ses *khelkhals*, ma raison s'égarait ;
un trouble profond envahissait mon cœur et mes sens.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Après avoir passé l'été dans le Tell,
nous redescendîmes vers le Sahara, ma belle et moi.

Les litières étaient fermées ; la poudre retentissait ;
mon cheval gris m'entraînait vers Hizya.

Ils ont conduit les palanquins des belles
et ont campé à Azal, face à Sidi Lahcen et à Zerga.

Ils se sont dirigés vers Sidi Saïd vers al-Matkaouak,
puis sont arrivés le soir à M'Doukal.

Ils sont repartis de bon matin, au lever de la brise,
vers Sidi Mohammed, ornement de cette paisible contrée.

De là, ils ont conduit les litières à al-Makhraf.

Mon cheval, tel un aigle, m'emporte dans les airs
en direction de Ben Seghir, avec la belle aux bras tatoués.

Après avoir traversé l'Oued, ils sont passés par al-Hanya.

Ils ont dressé leurs tentes à Rous at-Toual, près du désert.

L'étape suivante mène à Ben Djellal.

De là, ils se sont dirigés vers el-Besbes puis vers el-Herimek,
avec ma bien-aimée Hizya.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

À combien de réjouissances avons-nous pris part !

Mon cheval gris disparaissait presque dans l'arène (derrière un
rideau de poussière) ;

on aurait dit un fantôme.

Ma belle était grande comme la hampe d'un étendard ;

ses dents, lorsqu'elle souriait, formaient une rangée de perles ;

elle parlait par allusions, me faisant ainsi comprendre
{ce qu'elle voulait dire}.

La fille de Hmida brillait, telle l'étoile du matin ;
elle éclipsait ses compagnes, semblable à un palmier qui seul,
dans le jardin, se tient debout, grand et droit.

Le vent l'a déraciné, il l'a arraché en un clin d'œil.

Je ne m'attendais pas à voir tomber ce bel arbre ;
je pensais qu'il était bien protégé.

Mais j'ignorais que Dieu, souverainement bon, allait la rappeler à
Lui.

Le Seigneur a abattu {ce bel arbre}.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Je reprends mon récit. Nous avons campé ensemble sur l'Oued Ithel
;

c'est là que la reine des jouvencelles me dit adieu.

C'est cette nuit-là qu'elle passa de vie à trépas ;

c'est là que la belle aux yeux noirs quitta ce monde.

Elle se tenait serrée contre ma poitrine lorsqu'elle rendit l'âme.
Les larmes remplirent mes yeux, et s'écoulaient sur mes joues.
Je pensais devenir fou, et me mis à errer dans la campagne,
parcourant tous les ravins des montagnes et des collines.
Elle a ravi mon esprit et enflammé mon cœur, la belle aux yeux
noirs,
issue d'une race illustre.
Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.
Elle repose sous terre.
Un feu ardent brûle en moi !
Ma souffrance est extrême.
Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.
On l'enveloppa d'un linceul, la fille du notable ;
ce spectacle a augmenté ma fièvre et ébranlé mon cerveau.
On la mit dans un cercueil, la belle aux magnifiques pendants
d'oreilles.
Je demeurai stupide, ne comprenant pas ce qui m'arrivait.
On l'emporta dans un palanquin richement orné,
la belle, cause de mes chagrins,
qui était grande telle la hampe d'un étendard.
Sa litière était ornée de broderies bigarrées,

scintillantes comme les étoiles et colorées comme un arc-en-ciel
au milieu des nuages, quand vient le soir.

Elle était tendue de soie et tapissée de brocart.

Et moi, comme un enfant, je pleurais la mort de la belle Hizya.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Que de tourments j'ai endurés pour celle dont le profil était si pur !

Je ne pourrai plus vivre sans elle.

Elle est morte de la mort des martyrs,

la belle aux paupières teintées d'antimoine !

On l'emporta vers un pays nommé Sidi Khaled.

Elle se trouva la nuit sous les dalles du sépulcre,

celle dont les bras étaient ornés de tatouages ;

mes yeux ne devaient plus revoir la belle aux yeux de gazelle.

Ô fossoyeur ! ménage l'antilope du désert ;

ne laisse point tomber de pierres sur la belle Hizya !

Je t'en adjure, par le livre saint,

ne fais point tomber de terre sur celle qui brille comme un miroir.

S'il fallait la disputer à des rivaux,

je fondrais résolument sur trois troupes de guerriers.

Je l'enlèverais par la force des armes aux ennemis.

Dussé-je le jurer par la tête de la belle aux yeux noirs,

je ne compterais pas mes adversaires,

fussent-ils au nombre de cent.

Si elle devait rester au plus fort, je jure que nul ne pourrait me

la ravir ;

j'attaquerais, au nom de Hizya, une armée entière.

Si elle devait être le trophée d'un combat,

vous entendriez le récit de mes exploits ;

je l'enlèverais de haute lutte, devant témoins.

S'il fallait la mériter au cours de rencontres tumultueuses,

je combattrais durant des années pour elle.

Je la conquerrais au prix de persévérants efforts,

car je suis un cavalier intrépide.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Mais puisque telle est la volonté de Dieu, maître des mondes,
je ne puis détourner de moi cette calamité.

Patience ! Patience ! J'attends le moment de te rejoindre :
je pense à toi, ma bien-aimée, à toi seule !

Amis, mon cheval me fendait le cœur lorsqu'il s'élançait en avant
(attristé par la perte de Hizya).

Après la mort de ma bien-aimée, il s'en est allé, il m'a quitté.

Mon cheval était plus rapide que tous les autres chevaux du pays ;
dans les échauffourées, on le voyait en tête du peloton.

Quels prodiges n'accomplissait-il pas sur le champ de bataille !

Il se montrait au premier rang. Sa mère descendait du fameux
Rakby.

Combien il excellait dans les joutes entre les douars,
à la suite de la tribu en marche ; je tournoyais avec lui,
insouciant de ma destinée !

Un mois plus tard, il m'avait quitté ; trente jours après Hizya.

Cette noble bête mourut ; le voilà au fond d'un précipice ;
il ne survécut pas à ma bien-aimée.

Tous deux sont partis pour toujours.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Les rênes de mon cheval gris sont tombés de mes mains.

Ô Douleur ! Dieu, en les rappelant à Lui,

m'a enlevé toute raison de vivre.

Mon âme est près de s'éteindre, après leur cruelle perte.

Je pleure cette séparation comme pleure un amoureux.

Mon cœur se consume chaque jour davantage ; ma vie n'a plus de sens.

Pourquoi pleurez-vous, mes yeux ? Nul doute que les plaisirs du monde vous raviront.

Ne me ferez-vous point grâce ?

La belle aux cils noirs a ravivé mes tourments ;

celle qui faisait la joie de mon cœur repose sous la terre.

Je pleure la belle aux dents de perles ; mes cheveux ont blanchi ;

et mes yeux ne peuvent supporter cette séparation.

Le soleil qui nous a éclairés est monté au Zénith, se dirigeant vers l'Occident ;

il s'est éclipsé après avoir été le sommet de la voûte céleste, au milieu du jour.

La lune qui se montre à nous a brillé pendant le mois du Ramadhan puis a disparu du ciel, après avoir fait ses adieux au monde.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Ce poème, je le dédie à la mémoire de la reine du siècle,
fille d'Ahmed et descendante de l'illustre tribu des Douaouda.

Telle est la volonté de Dieu, mon Maître Tout-Puissant.

Le Seigneur a manifesté sa volonté, et a rappelé à lui Hizya.

Mon Dieu ! Donne-moi la patience ;

mon cœur meurt de son mal, emporté par l'amour de la belle
qui a quitté ce monde.

Elle vaut deux cents chevaux de race et cent cavales issues de
Rakby.

Elle vaut mille chameaux ; elle vaut une forêt de palmiers des Ziban.

Elle vaut tout le pays du Djérid ; elle vaut le pays des Noirs,
et des milliers de Haoussas.

Elle vaut les Arabes du Tell et du désert,
ainsi que tous les campements des tribus,
aussi loin que puissent atteindre les caravanes
voyageant à travers les cols des montagnes.

Elle vaut ceux qui mènent la vie bédouine,
et ceux qui habitent les continents.

Elle vaut ceux qui se sont installés dans des demeures permanentes
et mènent une vie de citadins.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Elle vaut les trésors, la belle aux beaux yeux ;
et si cela ne suffit pas, ajoutes-y les habitants des villes.

Elle vaut les troupeaux des tribus, les bijoux, les palmiers des oasis,
le pays des Chaouias.

Elle vaut ce que renferment les océans ;
elle vaut les Bédouins et citadins qui vivent au delà du Djebel Amour,
et jusqu'à Ghardaïa.

Elle vaut, elle vaut le M'zab, et les plaines du Zab,
hormis les saints et les marabouts.

Elle vaut les chevaux recouverts de riches carapaçons, et l'étoile du
soir ;

cela est peu, trop peu, pour ma bien-aimée,
unique remède à mes maux.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Je demande pardon au Seigneur ; qu'Il ait pitié de ce malheureux !

Que Mon Seigneur et Maître pardonne à celui qui gémit à ses pieds !

Elle avait vingt-trois ans, la belle à l'écharpe de soie.

Mon amour l'a suivie ; il ne renaîtra jamais dans mon cœur.

Consolez-moi de la perte de la reine des gazelles.

Elle habite la demeure des ténèbres, l'éternel séjour.

Jeunes amis ! Consolez-moi de la perte du faucon.

Elle n'a laissé que le lieu où sa famille a campé, et qui porte son
nom.

Bonnes gens ! Consolez-moi de la perte de la belle aux *khelkhals*
d'argent pur ; on l'a recouverte d'un voile de pierre reposant sur des
fondations bien bâties.

Amis ! Consolez-moi de la perte de la cavale de Dyab

qui n'eut d'autre maître que moi.

J'avais, de mes mains, tatoué de dessins quadrillés la poitrine de la
belle

à la fine tunique, ainsi que ses poignets.

Bleus comme le col du ramier, leurs traits ne se heurtaient pas ;

ils étaient parfaitement tracés, quoique sans plume ;

seules mes mains avaient exécuté ce travail.

J'avais dessiné ce tatouage entre ses seins, lui donnant

d'heureuses proportions.

Au-dessus des bracelets qui paraient ses poignets, j'avais écrit mon
nom.

Même sur ses chevilles, j'avais figuré un palmier !

Que ma main l'avait bien dessiné !

Ah ! La vie est ainsi faite !

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Sayed, toujours épris de toi, ne te reverra plus ;

le seul souvenir de ton nom lui fait perdre ses sens.

Pardonne-moi, Dieu compatissant ;

pardonne aussi à tous les assistants ; Sayed est triste ;

il pleure celle qui lui était si chère.

Aie pitié de l'amoureux, et pardonne à Hizya ;

réunis-les dans le sommeil, Seigneur !

Ô Dieu, le Très-Haut.

Pardonne à l'auteur qui a composé ce poème ;

son nom est formé de deux *mim*, d'un *ha* et d'un *dal*.

Ô Toi qui connais l'avenir ! Donne la résignation à cet homme,

qui est fou (de douleur) ; je pleure comme un exilé ;

mes larmes apitoieraient même mes ennemis.

Je ne mange plus ; toute nourriture m'est devenue insipide ;

mes paupières ne connaissent plus le sommeil.

Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya.

Cette pièce a été composée trois jours seulement après la mort
de celle qui me fit ses adieux,
et ne revint plus vers moi.

Ô vous qui m'écoutez ! Ce poème a été achevé en 1295¹⁶ de
l'Hégire.

¹⁶ Fin de l'année 1878 après J. C.

Ould Seghir a composé cette chanson au mois de l'aïd El-Kebir.

À Sidi Khaled ben Sinan, Ben Guittoun a chanté celle que vous
aviez vue vivante.

Dans la même collection

Ghada Abdel Aal, *La ronde des prétendants*

Renata Ada-Ruata, *Battista revenait au printemps*

Elisabeth Alexandrova-Zorina, *Un homme de peu*

Maïssa Bey, *Au commencement était la mer*

Maïssa Bey, *Nouvelles d'Algérie*

Maïssa Bey, *Cette fille-là*

Maïssa Bey, *Entendez-vous dans les montagnes...*

Maïssa Bey, *Sous le jasmin la nuit*

Maïssa Bey, *Surtout ne te retourne pas*

Maïssa Bey, *Bleu Blanc Vert*

Maïssa Bey, *Pierre Sang Papier ou Cendre*

Maïssa Bey, *Puisque mon cœur est mort*

Alfred Boudry, Hélène Demirdjian, *Les désamants*

Marc Bressant, *Le fardeau de l'homme blanc*

Bui Ngoc Tan, *La mer et le martin-pêcheur*

Bui Ngoc Tan, *Conte pour les siècles à venir*

Philippe Carrese, *Virtuoso Ostinato*

Philippe Carrese, *Retour à San Catello*

Anne Châtel-Demenge , *Comment j'ai tué le consul*

Pierre Conesa, *Zone de choc*

Bernard Dan, *Le livre de Joseph*

Bernard Dan, *Le garçon du Rwanda*

Dong Xi, *Une vie de silence*

Dong Xi, *Sauver une vie*

Samira El Ayachi, *Quarante jours après ma mort*

Suzanne El Kenz, *La maison du Néguev*

Suzanne El Kenz, *Ma mère, l'escargot et moi*

Marc Jolivet, *Mémoires d'un appui-tête*

Denis Langlois, *Le déplacé*

David Machado, *Laissez parler les pierres*

Ali-Reza Mahmoudi Iranmehr, *Nuage rose*
Nicole Malinconi, *Si ce n'est plus un homme*
Marine Meyer, *Et souviens-toi que je t'attends*
Mohamed Nedali, *Le Jardin des pleurs*
Mohamed Nedali, *Le bonheur des moineaux*
Mohamed Nedali, *La maison de Cicine*
Mohamed Nedali, *Triste jeunesse*
Nguyễn Huy Thiệp, *Crimes, amour et châiment*
Nguyễn Ngọc Tu, *Immense comme la mer*
Michel Oliver, *Le rire du chat qui pisse sur la braise*
Victor Paskov, *Ballade pour Georg Henig*
Anna Roman, *Le val d'absinthe*
Igor Saveliev, *Les Russes à la conquête de Mars*
Alexandre Seline, *Je ne te mens jamais*
Hugues Serraf, *Comment j'ai perdu ma femme à cause du tai chi*
Victoria Tchikarnieeva, *Bye-bye Vichniovka !*
Monique Thieu, *Les années-mère*
Albert Viard, *Lettres à Léa*
Samuel Zaoui, *Saint-Denis bout du monde*
Chabname Zariâb, *Le pianiste afghan*

Spôjmaï Zariâb, *Les demeures sans nom*, et autres nouvelles

Ce fichier a été généré

par le service fabrication des éditions de l'Aube.

Pour toute remarque ou suggestion,

n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse

num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre

a été achevé d'imprimer en juillet 2015

pour le compte des éditions de l'Aube

rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Numéro d'édition : 1303

Dépôt légal : septembre 2015

pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com

Document Outline

- [Hizya](#)
- [Annexe](#)
- [Dans la même collection](#)